



Nicolas Berdiaïev (1874–1948) – philosophe et publiciste russe. Il est né à Kiev, il a eu des racines françaises. La grand-mère de Berdiaïev était de la famille de comptes Choiseul. Au temps de sa jeunesse, il a adhéré le cercle « des marxistes légaux » et il a été exclu de l'université pour sa participation au mouvement révolutionnaire. Au cours de la première révolution russe des années 1905–1907, il est devenu le moderniste chrétien et il a développé la philosophie de la liberté et de la création dans l'esprit « de la nouvelle conscience religieuse ». On l'a poursuivi plusieurs fois

pour ses publications, critiquant l'église officielle et le pouvoir. Après la révolution de l'année 1917, il a créé à Moscou l'Académie libre de Culture spirituelle, il a fait des cours à l'Université de Moscou. Dans « La Philosophie de l'inégalité » et « Le Nouveau Moyen Age », il a défendu l'idée de l'aristocratie spirituelle à l'époque venant de la vulgarisation de la culture et des menaces du nouveau despotisme. Déporté de la Russie soviétique en composition du groupe des intellectuels – des adversaires idéologiques des bolcheviks, il est devenu un des plus marquants représentants de la diaspora russe en France. Depuis l'année 1924, il a habité Paris, il a édité la revue religieuse et philosophique « Pout' » (« La Voie »), il a publié toute une série des œuvres philosophiques, traduites à plusieurs langues européennes. Il a été ami avec G. Marcel, E. Mounier, il a appartenu au cercle des hommes unis autour de la revue « Esprit ». En année 1947, il est devenu docteur « honoris causa » en théologie de l'Université de Cambridge. Durant la période des années 1942–1948, il a été sept fois nommé au Prix de Nobel en matière de la littérature.

Le Forum « Les Lectures de Berdiaïev » – c'est un nouveau format d'experts, organisé par le Fonds de l'Institut des Recherches Socio-Economiques et Politiques, pour actualiser l'héritage de la pensée sociale en fonction de l'agenda politique moderne. Les premiers « Lectures de Berdiaïev » ont eu lieu en année 2014 à Moscou. Les sessions du forum ont eu lieu aussi à Vladivostok, Kaliningrad et en Crimée. Au temps actuel, le forum est « une plateforme » hautement médiatisée pour les discussions sur la philosophie moderne et sur les aspects de valeurs de la politique mondiale. En octobre 2016, Paris a vu l'organisation de la cinquième session du forum « Les Lectures de Berdiaïev ».

ISBN 978-2-35979-134-1



9 782359 791341



Les lectures Berdiaïev

Valeurs vs. Mondialisation.
La crise de la civilisation européenne
et les axes de son redressement

Les lectures Berdiaïev



Cahiers

du conservatisme

{ 2017 }

фонд
ИСЭПИ

Институт
социально-экономических
и политических
исследований

V^e Forum « Les lectures Berdiaïev »

{ Octobre 2016 }

« La liberté s'enracine non dans la volonté mais dans l'esprit, et l'homme ne se libère pas par l'effort d'une volonté abstraite mais par celui de sa conscience toute entière. »

Nicolas Berdiaïev

Les lectures Berdiaïev

Valeurs vs. Mondialisation.
La crise de la civilisation européenne
et les axes de son redressement

Paris
Fondation à but non lucratif – Institut
d'études sociales, économiques
et politiques (Fondation ISEPR)
2017

Publication recommandée
par le conseil d'experts de la Fondation ISEPR

Conseil de rédaction :
D. Badovsky, A. Ivanov, B. Méjouïev, R. Mikhaïlov,
A. Minakov, E. Mochtchelkov, L. Poliakov (président),
M. Révizov, A. Tchétchévichnikov (rédacteur en chef),
A. Tsipko, A. Voskressenski, A. Zoudine

Les lectures Berdiaïev. Valeurs vs. Mondialisation. La crise de la civilisation européenne et les axes de son redressement. – Cahiers du conservatism. Fondation à but non lucratif – Institut d'études sociales, économiques et politiques (Fondation ISEPR), Paris, 2017 – 120 pages.

Rédacteur scientifique – Alexeï Kozyrev

Traduit du russe par Oleg Arseniev, Igor Matiouchine, Anatoly Migatchev
Rédacteur de traduction: Anne Crowley-Vigneau
Producteurs: Ian Vaslavski, Yulia Larionova

C'est la version française du numéro de l'almanach « Cahiers du conservatism »,
dans lequel on publie les actes du V^e Forum « Les lectures Berdiaïev »,
qui s'est tenu les 20-21 octobre 2016 à Paris.

ISBN 978-2-35979-134-1

© Fondation à but non lucratif – Institut d'études
sociales, économiques et politiques
(Fondation ISEPR), 2017

{ Table des matières }

Genèse de la pensée conservatrice : contours franco-russes

Pierre MAGNARD
Actualité de Joseph de Maistre
17

Mikhaïl MASLINE
*Les « racines parisiennes » de l'idée russe : Vladimir Soloviev
et Nikolaï Berdiaïev*
21

Nicolas TANDLER
Joseph de Maistre – penseur politique et religieux
31

Andreï RATCHINSKI
Joseph de Maistre et son époque
33

François LEGRIER
« Trois entretiens » de Vladimir Soloviev et leur actualité
36

Bernard SEILLIER
Conservation des forces civilisatrices face aux défis de la situation présente
43

La démocratie de l'époque post-moderne : identification des défis

Maxence HECQUART
France – Russie. Quelles valeurs en commun ?
54

Table des matières

John LAUGHLAND
La pérennité du communisme
60

Egor KHOLMOGOROV
*Conservatisme russe et français face à la crise de l'humanisme
européen (De Maistre, Berdiaïev et Dostoïevski)*
63

La culture, les traditions et les valeurs européennes : l'avenir de la civilisation

Ivan BLOT
L'égalitarisme, un danger pour les libertés et les traditions
76

Christian VANNESTE
Les valeurs morales sont-elles de droite ?
81

Kirill BÉNÉDIKTOV
*Le scénario non-globaliste, est-il possible pour l'Europe :
le cas de la France*
91

Patrick BRUNOT
Immigration de masse et sauvegarde des traditions
100

Participants
117

Genèse de la pensée conservatrice : contours franco-russes

[Séance première]

Pierre MAGNARD
Actualité de Joseph de Maistre

Mikhaïl MASLINE
Les « racines parisiennes » de l'idée russe : Vladimir Soloviev et Nikolai Berdiaïev

Nicolas TANDLER
Joseph de Maistre – penseur politique et religieux

Andreï RATCHINSKI
Joseph de Maistre et son époque

François LEGRIER
« Trois entretiens » de Vladimir Soloviev et leur actualité

Bernard SEILLIER
Conservation des forces civilisatrices face aux défis de la situation présente

Léonid POLIAKOV. Chers amis, chers collègues !

La nouvelle édition des « Conférences Berdiaïev » se tient à Paris, la capitale du pays qui est devenu la deuxième patrie de Nikolai Berdiaïev, l'éminent philosophe russe. Il y a vécu vingt-quatre ans et il y a écrit ses ouvrages philosophiques les plus importants. Mais avant même qu'il soit forcé de quitter la Russie, pendant l'un des moments les plus forts de la Première Guerre mondiale, quand les troupes allemandes étaient prêtes à s'emparer de Paris, Berdiaïev a écrit un essai brillant intitulé « Le Destin de Paris ». En comparant la capitale française avec d'autres villes européennes, il a affirmé que « seule Paris était une ville capitale. La ville du monde, la nouvelle Ville de l'humanité nouvelle ». Et pour cette raison il croyait que le « salut de la France est une des grandes missions mondiales de la Russie ».

Ces lignes vieilles de cent ans nous renvoient à l'histoire des relations entre la Russie et la France. Cette histoire, comme nous le savons, n'est pas si simple. Au XIX^e siècle, les deux pays se sont affrontés deux fois sur les champs de bataille : d'abord, dans la Guerre Nationale de 1812, puis, dans la guerre de Crimée de 1853-1856. Mais, au XX^e siècle, durant les deux guerres

mondiales, nous avons combattu ensemble contre un ennemi commun. Et, dans le siècle présent, nous avons l'expérience de règlement en commun de conflits militaires, par exemple la crise en Ossétie du Sud en 2008, que l'on a réussi à résoudre grâce à la coopération du président Medvedev et du président Sarkozy. Il est à espérer que cette expérience sera utilisée par nos pays lors de la résolution des crises syriennes et ukrainiennes. A cet égard, il est très symbolique que c'est le « Format Normandie » qui a pour vocation d'ouvrir un chemin vers la paix durable en Europe.

Malgré la complexité de l'histoire de nos relations, nous avons beaucoup de points communs. Et cela va au-delà des couleurs semblables de nos drapeaux nationaux. La France, à la fin du XVIII^e siècle, a ouvert une époque de grandes révolutions que la Russie a vécu en 1917. Cette expérience tragique, tant chez vous que chez nous, est complétée par la recherche d'une conception constitutionnelle optimale qui permettrait d'exclure les bouleversements révolutionnaires et la destruction de l'Etat. Et il faut reconnaître que, dans cette recherche, la constitution française actuelle nous a servi de repère important au moment de l'adoption de notre constitution en 1993.

En particulier, une des dispositions de la Constitution française nous a paru extrêmement fructueuse et prometteuse ; celle qui prévoit une possibilité d'interaction et de coopération des pouvoirs présidentiels et exécutifs, même s'ils sont contrôlés par des forces politiques différentes. Cette tradition, désignée par un terme français spécial, la cohabitation, peut devenir le prototype d'une interaction productive entre des Etats différents, en l'occurrence entre la Russie et la France. Nous sommes différents, mais nous sommes des Européens qui partagent des valeurs fondamentales telles que la liberté, la justice, l'égalité en droits et le respect mutuel. La communication de nos pays et de nos peuples est une rue à double sens. Il fut un temps où presque toute l'élite russe était saisie par la gallyomanie et parlait français beaucoup mieux que la langue maternelle. Il fut un temps (en partie, il continue encore) où la France admirait la culture artistique russe, où les noms de Dostoïevski et de Tolstoï, de Stravinsky et de Diaghilev étaient pour elle synonymes des sommets de la culture mondiale. En gardant à l'esprit les pages inoubliables de notre passé commun, nous nous demandons maintenant : que signifie pour les Russes la France contemporaine et que signifie la Russie contemporaine pour les Français ? Pour répondre à cette double question, il faut se rappeler du monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. C'est un monde de mondialisation inclusive qui relativise et essaie de réduire à

néant les valeurs traditionnelles telles que la souveraineté de l'Etat, l'identité nationale, l'identité culturelle, la tradition religieuse, les normes morales séculaires. Nous constatons que ce processus de nivellement nihiliste des anciennes valeurs crée des crises et des contradictions insurmontables même au sein de la civilisation occidentale, dont sont issues certaines forces qui ont mis en mouvement les rouages de la mondialisation. Il est peut-être temps que l'Occident, qui expérimente sans discernement et avec insouciance, jette un coup d'œil rétrospectif sur la Russie qui conserve toujours les valeurs traditionnelles ? Et, peut-être qu'il comprendra que la Russie, qui a pu renaître après la chute et la désintégration de l'Union soviétique, est en mesure de proposer au monde, cette fois, une alternative conservatrice et non révolutionnaire ?

Les « Conférences Berdiaïev » précédentes se sont déroulées au bout du continent asiatique, à Vladivostok, et aujourd'hui, nous les organisons à Paris, au bout de l'Europe Occidentale. C'est symbolique. Dans son livre « La philosophie de l'inégalité », écrit pendant l'été 1918, en Russie révolutionnaire, Berdiaïev a affirmé : « La Russie est une grande et entière entité Est-Ouest selon le dessin divin, et, en même temps, elle est une entité échouée et mixte Est-Ouest, selon son état réel ». Il serait présomptueux de croire que nous, les participants au Forum, réunis ici, nous accomplissons « Le Dessin divin ». Mais nous sommes tout à fait capables

de contribuer intellectuellement à ce que l'idée d'une Europe unie allant « de Brest à Vladivostok » devienne un jour (si possible, dans un avenir proche) finalement une réalité. Cette conférence est une alternative à cette mondialisation stérile que les conservateurs russes et français ont l'habitude et l'expérience de combattre.

Sixte-Henri de BOURBON-PARME. Bonjour à tous! Monsieur le sénateur, messieurs les professeurs, monsieur Pierre Maniard en particulier, toutes ces personnalités qui nous entourent exigent d'être écouté le plus souvent possible et encore moins par un introducteur précipité. Donc, j'essaierais d'être très bref dans l'introduction de cette réunion très importante, parce qu'elle rappelle l'essentiel de la tradition russe et l'essentiel de la tradition française. C'est assez particulier et paradoxal que nous devions nous réunir chez monsieur Tiers, qui était notre adversaire le plus total, le plus définitif, le plus scandaleux. Et bien, j'espère que nous saurons, en nous réunissant chez lui, écarter les ombres de son souvenir. C'est aussi intéressant que reunissions dans le centenaire de la guerre de 1914, car la guerre de 1914 est une produit du soucis que nous avons encore maintenant, qui est le soucis de l'économisation, plutôt de l'économie mondiale et des finances internationales qui ont été la cause réelle de la guerre de 1914. Si vous me le permettez, je rappellerais juste un petit détail. La guerre de 1914

commence en fait en 1898-1900 lorsque l'Angleterre découvre qu'il y a deux pays qui développent une dynamique industrielle très importante. Ces deux pays ce sont l'Allemagne de Guillaume II et la Russie des réformes de Stolypine. Elle cherche donc comment réduire les capacités dynamiques de ces deux pays. Elle considère que les produits de ses nouvelles industries seront amenés à être exportés hors du pays et, donc, l'exportation va necessiter une marine commerciale très importante, sur laquelle l'Angleterre régnait totalement jusqu'à là sur toutes les mers. Hors, si l'industrie allemande et l'industrie russe développent cette capacité industrielle, elle saura à être amenée aussi à développer une marine commerciale très importante, et cela déplait beaucoup à Angleterre. Donc, il y a cette préparation d'une tention qu'il faudra créer, parce qu'on ne peut pas s'attaquer aux deux pays puissants en même temps, l'Allemagne et la Russie. Donc, il faudra créer une tention entre ces deux pays pour diminuer les capacités dynamiques de l'un et de l'autre. Et c'est ainsi que les pretextes de guerre que saura l'assassinat de François-Ferdinand, bien entendu, et la Bosnie-Herzegovine, bien entendu, ce ne sont que les éléments consequants de la strategie plus solide. Donc nous sommes en centenaire de guerre, mon père et les pères de beaucoup de votres ont fait cette guerre de 1914, et c'est très important de penser tant de choses qui se sont maintenues négativement.

Je voulais juste donner deux petites allusions historiques au fait que lorsque la Révolution française a commencé, c'est grâce au financement, il faut bien le dire, de Londres. C'est l'Angleterre qui a financé la Révolution française. Je sais bien que les intellectuels français, qu'on appelait encyclopédistes à l'époque, ont été trop coupables aussi. Ils ont jeté le discredit sur les autorités de la France elle-même. Ensuite, après la Révolution qui a été la rupture de toute la dynamique française, et de toute la spiritualité française (n'oubliez tout de même pas que quand meurt Louis XIV, cent ans avant, le roi en Prusse réunit tous ses ministres et déclare: « Messieurs, le Roi est mort ». Il n'a pas dit « le roi de France », mais il a dit « le Roi », tout simplement, tellement la monarchie française régnait, si j'ose dire, en tout cas spirituellement et intellectuellement sur l'Europe d'alors). Révolution brise tout ça, Bonaparte empire la situation encore, avec le désastre humain de ses guerres contre tous les pays de tradition, et en 1815, et j'arrive à cela, Alexandre I conçoit une solution remarquable, une solution magnifique pour pacifier définitivement l'Europe, pour ramener l'Europe à retrouver sa paix et ses valeurs. C'est la Sainte Alliance. La Sainte Alliance est une magnifique suggestion de l'empereur Alexandre I et Joseph de Maistre. La sainte Alliance pouvait permettre à la France, à l'Espagne, à l'Italie, au Portugal, à la Prusse, à l'Autriche de se maintenir sans guerre pendant plus de cent ans, pendant donc une époque

très longue. Et elle commencera à prouver sa valeur au moment de la tentative de la révolution libérale en Espagne, le fameux Cortes, et la Sainte Alliance désignera le roi Charles X pour envoyer des troupes, qu'on appellera les Fils de Saint Louis, pour arrêter les révolutionnaires en Espagne à Cadix. La France aura gagné, notamment le fort Trocadéro qui est maintenant le nom d'une des places les plus connues de Paris. C'était un projet admirable qui a montré ses capacités de pacification et d'équilibre international. Cela n'a pas plût au pays que j'ai cité tout à l'heure. Il a fallu que Londres découvre la façon de rompre la Sainte Alliance. Or, la Sainte Alliance tenait par l'autorité de chacun des souverains. La seule solution pour rompre la Sainte Alliance, c'était rompre les souverains par des usurpations. Et ce sera la stratégie d'usurpation totalement conçue par le même pays. Ce sera Louis-Philippe contre Charles X, Isabelle II contre Don Carlos, Donna Maria de Gloria contre Don Miguel au Portugal. Cette série d'usurpations permettait à l'Angleterre de régner officiellement sur ses états, mais officieusement sur les pays concernés: France, Espagne, Portugal. Elle restera comme destruction totale d'un espoir de paix pour l'Europe et pour l'Occident. Je voudrais seulement continuer par dire que déjà en 1860, lorsque l'empereur de Russie veut pouvoir dominer la situation au Sud et arrêter les expériences turques, en reprenant tout, avec les moyens qu'avait la Russie

à l'époque, moyens économiques et moyens militaires, moyens stratégiques de dominer complètement la Turquie d'Europe en tout cas et la Turquie de Proche-Orient aussi, la Russie pouvait le faire et il a fallu que l'Angleterre se mêle contre, et que Louis-Philippe, un bon serviteur de l'Angleterre, se met de côté des anglais, ce qui a conduit à la guerre de Crimée, ce qui était une catastrophe pour tous les pays, et je rappelle cela parce que je crois qu'il faut se rappeler l'histoire pour penser le présent. Et maintenant, je vais finir l'introduction, parce qu'on m'a invité à ne pas parler trop longtemps, j'espère pour vous, et je vais seulement rappeler qu'il y a un phénomène inquiétant qui se denonce depuis quelques jours paradoxalement dans le monde. C'est le rôle de l'ONU, le rôle des organisations internationales. Un certain portugais, qui a été, je crois, le secrétaire d'une des organisations de ce type, et qui a été extraordinairement néfaste dans son attitude de mondialisation. C'est la mondialisation qui nous inquiète, c'est la mondialisation qui nous attend et je crois que votre réunion a pour but de vous protéger, de nous protéger de ce système neutralisant, stérilisateur que veut être la mondialisation. Je laisse la parole maintenant aux personnalités et je suis désolé d'avoir parlé si longtemps.

Léonid POLIAKOV. Nous vous remercions beaucoup, Votre Altesse, d'avoir fait ce bref exposé de notre histoire commune. Il s'avère que nous avons beaucoup en commun. Et il y a

des dates que nous commémorons ensemble. Si nous évoquons les années 1914 et 1915, nous savons bien qu'au moment où les troupes allemandes menaçaient Paris, un corps expéditionnaire russe de 50 mille soldats russes s'est battu aux côtés de la France, en défendant Paris. Et je vais vous rappeler que Nikolai Berdiaïev, dans un de ses essais intitulé « L'âme de la France » a dit expressément à propos de la ville de Paris qu'elle était une ville d'importance mondiale et que pour la Russie et pour les Russes la protection de la France était une grande mission historique. Je vous remercie une fois encore, Votre Altesse, pour les paroles que vous venez de prononcer en ouvrant notre réunion. J'ai à présent le plaisir de donner la parole à notre invité d'honneur suivant, M. Alain de Maistre. Son nom lui-même témoigne du fait que, vraiment, nos racines communes, russes et françaises, sont très profondes. Je dirai seulement que Joseph de Maistre, ancêtre de Monsieur de Maistre présent parmi nous, a passé 14 ans en Russie, durant la période allant de 1803 à 1817. Et il y a exercé une influence énorme, y compris sur l'empereur Alexandre I. Je vous en prie !

Alain de MAISTRE. Merci pour ces paroles. Je ne suis pas spécialiste de Joseph de Maistre, mais je veux tout d'abord remercier monsieur Ratchinski de m'avoir convier à cette journée consacrée en partie à Joseph de Maistre. Malheureusement, je ne resterais pas avec vous, parce que j'ai une longue route à faire, mais je suis persuadé que cette

journée va être passionnante et je regrette bien de ne pas pouvoir rester avec vous. Bien entendu, je suis très fier d'appartenir à cette famille savoyarde, mais aussi très impressionné par votre assemblée.

Dans un entretien publié dans le dernier « Figaro Magazine » avec Vladimir Federovski, Hélène Carrière d'Encausse rappelait que entre la France et la Russie il y avait une histoire commune. Et aussi, une communauté d'esprit. Joseph de Maistre, ainsi que son frère Xavier, durant leur long séjour en Russie, et particulièrement à Saint-Petersbourg, ont apporté leur contribution à la consolidation de cette histoire commune. La pensée philosophique de Joseph de Maistre, souvent ringardisée en France, sort de l'oubli grâce aux traductions de ses ouvrages, et là je viens d'apprendre qu'il y avait une traduction en mandarin, et aux diverses publications, relatives à son oeuvre. Depuis de nombreuses années, l'Institut des études mestriniennes, hébergé à l'Université de Chambéry, permet de publier des travaux des chercheurs et des historiens. Ces derniers ont des accès aux archives familiales, depuis qu'elles ont été données aux archives départementales de Savoie. Actuellement est en chantier une étude de la correspondance diplomatique de Joseph de Maistre. Je ne sais pas à quelle date cette étude va paraître, mais il y a un certain nombre de chercheurs qui sont sur ce dossier. Nous voyons donc que les pensées de Joseph de Maistre alimentent encore de nombreux travaux. Et votre présence ici en est

la preuve. Et, bien entendu, toute ma famille ne peut que se réjouir. Merci pour vos travaux de cette matinée.

Léonid POLIAKOV. Merci beaucoup, monsieur de Maistre, pour vos paroles qui nous inspirent. Et c'est très important pour nous que vous ayez pu venir à notre rencontre, que vous ayez pu trouver le temps, parce que grâce à vous nous voyons de nos propres yeux cette histoire vivante. Nous voyons que le passé en fait n'est pas seulement le passé, mais il est également le présent. Et maintenant je voudrais passer la parole à monsieur l'ancien Sénateur Bernard Cellier.

Bernard CELLIER. Merci, monsieur le Président. Je suis très heureux de me retrouver ici et de découvrir l'action menée par cet Institut de recherches socio-économiques et politiques, et, particulièrement, le forum Berdiaïev. Au moment où, après avoir vécu 19 ans de vie parlementaire au Sénat, je suis confronté aujourd'hui à la nécessité de réarmer, de refonder, de renouveler la vie intellectuelle de la France. L'attitude de la classe politique attend le degré de dégradation épouvantable, au point de mettre en cause la liberté même de penser. Et, dans cette situation, ce forum est particulièrement important. On se pose la question de conservation des valeurs civilisatrices, car cette question est une question fondamentale, et la France y est particulièrement sensible aujourd'hui, à une époque où nous devons faire face à des défis de la vie

moderne, je pense – inhabituels, mais qui atteignent un degré de paroxysme qu'on connaissait pas. Certes, il y a des défis auxquels nous avons à faire face depuis toujours. D'abord, la réalité d'une vie terrestre éphémère, le mensonge qui a toujours existé dans l'humanité. La falsification de la vérité par l'Adversaire, le singe de Dieu. Mais cette situation et ses défis atteignent aujourd'hui un degré inégalé. Nous avons été prevenu par l'Évangéliste ou par les Apôtres, notamment « des faux messies », dit Matthieu, « se lèveront, des faux prophètes se présenteront, feront voir des grands signes, des faux prodiges, au point d'égarer même, s'il était possible, des élus ». Nous sommes aussi confrontés depuis toujours, et cela atteint aujourd'hui un degré incroyable, à notre propre cause, à notre propre insuffisance et nous devons nous défier même de nous-mêmes. Car nous avons atteint cette suffisance de la prétention de la raison humaine, avec, en France particulièrement depuis la Révolution française, une raison qui s'est retournée contre sa vocation. Elle se trouve aujourd'hui entravée dans sa démarche qui est de découvrir la vérité. Alors qu'elle invente la vérité avec imagination. Et toutes les idéologies viennent de ce mécanisme d'inversion. Au point que la recherche fondamentale, qui se trouve derrière le programme de forum Berdiaïev, derrière cette recherche de l'Institut, qui est de retrouver la vitalité qui est dans cette alliance avec la sagesse éternelle, aujourd'hui est mise en

cause et nous devons faire face à une époque de ténèbres dans laquelle nous sommes entrés. Cette époque de ténèbres a atteint et va atteindre des degrés qui ont été décrits par les uns ou par les autres. Et justement, je retrouvais, j'aime beaucoup relire « L'Antéchrist » de Soloviev, une phrase qui m'a fasciné par rapport à l'actualité de cette situation que nous connaissons aujourd'hui. Quand il décrit l'arrivée de l'antéchrist: « Il croyait en ces vérités, mais il n'aimait que le soi, il croyait en Dieu, mais au fond de son âme il se préférait involontairement lui-même ». Et c'est bien cette inversion, cette pollution de l'être humain, de la personne humaine qui aujourd'hui nous menace. Nous pensons continuer à être éclairés, à être attachés à la lumière, alors que nous nous préférons au fond de nous-mêmes. Inconsciemment, dit Soloviev, involontairement, ce n'est même pas une décision volontaire. Nous avons quand même des raisons d'espérer et d'avoir confiance. Je suis heureux de retrouver ici des personnes, des personnalités, qui sont orientés par la même recherche, par le même souci de conserver, de préserver. J'ai eu la chance de passer trois jours avec Soljenitsine quand il est venu en France à l'invitation de Philippe de Villiers et que nous avons passé trois jours ensemble, et j'ai découvert ce qu'était l'attitude d'un homme qui regardait avec un amour passionné son pays et qui voulait l'aider à s'en sortir. « Comment réaménager notre Russie ». Et donc, en relisant ce livre,

je me suis dit que cela s'applique au monde entier, à la France. Tout ce qu'il dit s'applique à nous tous. Et dans cette perspective, je crois qu'aujourd'hui notre plus grande chance est de nous retrouver avec des paroles évangéliques, encore une fois, du Prologue de Saint Jean, qui nous parle de cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Donc, chacun d'entre nous reçoit en lui-même dans sa conscience, dans son âme une lumière depuis son baptême, et même avant son baptême, puisque si on lit bien la phrase, c'est bien pour tout homme venant en ce monde qui reçoit cette lumière éternelle. Et deuxième aussi, lumière de ce même prologue, lumière luit dans les ténèbres. Il y a une lumière qui luit pour nous dans les ténèbres qui nous entourent. Et cette lumière, bien évidemment, elle s'adresse à la conscience, et ce n'est pas un hasard si Newman disait que la conscience était premier vicaire du Christ, avant même le Pape. La conscience est la puissance de l'âme. Il y a une trinité, là aussi. Avec l'intelligence, la volonté et la mémoire. Armés de ces deux forces, la conscience et cette puissance de notre âme, nous devons garder confiance. A condition de

rester modestes, humbles, et de savoir que le combat que nous avons engagé est un combat exigeant, difficile, et pour lequel on est heureux de ne pas être complètement seul, parce que nous avons à nous retrouver dans certaines circonstances seuls, les uns et les autres, mais en sachant que nous constituons le corps mystique, tous ensemble. Merci de votre attention.

Léonid POLIAKOV. Merci beaucoup, monsieur le Sénateur. Monsieur le Sénateur nous a parlé d'une tradition très importante, fondée par Joseph de Maistre. Il nous a rappelé que l'homme est un être libre, mais la liberté est un choix, c'est la liberté de choisir entre le bien et le mal. C'est cela la liberté de l'homme, choisir le chemin, le chemin vers le bien ou le chemin vers le mal. Ce sujet sera au coeur de notre discussion, et nous allons parler d'une manière tout à fait libre et ouverte parce que Nikolaï Berdiaïev est un des rares philosophes de la liberté. Pour Nikolaï Berdiaïev la liberté était la source de tout, c'était l'origine de tout. Il disait que, et même c'était très osé de sa part de dire que la liberté est avant Dieu. C'était aussi l'originalité de sa pensée.

Actualité de Joseph de Maistre*

En 1797 paraît à Neuchâtel, sans nom d'auteur, un ouvrage, qui alors ne fit pas grand bruit et dût attendre 1814 pour avoir quelques retentissements, « *Considérations sur la France* » de Joseph de Maistre. Le directoire, en place depuis 1795, laisse augurer la fin de la révolution ; le résultat des élections de germinal an V fait espérer le retour de la monarchie. C'est compter sans les libéraux, Benjamin Constant et Madame de Staël, qui veulent comme aujourd'hui nos propres libéraux, rétablir l'ordre public à moindre frais, allant jusqu'à dire qu'une rupture radicale avec un passé, pourtant réputé en tous points ruineux, mettrait en cause la paix civile : la contre-révolution serait, selon eux, aussi meurtrière que le fut la révolution. Il était grand temps qu'un analyste se penchât sur le phénomène : « qu'est-ce que la révolution, considérée dans ses causes prochaines et dans ses effets immédiats, mais aussi dans ses principes et dans ses sources, dans toute sa portée et son développement », selon la formule de Sainte-Beuve. L'entreprise est très nouvelle ; en Angleterre on peut se référer aux « *Réflexions sur la révolution de France* » de Richard Burke, mais en France on n'a encore rien de tel.

Il s'agit pour Maistre de rendre plausible la restauration au moment historique où elle est possible et où les libéraux, en charge du directoire, joue le compromis, afin de ne rien changer en profondeur et de perpétuer les erreurs qui pourtant ont fait largement la preuve de leur nocivité. Il faut appeler les choses par leur nom plutôt que de tout édulcorer pour justifier des accommodements sous le prétexte fallacieux de rassembler. Benjamin Constant n'a-t-il pas osé signer une brochure intitulée « *De la force du gouvernement actuel et de la nécessité de s'y rallier* », en invoquant l'évolution des mentalités ? Face à cette lâcheté, il faut frapper très fort : le mal est plus profond qu'on veut le croire ; pour terrasser la « bête révolutionnaire », il faut en comprendre la nature. Joseph de Maistre va s'exprimer en inspiré, faisant preuve d'un souffle prophétique ; ainsi dans ces

* On se reportera à l'édition des œuvres de Joseph de Maistre chez Robert Laffont établi par Pierre Glaudes en 2007. On lira l'excellent ouvrage de Marc FROIDEFONT, *La philosophie de Joseph de Maistre*.

lignes qui figuraient dans la première ébauche du texte : « Elevons-nous surtout à de grandes pensées et voyons dans la révolution française ce qu'il faut y voir : un jugement terrible pour le moment présent et une régénération infaillible pour celui qui suivra... il s'en faut donc beaucoup que le sang innocent qui coule aujourd'hui soit inutile au monde. Tout a sa raison que nous connaissons un jour. Le sang de la céleste Élisabeth était peut-être nécessaire pour faire équilibre, dans le plan général, au tribunal révolutionnaire et celui de Louis XVI sauvera peut-être la France ». La révolution est un jugement de Dieu qui prélude au plus merveilleux des redressements. Maistre dit en avoir eu la révélation dans une illumination ; il vit l'histoire en visionnaire. Il y a du William Blake dans sa vision apocalyptique du cours des choses.

Faute de temps, je voudrais me borner à dégager le ressort du providentialisme de Maistre. Je partirai des premières lignes du chapitre 1 : « Nous sommes tous attachés au trône de l'Être suprême par une chaîne souple qui nous retient sans nous asservir. Ce qu'il y a de plus admirable dans l'ordre universel des choses, c'est l'action des êtres libres sous la main divine. Librement esclaves, ils opèrent tout à la fois volontairement et nécessairement : ils font réellement ce qu'ils veulent, mais sans pouvoir déranger les plans généraux. Chacun de ces êtres occupe le centre d'une sphère d'activité, dont le diamètre varie au gré de l'éternel géomètre, qui sait étendre, restreindre, arrêter ou diriger la volonté, sans altérer sa nature » (p. 199). Commentons ce texte.

Il s'agit pour Joseph de Maistre de rendre compte de l'apparente réussite du mal. Les apprentis sorciers d'alors, aux gestes si lourds de conséquence, étaient pourtant des médiocres, souvent d'une affligeante misère intellectuelle et morale. Comment expliquer leur succès ? Joseph de Maistre explique. L'ordre universel des choses est intangible, il se déploie selon les décrets de Dieu. Les libres volontés des hommes s'y inscrivent, trouvant leur réalisation et leur conséquence dans cet ordre universel auquel elles ne peuvent rien changer, de sorte que les hommes peuvent être dits « librement esclaves » : chacun est libre de faire ceci ou cela mais il n'est pas maître des conséquences de ses choix ; sa libre décision s'inscrit dans une chaîne de conséquences nécessaires et cette chaîne finit par le garrotter. Si nous obéissons aux vœux de Dieu sur chacun d'entre nous, la chaîne qui nous attache à son trône reste souple et elle nous retient sans nous asservir. Remarquons que cette chaîne est attachée au trône de Dieu, elle n'est pas dans sa main, de sorte qu'il ne dépend pas de lui d'en modifier la tension. La conséquence de nos actes est donc immédiate, le lien au trône de Dieu restant souple et gracieux tant que nous faisons sa volonté ; il devient en revanche de plus en plus astreignant, à mesure que nous allons à l'encontre de son vœu sur nous. Si nous prétendons agir en dépit de ses lois, nous nous trouvons comme mécanisés dans

nos actions, conduits insensiblement par les circonstances où nous n'aurions jamais cru devoir aller. Tel est le destin des politiques contemporains : « Ainsi, écrit Maistre, des hommes sans génie et sans connaissance ont fort bien conduit ce qu'ils appelaient le « char révolutionnaire » ; ils ont toujours marché en avant, sans regarder derrière eux ; et tout leur a réussi, parce qu'ils n'étaient que les instruments d'une force qui en savait plus qu'eux. Ils n'ont pas fait de faute dans leur carrière révolutionnaire, par la raison que le fluteur de Vaucanson ne fit jamais de fausses notes » (p. 200). Voici l'homme réduit à l'état d'automate. Tel est le secret de la force et de la réussite de l'action révolutionnaire qui se développe comme une machine de guerre, sans qu'on puisse lui faire échec, de manière inexorable. Peut-on échapper à cette nécessité ?

Certainement pas en la contrant ni en jouant avec elle, mais en retrouvant le dessein de Dieu sur le monde c'est-à-dire l'ordre naturel. Maistre s'exprime ainsi : » Lorsque l'homme travaille pour rétablir l'ordre, il s'associe avec l'auteur de l'ordre, il est favorisé par la nature, c'est-à-dire par l'ensemble des causes secondes qui sont les ministres de la divinité. Son action a quelque chose de divin ; elle est tout à la fois douce et impérieuse ; elle ne force rien et rien ne lui résiste : en disposant, elle rassainit ; à mesure qu'elle opère on voit cesser cette inquiétude, cette agitation pénible qui est l'effet et le signe du désordre ; comme sous la main du chirurgien habile, le corps animal luxé est averti du remplacement par la cessation de la douleur » (p. 259).

La révolution est violence, elle est donc génératrice d'innombrables souffrances ; la contre-révolution est douceur car elle ne consiste que dans cet abandon à l'ordre naturel. D'un côté la mécanique aveugle, de l'autre la spontanéité naturelle éclairée. Maistre s'explique encore : « Plus on examine les personnages en apparence les plus actifs de la révolution et plus on trouve en eux quelque chose de passif et de mécanique. On ne saurait trop le répéter, ce ne sont pas les hommes qui mènent la révolution, c'est la révolution qui emploie les hommes. On dit fort bien, quand on dit qu'elle va toute seule. Cette phrase signifie que jamais la divinité ne s'était montrée d'une manière si claire dans aucun événement humain. Si elle emploie les instruments les plus vils, c'est qu'elle punit pour régénérer » (p. 202).

Comment échapper à cette implacable machinerie ? Tout simplement en retrouvant cet ordre naturel, ses lois, ses exigences, qui spontanément rétablira la santé du corps politique. Cette restauration ne saurait admettre quoi que ce soit qui la bride. L'imposture libérale est de proposer une restauration à moindre frais ; c'est la solution du compromise ; elle est vouée à l'échec, elle ne saurait rendre la santé au corps politique. La transmission ne se paie pas de concessions. La tradition Carolo-capétienne dura mille ans, l'orléanisme tint sur le trône

dix-huit ans. On fit grief au comte de Chambord de n'avoir point accepté de compromise ; c'eût été des compromissions sur des questions régaliennes comme celle des alliances et celle du fondement et de la nature de l'autorité. Eût-il cédé il eut programmé sa chute. On enveloppa cela d'un drapeau blanc pour n'avoir pas à chercher à comprendre. Aujourd'hui que le corps politique est atteint d'une maladie mortelle, il ne saurait y avoir de possibilité de guérison que dans un retour à l'ordre naturel, ce qui supposerait l'abrogation de certaines lois contre nature. Toute politique qui croit pouvoir restaurer la santé du corps politique sans s'en être donné les moyens, pour n'en avoir point reconnu les conditions, a d'ores et déjà signé son échec.

Les « racines parisiennes » de l'idée russe : Vladimir Soloviev et Nikolai Berdiaïev

Le philosophème de « l'idée russe » a été formulé pour la première fois dans une brochure homonyme de Vladimir Soloviev, publiée à Paris en 1888. Comme le témoigne Soloviev lui-même dans sa lettre du 6 juillet 1888 au chanoine Racki, son opuscule « L'idée russe » est une préface à l'ouvrage « La Russie et l'Eglise universelle »¹. Le 25 mai 1888, Soloviev procède à la lecture de son livre récent dans le salon de la princesse Sayn-Wittgenstein, née princesse Bariatinskaïa, où il est présenté au public réuni par le père Pirling, célèbre personnalité ecclésiastique catholique, jésuite russe. La conférence a beaucoup impressionné le public catholique et a été envoyée sous forme de brochure publiée, à l'évêque croate Strossmayer. Ensuite, le texte de Soloviev a été transmis via le cardinal Rampolla au pape Léon XIII. L'avis du Pontife romain a été présenté dans l'article du bénédictin Gerard van Kalun intitulé « Rome et la Russie » (paru le 14 décembre 1894 dans la « Revue des deux Mondes »)².

La conception générale de l'idée russe de Soloviev se rapporte à la période dite « théocratique » de son œuvre, pendant laquelle il a élaboré sa doctrine de la « théocratie universelle » après avoir éprouvé une déception dans le peuple russe en qui il avait mis ses espoirs initiaux (ce qui le rapprochait des slavophiles) en tant que porteur de la renaissance religieuse et sociale future de l'ensemble du monde chrétien. A la fin du mois de mars 1887, Soloviev a fait à Moscou (au profit des étudiants démunis) deux conférences sur le thème « Le slavophilisme et l'idée russe ». Le public moscovite slavophile a accueilli Soloviev, selon le témoignage d'un auditeur, avec de « chaleureux applaudissements » mais l'a congédié « sombrement, dans un silence de mort ».

¹ Voir : SOLOVIEV V.S. L'idée Russe // SOLOVIEV V.S. œuvres. T. 11. Bruxelles : Editions La Vie avec Dieu, 1969, P. 89 [en russe : См. : СОЛОВЬЕВ В.С. Русская идея // СОЛОВЬЕВ В.С. Собр. сочинений. Т. 11. Брюссель : Жизнь с Богом, 1969. С. 89.]

² *Ibidem*. P. 90.

N'ayant pas trouvé de support à Moscou, Soloviev se retourne vers la France où il fait sa première conférence parisienne qui était en grande partie identique à celle de Moscou, avec seulement de légères modifications. En quoi alors, Soloviev a-t-il commis une faute vis-à-vis des slavophiles de Moscou ? Pourquoi est-il accusé par les journaux moscovites de ne pas être patriote ? Probablement, parce qu'il a mis le doigt là où cela faisait mal aux partisans de l'idéologie impériale officielle qui se fondait à l'époque sur le panslavisme. Et il faut dire qu'il a touché le maillon faible. Soloviev savait parfaitement que l'idée russe dans sa « version panslave » était très instable tant sur le plan métaphysique que sur le plan politique. L'orthodoxie n'est pas une religion tribale, la doctrine de la Russie n'est pas le particularisme mais plutôt l'universalisme, et l'idée russe n'admet pas la mise au premier plan d'une quelconque orientation ethnique unilatérale, y compris celle qui découlerait du panslavisme. L'espoir émis à l'époque par Juraj Krizanić, selon lequel l'unité des Slaves pourrait être cimentée grâce à l'orthodoxie, est maintenant, d'après Soloviev injustifiée. Surtout en tenant compte du fait que dans les points géopolitiques les plus sensibles pour la Russie dans le centre de l'Europe (Pologne) et le sud de l'Europe (Croatie), les slaves sont catholiques. L'appel de Soloviev à l'abnégation de la Russie et à l'oubli d'elle-même au nom de l'unité chrétienne apparaissait comme une approche plus réaliste du point de vue des perspectives spirituelles et géopolitiques, que le « nationalisme tribal » propre à la doctrine panslave.

Le XX^e siècle a apporté au processus historique russe une série particulièrement dure de ruptures sans précédent, des ascensions et des chutes, des négations et des pertes. Tout ceci a incité Berdiaïev, philosophe « pensant national » à élaborer un nouveau stratagème métaphysique de l'idée russe. Le livre de Nikolai Berdiaïev « L'idée russe. Problèmes essentiels de la pensée russe au XIX^e et début du XX^e siècle » a été écrit en russe et publié en 1946. Dans le milieu de la société russe instruite (se limitant, bien entendu, aux Russes de l'étranger), ce livre a eu un sort aussi difficile que « L'idée russe » de Soloviev. Bizarrement, cet ouvrage a été plus apprécié par les penseurs occidentaux. « L'idée russe » en Occident a été prise à la volée et sa traduction en anglais est parue dès 1947. Si Vladimir Soloviev restait pour les Russes de l'étranger le philosophe russe le plus connu, les russistes occidentaux ont aussi reconnu Nikolai Berdiaïev pour ce qu'il était. D'ailleurs, il avouait dans « La connaissance de soi » : « En Occident j'ai été plus apprécié que dans le milieu russe. En Occident en toutes les langues on a beaucoup écrit sur moi, on m'a fait beaucoup d'éloges, on a été attentif à ma pensée »¹. Mais Berdiaïev regrettait surtout de ne pas être connu en Russie

¹ BERDIAÏEV N.A. La connaissance de soi. Leningrad, 1991. P. 332.
[en russe : БЕРДЯЕВ Н.А. Самопознание. Л., 1991. С. 332.]

Soviétique : « Il n'y a qu'un seul pays où l'on ne me connaît presque pas, c'est ma patrie »¹.

Dans le milieu des Russes de l'étranger, quasi immédiatement après son exil, Berdiaïev se retrouve sous le feu croisé de la critique de diverses fractions de l'intelligentsia russe. A différents moments et sous divers prétextes, ont écrit à son sujet V.I. Ivanov, V.V. Zenkovski, L.P. Karsavine. I.A. Iline, N.A. Poltoratski, F.A. Stepoune et bien d'autres². Toutefois, la publication de « L'idée russe » a déclenché une vraie tempête dans le milieu des émigrés. Comme le note l'écrivain Boris Zaïtsev, la raison en a été la suivante : « Il a été trop du côté des "vainqueurs" »³. Georges Fedotov, plus impartial, s'est opposé à l'identification primitive de Berdiaïev au « communisme vainqueur ». Il a indiqué que Berdiaïev en tant que philosophe et chrétien, en effet « combattait sur les deux fronts, contre le capitalisme et contre le communisme en même temps »⁴. Là, il faudrait aussi prendre en compte le thème du patriotisme, particulièrement douloureux pour les penseurs russes de l'étranger, car nombreux ont été les émigrés qui refusaient de considérer la « Sovétia » (terme de Ivan Iline) comme leur patrie et s'imaginaient la Russie comme un pays perdu, pays de leurs rêves, mais surtout ne la reconnaissaient pas dans l'URSS qui existait réellement. En revanche, Berdiaïev avait le courage de reconnaître sa patrie, infirme et souffrante, mais patrie tout de même, malgré la domination de la fausse religion communiste.

La comparaison des versions de l'idée russe de Soloviev et de Berdiaïev démontre leur dissimilitude. Après tout, Georges Fedotov avait parfaitement raison en constatant l'abandon résolu par Berdiaïev des espoirs universalistes abstraits pour la future union de toutes les églises chrétiennes. Il apparaît que c'est Sergueï Levitski qui s'est rapproché plus que les autres de la compréhension de la personnalité philosophique de Berdiaïev. Il l'a décrit comme la personne la plus brillante dans la philosophie russe du XX^e siècle. Selon Levitski, c'est en cela que Berdiaïev « ressemble à Vladimir Soloviev dont la personnalité surpasse

¹ Ibid. P. 322.

² FEDOTOV G.P. Berdiaïev penseur // N.A. Berdiaïev : pro et contra. Anthologie. Tome 1. Composition, introduction et commentaires de A.A. Ermitchev. Saint-Petersbourg, 1994, P. 437-446. [en russe : ФЕДОТОВ Г.П. БЕРДЯЕВ-МЫСЛИТЕЛЬ // Н.А. Бердяев : pro et contra. Антология. Кн. 1. Сост., вступ. ст. и прим. А.А. Ермичева. СПб., 1994. С. 437-446.]

³ Voir : ZAÏTSEV B.K. Berdiaïev // N.A. Berdiaïev : pro et contra. Anthologie. T. 1. Saint-Petersbourg, 1994. P. 388. [en russe : См. : ЗАЙЦЕВ Б.К. Бердяев // Н.А. Бердяев : pro et contra. Кн. 1. СПб., 1994. С. 388.]

⁴ N.A. Berdiaïev : pro et contra. T. 1. Saint-Petersbourg, 1994. P. 444. [en russe : Н.А. Бердяев : pro et contra. Кн. 1. СПб., 1994. С. 444.]

ses œuvres ». Cependant, l'œuvre de Soloviev en tant que penseur rentre bien dans le cadre chronologique du XIX^e siècle, alors que Berdiaïev se ressentait avant tout homme du XX^e siècle. Il a vécu pendant « une époque catastrophique pour le monde entier », sous ses yeux « les mondes s'effondraient et les nouveaux univers s'élevaient ». D'où ce que Berdiaïev a appelé « la rupture du XX^e et du XIX^e siècle » dont les événements « paraissent petits en comparaison avec les événements contemporains ».

Non pas en tant que philosophe à pensée discursive, mais en tant que prophète et clairvoyant ayant vécu les tragédies de l'existence russe et mondiale, Berdiaïev a réalisé que le potentiel de l'universalisme de V.Soloviev demandait à être corrigé. Initialement, la version solovievienne de l'idée russe liée à la vision optimiste des perspectives de la communauté chrétienne devenue effectivement la justification de la renaissance culturelle du début du XX^e siècle, a perdu de son actualité d'antan. Berdiaïev se prononçant contre « la mystique de la race et du sang » atypiques pour l'esprit des Russes, parle de leur affinité avec « la mystique de la terre ». En effet, il s'agit de la spécificité de la voie russe de l'évolution culturelle et du développement civilisationnel. La civilisation occidentale basée sur la primauté de la technologie, la domination de l'homme sur la nature, l'individualisme s'est épuisée. L'humanisme se précipite soit vers le haut, vers le Royaume de Dieu, soit vers le bas, vers le royaume d'Antéchrist. La Russie n'a jamais pu accepter la culture humaniste de la nouvelle Europe avec sa logique formelle et sa « médiane séculaire ». Les Russes, selon Berdiaïev sont soit nihilistes, soit apocalyptiques.

Dès le début, Berdiaïev s'oppose à l'idéologie de la cause blanche. C'est pour cette raison qu'Ivan Iline devient son adversaire intransigeant et le traite de « BeliBerdiaïev » (*jeu de mots péjoratif*, « *beliberda* » signifie *galimatias*, *balivernes* – *note du traducteur*)¹. Berdiaïev estimait que le renversement du bolchévisme par la violence, de quelque nature qu'elle soit, n'était pas admissible. L'espérer équivalait au matérialisme, à l'athéisme, car le communisme ne doit pas être vaincu matériellement, il doit être éliminé spirituellement, par un processus lent de repentance religieuse et de renaissance spirituelle. La reconnaissance « de la vérité et du mensonge » du communisme est indispensable surtout parce que la renaissance spirituelle et religieuse de la Russie commencera non pas par le

¹ N. Poltoratski écrit dans son article « La philosophie religieuse russe » : « I.A. Iline rejette radicalement Berdiaev et ses motifs qu'il qualifie de *berdiaeveries* et même de *beliberdiaeveries* ». Voir : POLTORATSKI N.P. La philosophie religieuse russe // Problèmes de la philosophie. 1992. № 2. P. 133. [en russe : См. : ПОЛТОРАЦКИЙ Н.П. Русская религиозная философия // Вопросы философии. 1992. № 2. С. 133.]

mouvement de recul dans le sens du retour vers l'humanisme chrétien séculaire qui s'établissait en Russie au début du XX^e siècle. Il faut un mouvement en avant, vers une époque du Saint Esprit, vers un nouveau communautarisme.

L'analyse par Berdiaïev de la métaphysique de l'esprit national russe a une qualité remarquable : c'est la perception consciente de l'histoire intellectuelle russe en tant qu'intégrité, sans coupures, exceptions, sans pauses artificielles dans la voie de son évolution organique. Berdiaïev a su assembler dans les dix chapitres de « L'idée russe » Pierre le Grand, les décembristes avec Radichtchev, Belinski et Pouchkine, Dostoïevski et Gogol, les slavophiles et Tiouttchev, Soloviev, Tolstoï, Herzen, Rozanov, Tchernychevski, Pissarev et Lénine, Kropotkine et Bakounine, Mikhaïlovski, Leontiev, Fiodorov, ainsi que la renaissance culturelle du début du XX^e siècle. Bien entendu, Berdiaïev est subjectif et ses évaluations reflètent intégralement ses propres préférences métaphysiques et, également ses goûts personnels. Toutefois, tous les personnages mentionnés ci-dessus sont des éléments organiques de l'idée russe qui ne pourraient pas en être exclus quelles que soient les envies des interprétateurs. Voyons ce que Berdiaïev écrit de lui-même : « J'hérite de la tradition des slavophiles et des occidentophiles, de Tchaadaïev et de Khomiakov, de Herzen et de Belinski, même de Bakounine et de Tchernychevski (malgré les différences de leurs conceptions du monde), mais surtout de Dostoïevski et de Tolstoï, de Vladimir Soloviev et de Nikolai Fiodorov. Je suis penseur et écrivain russe »¹.

Berdiaïev, bien qu'il soit subjectif, fait preuve non seulement de probité philosophique, mais aussi de courage basé sur l'historisme. La vérité c'est un historisme de genre particulier qui est ouvert à la critique de diverses manières. Par exemple, les connaissances de Berdiaïev dans le domaine de l'histoire de la science russe sont quasiment nulles ; il omet Dmitri Mendeleev, un des pionniers de la science sur la Russie et ses peuples, il ne dit presque rien sur l'histoire de la sociologie et psychologie russes, il oublie de mentionner V.I. Vernadski, K.E. Tsiolkovski, K.A. Timiriazev.

Lorsqu'il insiste sur « une influence négative byzantine » sur la pensée russe, il est manifestement anachronique et se place en contradiction avec le niveau contemporain de la byzantinologie et des études médiévales (surtout en prenant en compte les ouvrages de G.P. Fedotov et G.V. Florovski sur l'histoire de la pensée de l'ancienne Russie). Par ailleurs, la thèse sur une influence byzantine néfaste ne s'accorde pas avec la très haute appréciation que Berdiaïev donne à l'œuvre de Leontiev qui affirmait strictement le contraire. Le fait qu'il manquait à

¹ BERDIAÏEV N.A. La connaissance de soi. Léningrad, 1991. P. 25. [en russe : БЕРДЯЕВ Н.А. Самопознание. Л., 1991. С. 25.]

Berdiaïev des connaissances solides dans le domaine de la pensée philosophique et théologique de l'ancienne Russie est noté aussi par M.N. Gromov, grand spécialiste en humanités nationales¹.

On trouve dans « L'Idée russe » beaucoup de fautes de toutes sortes, d'assertions contestables, d'exagérations, d'interprétations tendancieuses, de désirs pris pour des réalités. Visiblement, Berdiaïev sous-estime le niveau de la pensée philosophique professionnelle en Russie lorsqu'il affirme que « chez nous Hegel n'a pas du tout fait l'objet d'études philosophiques »². Cette affirmation étrange s'explique indubitablement par le fait que Berdiaïev en tant que philosophe restait toujours en dehors des milieux académiques. La sous-estimation Berdiaïevienne de la philosophie russe universitaire et professionnelle s'est répandue et a été intégrée dans l'historiographie occidentale de la pensée philosophique russe. Evidemment, Berdiaïev ne pouvait pas ignorer qu'un de ces contradicteurs philosophiques, Ivan Ilin en 1918 avait brillamment soutenu à l'Université de Moscou sa thèse « Philosophie de Hegel en tant que doctrine sur la nature concrète de Dieu et de l'homme », thèse qui a marqué un nouveau pas dans les études européennes dédiées à Hegel. Entre autres, très contestables ont été les déclarations de Berdiaïev selon lesquelles les idées des narodniks (mouvement socialiste agraire) ne constituaient pas une doctrine finalisée, qu'il n'existait point en Russie de libéralisme conceptuellement justifié.

Malgré les défauts indiqués, le livre de Berdiaïev a sans aucun doute été un ouvrage novateur et synthétique, le premier après la Deuxième guerre mondiale dédié à l'analyse de l'histoire de la pensée russe. L'imposante « Histoire de la philosophie russe » en deux volumes de Vassili Zenkovski n'a paru qu'en 1948 – 1950 et a mis du temps pour être adaptée au niveau des lecteurs occidentaux qui, à l'époque en étaient à l'abc de la culture de la philosophie russe.

Malheureusement, une partie considérable de russistes américains et de l'Europe occidentale ont compris « L'Idée russe » comme une sorte

¹ Voir : GROMOV M.N. Période étrangère dans l'œuvre de N.A. Berdiaïev // La philosophie russe en exil. Etudes et publications / sous la révision générale de E.P. Tchelychev, A.Y. Degtiarev. Moscou : Parade, 2012. [en russe : См. : ГРОМОВ М.Н. Зарубежный период творчества Н.А. Бердяева // Русская философия в изгнании. Исследования и публикации / под общ. ред. акад. РАН Е.П. Чельшьева, А.Я. Дегтярева. М. : Парад, 2012.]

² BERDIAÏEV N.A. L'Idée russe // De la Russie et de la culture de philosophie russe. Les philosophes russes de l'étranger post-révolutionnaire / Composé par M.A. Masline. Moscou, Science, 1990. P. 106. [en russe : БЕРДЯЕВ Н.А. Русская идея // О России и русской философской культуре. Философы русского послесоветского зарубежья / Сост. М.А. Маслин. М. : Наука, 1990. С. 106.]

« d'invitation au subjectivisme » dans l'évaluation de la pensée russe. Et ce n'est pas seulement la faute à Berdiaïev. Tout simplement parce que les parallèles, les images, les métaphores et comparaisons, d'autres techniques et procédés de son écriture philosophique portant dans le contexte de « L'idée russe » une charge métaphysique spécifique, ont été pris trop littéralement par les slavophiles et historiens naïfs de la pensée russe. Ceci a constitué un terrain fertile pour former toute une série de préjugés, de clichés et d'idées toutes faites sur l'esprit russe. Les experts occidentaux en *Russian studies*, ne se préoccupant pas trop, surtout en première génération, des considérations sur l'authenticité historiographique, se sont mis à utiliser la méthodologie de Berdiaïev réinterprétée pour justifier les parallèles et constructions imaginaires de toute sorte afin de lier, par exemple, le moine Philothée à Staline, Ivan le Terrible à Trotski, etc.

Toutefois, une autre qualité de la philosophie de Berdiaïev a été négligée. Berdiaïev dans son œuvre de la période avancée, était persuadé que tout le XX^e siècle devait se consacrer à éliminer l'humanisme européen nouveau, tout comme le communisme. La Russie n'est ni Occident, ni Orient, c'est l'Est-Ouest qui réalise la percée dans la nouvelle sphère de l'esprit, dans le nouvel état de la société qui doit venir se substituer à l'individualisme bourgeois et au socialisme. Dans cette optique, Berdiaïev s'est particulièrement intéressé à tous les « courants post-révolutionnaires », à toutes les formes de la « conscience post-révolutionnaire » basées sur la compréhension intégrée de la Russie, par exemple à l'eurasisme. N'étant pas d'accord avec tous les « courants post-révolutionnaires » émergeant dans le milieu des Russes de l'étranger (dans l'eurasisme, par exemple, il n'acceptait pas « l'utopisme étatique » non conforme à l'esprit personnaliste de sa philosophie), Berdiaïev y voyait néanmoins des tentatives de réalisation de la nouvelle « synthèse socio-religieuse ».

Vladimir Varchavski, auteur de mémoires remarquables dans lesquels il décrit les idées et la vie des Russes de l'étranger, a démontré qu'il existait dans l'émigration deux variantes de l'idée russe représentées, d'une part, par les « socio-positivistes », partisans « de l'œuvre civilisatrice d'origine réformatrice et évangélique de par sa conception », et d'autre part, par les « messianistes russes » qui croyaient que ce serait la Russie qui « montrerait la sortie de l'impasse spirituelle dans laquelle la tradition rationaliste et humanitaire avait conduit l'Occident »¹. Varchavski estimait que malgré son appartenance à

¹ VARCHAVSKI V. Une génération inaperçue. Moscou : La Voie russe : Maison Alexandre Soljenitsyne, 2010. P. 310. [en russe : ВАРШАВСКИЙ В. Незамеченное поколение. М. : Русский путь : Дом русского зарубежья им. Александра Солженицына, 2010. С. 310.]

la ligne « messianiste », l'idée russe de Berdiaïev avait été « une tentative de réconcilier les deux camps adverses des intellectuels russes ».

Ce côté de l'œuvre de Berdiaïev n'a pas perdu son actualité aujourd'hui. En tant que métaphysicien russe, Berdiaïev aurait certainement condamné les tentatives de dissocier un tableau métaphysique intègre de l'esprit national russe en fragments séparés arbitrairement sélectionnés. Comme on le sait, les années 90 en Russie ont été placées sous le signe de la désidéologisation radicale (en réalité, c'était plutôt l'avancement de diverses versions de l'idéologie anticommuniste). Les idées et doctrines liées, d'une façon ou d'une autre à la justification du socialisme ont parcouru le chemin « de l'adoration à l'oubli » et sont devenues non citables. Cependant, les programmes d'enseignement dans les écoles et universités qui semblent libres de toute idéologisation, contiennent toujours des grains idéologiques. On pourrait les traiter de pragmatiques et libéraux. Les réformateurs du système de l'enseignement et de l'éducation ont voulu se dissocier du passé soviétique (par ailleurs, il faut dire que l'enseignement dans le système soviétique ne se portait pas mal du tout), alors qu'en réalité ils ont seulement aggravé la rupture avec la grande tradition russe. A ce propos, il serait judicieux de se souvenir de la célèbre phrase de A.A. Zinoviev qui a dit : « Ils ont visé le communisme mais ils ont touché la Russie »¹.

Le mouvement émancipateur russe s'est traditionnellement approprié les idées du « devoir vis-à-vis de la nation », de la sympathie envers les « humiliés et offensés », de la pitié et compassion, de la kénose, de la protection de la majorite opprimée, idées que Berdiaïev avait qualifiées de « presque sacrées ». Selon Berdiaïev, elles font partie intégrale de l'idée russe. Le célèbre roman de Tchernychevski « Que faire ? » qui a eu un énorme impact sur les intellectuels russes, a été traité par Berdiaïev « d'artistiquement nul » basé sur « une philosophie très lamentable et pitoyable ». Par ailleurs, Berdiaïev écrit que Tchernychevski est « un des meilleurs hommes russes »². Il convient de dire que cette attitude positive et sans méchanceté à l'égard de Tchernychevski est partagée par un autre classique de l'idée russe – Vladimir Soloviev qui appréciait l'esthétique de l'auteur de l'ouvrage « Relations esthétiques entre l'art et la réalité ».

¹ « C'est bien lui (Alexandre Zinoviev) qui a exprimé la pensée triste et amère, pensée-verdict : « Ils ont visé le communisme, mais ils ont touché la Russie ». Voir : «... Mais ils ont touché la Russie » // Journal littéraire. 2012. № 43 (6390). [en russe : «...А попали в Россию» // Литературная газета. 2012. № 43 (6390).]

² BERDIAÏEV N.A. L'idée russe // De la Russie et de la culture de philosophie russe. Moscou, 1990. P. 86. [en russe : БЕРДЯЕВ Н.А. Русская идея // О России и русской философской культуре. М., 1990. С. 86.]

* * *

A notre époque, les idées de l'amour et de la kénose qui rentrent, selon Berdiaïev dans la composition de l'idée russe se sont retrouvées sous beaucoup de rapports délaissées, oubliées et supplantées par les idées de l'individualisme, du succès personnel, de la compétitivité, de la protection des droits et des libertés de l'individu, c'est-à-dire par les idées incompatibles avec l'esprit anti-individualiste et communautaire de l'idée russe évoquée par Berdiaïev. Le temps est enfin venu de comprendre que les études intégrées et globales de l'ensemble du patrimoine de la pensée russe sans retouches, sans « amendements rédactionnels », sans anticipation des résultats par la conjoncture ont leur valeur intrinsèque et une très grande importance pour son existence ultérieure. Nikolai Berdiaïev est à juste titre considéré comme un des fondateurs des études russes philosophiques modernes ; c'est bien lui qui a frayé la voie à la compréhension et à l'assimilation de l'esprit russe dans son intégrité.

Pour Berdiaïev, l'idée russe n'est pas une notion scientiste ou politisée, c'est une notion religieuse et philosophique. Il s'agit d'une image spirituelle, d'un philosophème religieux qui porte en lui une empreinte de l'esprit religieux et philosophique de Berdiaïev lui-même. Il a été partisan d'une telle perception de l'idée russe que l'on pourrait nommer la quintessence de la vie russe unie à ses propres aspirations spirituelles. On peut les accepter ou ne pas les accepter, mais il est impossible de les ignorer, car elles sont devenues un cas de culture, elles ont généré une multitude de discussions qui se poursuivent encore aujourd'hui.

L'universalisme chrétien de Vladimir Soloviev qui correspondait à l'intégrité du système de sa philosophie de l'unicité universelle est organiquement lié à l'idée de F.M. Dostoïevski sur « la compassion universelle de l'âme russe ». Il a servi de fondement pour la formation du genre classique de l'idée russe qui suivait généralement la voie métaphysique solovievienne et que l'on retrouve dans l'œuvre de E.N. Troubetskoï, V.V. Rozanov, L.P. Karsavine, S.L. Frank, I.A. Iline et d'autres.¹ L'esprit général de l'universalisme de Soloviev a été partagé par tous les théoriciens de l'idée russe, dont Berdiaïev qui a écrit à ce sujet : « J'ai toujours été universaliste de par ma compréhension de la vie, toutefois, je ressentais toujours cet universalisme en tant que Russe »². Par conséquent, les

¹ MASLINE M.A. L'Idée russe // La philosophie russe. Encyclopedie / Sous la révision générale de M.A. Masline. Moscou : Knigovek, 2014. P. 531-535. [en russe : МАСЛИН М.А. Русская идея // Русская философия. Энциклопедия / Под общ. ред. М.А. Маслина. М. : Книгоvek, 2014. С. 531-533.]

² BERDIAÏEV N.A. La connaissance de soi. Léningrad, 1991. P. 246-247. [en russe : БЕРДЯЕВ Н.А. Самопознание. Л., 1991. С. 246-247.]

versions solovievienne et berdiaïevienne de l'idée russe ne sont pas deux pôles opposés. Berdiaïev, en tant que métaphysicien, a fait évoluer le contenu de l'idée russe de Soloviev. Cela ne veut pas dire qu'il avait complètement renoncé à la perspective chrétienne et à la dimension chrétienne de l'idée russe. Au contraire, il a vigoureusement proclamé l'existence d'intérêts nationaux de la Russie, ce qui a fait pour lui le bilan principal, la conclusion et l'enseignement tiré de l'étape finale de l'évolution de la pensée russe au XIX^e et au début du XX^e siècle. Dans la dernière partie de son ouvrage, il souligne : « La pensée russe, les recherches créatrices russes du début du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle témoignent de l'existence de l'idée russe qui correspond au caractère et à la vocation du peuple russe »¹.

Il est évident que l'appréciation initiale de l'ouvrage de Soloviev sur l'idée russe faite dans les milieux catholiques, ne concernait pas du tout son contenu religieux et philosophique. Tout ce qui avait trait au contenu de l'idée russe de Soloviev formulée sous l'influence de F.M. Dostoïevski, notamment la compréhension de l'essence de la conscience nationale, du destin national et mondial de la Russie, du patrimoine chrétien et de l'avenir, n'a nullement intéressé les théologiens catholiques qui avaient interprété le texte de Soloviev uniquement comme un « mémorandum » sur « les modalités pratiques de la réunification de l'Eglise russe avec Rome »². Le texte de Soloviev est devenu accessible au lecteur russe seulement en 1909 avec la traduction de G.A. Ratchinski, publiée dans la 100^e édition de la revue « Problèmes de la philosophie et psychologie ». C'est la raison pour laquelle la contribution berdiaïevienne au philosophème de l'idée russe devrait être évaluée en tant que reconstitution de sa variante classique de Vladimir Soloviev dans le nouveau cycle de l'histoire et en tant que bilan du développement du genre de l'idée russe au XX^e siècle.

¹ BERDIAÏEV N.A. L'Idée russe // De la Russie et de la culture de philosophie russe. Moscou, 1990. P. 266. [en russe : БЕРДЯЕВ Н.А. Русская идея // О России и русской философской культуре. М., 1990. С. 266.]

² SOLOVIEV V.S. L'idée russe // SOLOVIEV V.S. Œuvres. T.11. Bruxelles, 1969, P. 90. [en russe : СОЛОВЬЕВ В.С. Русская идея // СОЛОВЬЕВ В.С. Собр. сочинений. Т. 11. Брюссель, 1969. С. 90.]

Joseph de Maistre – penseur politique et religieux

Monsieur le Président, honorable assemblée, je vais surtout enfoncer des portes ouvertes et rappeler des faits plus ou moins connus. Tel est mon propos. Le comte Joseph de Maistre était théologien, car politique, et politique, car théologien. En 68 ans de vie, Joseph de Maistre, de 1753 à 1821, est passé d'un siècle à un autre, et, par-là, a changé d'univers. Ce changement a été provoqué aussi par les faits auxquels il fut définitivement et brutalement confronté lors de sa rencontre avec le roi Louis XVIII à Paris. Personnage-métamorphose, il fut politique, magistrat, philosophe, écrivain, et même, et partout, théologien catholique de combat, intéressé par l'illuminisme, comme par la franc-maçonnerie. Complexe, n'est-ce pas ? Sa complexité ne lui a jamais posé problème et ceux qui ont voulu l'opposer à lui-même ont échoué à le convaincre de ces contradictions. Pourtant, son parcours aurait dû l'entraîner dans une cascade de chutes. Ce sujet sarde, natif de Chambéry en Savoie, a dû, du fait de son époque, rencontrer des Lumières athées, avec leur côté politique, mais il ne s'est pas laissé aveugler par celles-ci. Il s'intéressa au phénomène Martiniste, sans y succomber et s'enthousiasma pour les événements de France à leurs débuts, jusqu'en 1792, quand les troupes jacobines envahirent la Savoie, en septembre de cette année-là, l'annexant à la France. Alors, il est parti à Turin, âgé de 39 ans, puis en Suisse, puis à Venise, et aboutit à Saint-Pétersbourg en ministre plénipotentiaire du royaume de Sardaigne, lequel n'existait plus que sur le papier, mais qu'il devait représenter 14 années durant auprès de l'empereur Alexandre I, qui soutint financièrement la fiction et n'obligea pas d'un ingrat, car Joseph de Maistre incarnait un des plus redoutables adversaires de la France napoléonienne. Une affaire de famille pour les de Maistre, car son frère Xavier lutta aux côtés des russes, les armes à la main, contre l'esprit révolutionnaire, incarné aussi par Napoléon, comme le souligne avec pertinence le professeur Ratchinski. Il y a donc cet aspect de séjour en Russie, illustré par des fameuses « Soirées de Saint-Pétersbourg », sur lesquelles on pourra s'étendre longtemps. Alexandre I fut parfaitement conscient de qui il avait à faire proximité, d'autant plus qu'il était un des personnages des « Soirées de Saint-Pétersbourg », sous le

pseudonyme de « Le chevalier ». A son retour en Europe occidentale, en 1817 à Turin, Joseph de Maistre jouit d'une influence profonde sur toute l'Europe, et par-delà la mort, il marquera l'esprit de Balzac, Baudelaire, Bernanos, Claudel etc. Et en Russie nous relevons que Léon Tolstoï était parmi ceux qui regardaient vers lui.

Pour Joseph de Maistre, l'homme abstrait n'existe pas. Et dans tous ses écrits il illustrera ce propos, en particulier sur le plan religieux. Car ce symbole de la réaction, ultraconservateur aux yeux des libéraux, ne sera jamais adopté par lui, malgré sa liberté totale d'écrire, en déviance de son long combat, pas même en matière religieuse, terrain pourtant si glissant. Marc Froidefont¹ qui a suivi Joseph de Maistre dans ses démarches philosophiques et politiques, religieuses, a établi une multiplicité étonnante de sources savoyardes introuvables et a illustré que la liberté de ton de Joseph de Maistre ne le mettait jamais en porte-à-faux avec les doctrines de l'Eglise. Cela est un exploit extraordinaire, et ses enseignements théologiques sont remarquables, des exemples : tout l'Évangile défile dans ses oeuvres avec des thèmes si nombreux, qu'il a décortiqués, et dévoilent une absence d'agressivité, la connaissance parfaite des sujets, que Joseph de Maistre ne cherche pas à écraser, mais surtout à comprendre et à expliquer. Ce qui le rend d'autant plus convaincant, lorsqu'il fusionne gouvernement des âmes et pouvoir politique. A un siècle de distance il s'exclame : « Une foi, une loi, un roi ». Modernisons, changeons le dernier terme, peut-être, ce n'est pas valable partout, mais disons à la place de « roi » pour moins choquer « chef d'état » et brusquement, nous regardons vers l'Est – oh, surprise ! – et nous remarquons que « Une foi, une loi, un chef d'état » – cela peut exister. Comme sous le Roi-Soleil, dirons certains, comme sous Louis XIV, mais tout évolue, certes, même si le fond reste le même. Tout cela serait-il passé et devenu obsolète ? Et bien, nous regardons et nous remplaçons certains mots. Joseph de Maistre ne s'exprimait pas dans le vide et définissait l'avenir des nations qui subsisteront dans ce redoutable maelstrom millénaire qu'est la mondialisation, tournant désastreux de l'inversion des civilisations. Je vous remercie.

¹ Voir : FROIDEFONT M. Théologie de Joseph de Maistre. Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010.

Joseph de Maistre et son époque

« C'est en rétablissant la vérité sur le passé que l'on atteint à un clair jugement du présent et que l'on peut former des inductions raisonnables sur l'avenir. »

Charles Maurras

La vie et l'œuvre de Joseph de Maistre appartiennent à l'histoire universelle mais surtout à celle de la France et de la Russie par l'impact et l'héritage de la pensée maistrienne. C'est pourquoi cette pensée doit être resituée dans son contexte historique paneuropéen afin d'en mieux saisir la portée.

Après avoir déclenché la Terreur en France, la Révolution française va déborder à l'extérieur de la France « pour abolir le despotisme et sauver la République ». La République Universelle est à l'œuvre et de 1792 à 1812, elle va atteindre Moscou. En attendant, la Savoie, patrie de la famille de Maistre, est envahie, plus tard ce sera le tour du Piémont puis de toute l'Italie. Joseph de Maistre et sa famille doivent fuir leur pays pour se réfugier d'abord en Suisse, puis plus tard en Italie et à Venise. Partout où les armées révolutionnaires passent, l'Eglise catholique est interdite et le culte aboli. Le pape Pie VI est fait prisonnier des révolutionnaires, déporté en France et interné à la forteresse de Valence le 14 juillet 1799. Il mourra un mois plus tard, sans doute assassiné. L'Europe catholique se retrouve sans chef spirituel et l'Eglise frappée d'interdit.

Dans le même temps, le Tsar Paul I envoie son armée, transportée par la marine, en Italie, pour libérer la péninsule de l'occupation jacobine et restaurer la chrétienté en Europe. Les armées de Souvorov et de Rimski-Korsakov chassent les armées révolutionnaires de l'Italie et assurent l'élection du nouveau Pape à Venise. Le nouveau Pape Pie VII (Chiaromonti) sera élu au conclave qui durera 104 jours du 1er décembre 1799 au 14 mars 1800, sous la protection des baïonnettes russes. Avec lui, l'Eglise ressuscite et le Tsar, Empereur de la Troisième Rome, devient protecteur de l'Eglise Universelle.

En 1799, Joseph de Maistre a été le témoin du débarquement des troupes russes en Italie et il admire leurs victoires. Le frère cadet de Joseph, Xavier de Maistre, s'engage comme officier dans l'armée russe et suivra Souvorov en Russie.

Mais revenons un an en arrière, en 1798, pour rappeler quelques faits historiques, passés sous silence, concernant la campagne d'Egypte de Bonaparte. L'armée d'Egypte en route pour Alexandrie prend la capitale de Malte, La Valette qui, tout en étant surarmée, se rend sans tirer un coup de canon. Sur place,

Bonaparte trouve les arsenaux, les armes et les munitions qui vont servir en Egypte. Les chevaliers maltais s'adressent au Tsar Paul I en implorant sa protection. Le Tsar accepte le titre de Grand Maître de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem (Ordre de Malte) et fait de Gatchina, près de Saint-Pétersbourg, la capitale de l'Ordre. Entre temps, la flotte française a échappé à l'escadre de Nelson et Bonaparte a pu débarquer en Afrique. Au Caire, il déclare dans une proclamation aux Egyptiens le 2 thermidor, an 6 : « On vous dira que je viens détruire votre religion : ne le croyez pas.../... Je respecte plus que les Mamelouks, Allah, son Prophète et l'Al Coran.../... Cadis, Cheiks, Imams, Schorbadjis, dites au peuple que nous sommes amis des vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le Pape qui disait qu'il fallait faire la guerre aux Musulmans ? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte parce que ces insensés croyaient que Dieu voulaient qu'ils fissent la guerre aux Musulmans ? »

Ali-Bonaparte, comme il s'appelle, porte le turban, fait les prières prescrites par la charia, visite les mosquées et explique avec un air inspiré les pages du Coran. Après la révolte du Caire noyée dans le sang, Bonaparte proclame à la mosquée Al Askhar : « Il n'y a de Dieu que le vrai Dieu, Qui n'a ni fils, ni associé dans son royaume.../... Ulemas, .../... faites connaître au peuple que depuis que le monde existe, il était écrit qu'après avoir détruit les ennemis de l'islamisme, *fait abattre les croix*¹, je viendrais du fond de l'Occident remplir la tâche qui m'a été imposée. Faites voir au peuple que dans le saint livre du Coran, dans plus de vingt passages, ce qui arrive a été prévu et ce qui arrivera a été également expliqué.../... Que les vrais croyants fassent des vœux pour la prospérité de nos armes.../... Un jour viendra que tout le monde verra avec évidence que je suis conduit par des ordres supérieurs et que tous les effets humains ne peuvent rien contre moi. »

Il ne faut pas croire que toutes ces déclarations n'étaient que de la propagande pour tromper l'ennemi. Certains officiers comme le général Jacques Menou se sont convertis à l'Islam en se faisant circoncire; il devient Abdallah et épouse une Musulmane en Egypte. A la fin de sa vie, à Sainte-Hélène, Napoléon dira : « J'aime mieux la religion de Mahomet. Elle est moins ridicule que la nôtre, aussi les Turcs nous appellent-ils idolâtres » (journal de Gourgaud). Sur ce chapitre, les Turcs n'avaient pas entièrement tort : Napoléon et les gens de son espèce avec leur haine de l'Evangile étaient des idolâtres. Joseph de Maistre note dans « Considérations sur la France » : « Il ne peut y avoir de véritable impiété qu'au sein de la véritable religion ».

La campagne d'Egypte se termine par une véritable catastrophe et la perte de toute l'armée jusqu'au dernier soldat. Les plus chanceux seront emmenés

¹ C'est nous qui soulignons.

en captivité en Angleterre, certains survivront jusqu'en 1815. Bonaparte avec quelques compagnons rentre en France en triomphateur. Le 9 novembre 1799, il fait son coup d'Etat du 18 brumaire et devient Premier Consul. En 1801, pour assurer son pouvoir, il signe le Concordat avec le nouveau Pape. Pie VII (cité par le cardinal Consalvi) s'est écrié pendant les négociations de 1801 : « *Nous voulons bien aller jusqu'aux portes de l'Enfer mais nous entendons nous arrêter là.* » Difficile de s'arrêter en si bon chemin ! Ce Concordat signifiait pour Bonaparte le ralliement de l'Eglise à la révolution universelle. A ce propos, Jacques Bainville remarque fort justement : « L'ordre que Bonaparte a rétabli vaut-il le désordre qu'il a répandu en Europe, les forces qu'il a soulevées et qui sont retombées sur la France ? »

En 1803, Joseph de Maistre se rend à Saint-Petersbourg en qualité d'ambassadeur du roi de Sardaigne. Sa réputation d'écrivain le précède : les « *Considérations sur la France* » sont lues et appréciées en Russie. Il passera en Russie plus de 15 ans et ce pays deviendra pour lui une nouvelle patrie. En Russie son génie va s'épanouir et s'affirmer dans une atmosphère intellectuelle favorable. Nulle part en Europe, il n'aurait trouvé pareil accueil. Parmi ses amis on trouve le comte P.Tolstoï, ambassadeur de Russie auprès de Napoléon, le comte Razoumovski, ministre de l'Education, le comte Stroganov, président de l'Académie des Arts, et grand nombre de personnalités jusqu'au Tsar Alexandre I.

Joseph de Maistre dit « nous » en parlant de la Russie et de son armée dans sa correspondance. Son fils Rodolphe sert comme cornette dans les Chevaliers gardes russes. Son frère Xavier deviendra général de l'armée russe, on lui doit le seul portrait de Pouchkine enfant qui nous soit parvenu. En effet, Xavier de Maistre, auteur du « *Voyage autour de ma chambre* », était apparenté à la famille des Pouchkine par sa femme.

Avec sa plume, Joseph de Maistre a combattu le Mal dans les esprits. Pour lui, le Mal ne peut pas vaincre. Dans « *Considérations sur la France* », il répète : « le mal n'a rien de commun avec l'existence ; il ne peut rien créer puisque sa force est purement négative.../... Or, ce qui distingue la révolution française et ce qui en fait un événement unique dans l'histoire, c'est qu'elle est mauvaise radicalement, aucun élément de bien n'y soulage l'œil de l'observateur, c'est le plus haut degré de corruption connu ; c'est la pure impureté¹ (chap. IV) » Il conclut : « La Révolution française est une punition divine, sa démesure le montre assez. »

Toute révolution est révolte contre Dieu. Satan était le premier révolté, cette idée chère à Dostoïevski et Berdiaïev sera méditée en Russie après la révolution du XX^e siècle.

¹ C'est nous qui soulignons.

« Trois entretiens » de Vladimir Soloviev et leur actualité

C'est un grand plaisir que de m'entretenir avec vous aujourd'hui au sujet de Vladimir Soloviev. En tant qu'officier, je m'intéresse aux auteurs écrivant au sujet de la guerre et à cet égard, Vladimir Soloviev occupe une place toute particulière, notamment son œuvre de référence : « Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion »¹ dont je voudrais vous dire quelques mots aujourd'hui.

La question que l'on peut se poser est celle-ci : en quoi les « Trois entretiens » nous permettent de mieux comprendre la nature réelle des conflits récents et actuels ?

Il ne vous aura pas échappé que depuis les années 70 et même avant, l'Occident évolue entre pacifisme et bellicisme et ne sait pas appréhender la question de la guerre correctement ce qui fait que nous assistons tantôt à des démonstrations d'impuissance – j'en veux pour exemple les opérations de maintien de la paix en Bosnie dans les années 90 ou encore le fameux concept zéro mort – tantôt à des démonstrations de force – guerre du Kosovo en 99 – invasion de l'Irak en 2003 – sous prétexte de renverser les tyrans et établir la démocratie.

Ce constat appelle deux remarques :

- ces démonstrations de force ne sont ni plus ni moins qu'une instrumentalisation du concept de guerre juste ;
- elles aboutissent à un résultat pire que les opérations de maintien de la paix, c'est à dire le chaos et la guerre civile.

Pourquoi ce comportement de nos décideurs face au phénomène de la guerre ? « Les trois entretiens » écrits il y a plus d'un siècle nous donnent quelques clés de compréhension.

Tout d'abord, pourquoi Soloviev a-t-il écrit cet ouvrage ? Il s'en explique lui-même en introduction. Il s'agit de dénoncer cette formidable supercherie d'un christianisme sans le Christ qui cherche à s'imposer avec force au XIX^e siècle. Même si le nom n'est pas prononcé, il s'agit du libéralisme religieux, celui

¹ Voir : SOLOVIEV V. Trois entretiens : Sur la guerre, la morale et la religion suivi du Court récit sur l'Antéchrist. Ad Solem, 2005. Trad. Bernard Marchadier.

qui sépare le Christ de l'histoire et le Christ de la foi ; celui dont Léon Daudet disait qu'il vénère Dieu mais respecte le Diable...

« Les trois entretiens » mettent en scène 5 personnages :

Le Général

Le premier d'entre eux et le plus haut en couleurs est un Général : le Général appartient sans conteste à l'ordre ancien religieux et guerrier. C'est en quelque sorte le fils spirituel d'Alexandre Nevski (ou de Roland, le neveu de Charlemagne pour les Français)...

L'Homme politique

A côté de lui, nous avons un diplomate, appelé Homme politique. C'est un humaniste qui sans être franchement athée, a une conception horizontale du monde. Notre diplomate représente la pensée rationaliste moderne : celle qui se veut raisonnable (par rapport à la religion susceptible de ne pas l'être) et qui en même temps se nourrit d'utopies : le rêve de paix universelle par le Progrès par exemple.

Le Prince

Le troisième personnage est un Prince. Le Prince est un disciple de Rousseau : l'homme est bon par nature et c'est la société qui le corrompt d'où son rejet des institutions humaines par exemple et son pacifisme absolu. Plus fondamentalement, le Prince est le porte-parole d'un christianisme sans le Christ et c'est là son péché absolu – véritable supercherie – que Soloviev veut dénoncer.

Monsieur Z.

Dans les «Trois entretiens», cette supercherie est dénoncée par Monsieur Z., notre quatrième personnage, notamment au cours du troisième entretien qui se conclut par un court récit sur l'Antéchrist. D'une manière générale, c'est lui qui exprime la pensée la plus juste – selon Soloviev - sur l'ordre des choses. M. Z. peut être comparé à l'apôtre Saint Paul car il est le défenseur du point de vue chrétien pour qui « si le Christ n'est pas ressuscité, alors notre foi est vaine¹. »

La Dame

Citons enfin notre dernier personnage : Une Dame : c'est la maîtresse de maison parfaite ; celle qui sait mettre de l'humour ou relancer la conversation quand cela est nécessaire. Ajoutons enfin que cette conversation a lieu dans un jardin d'une villa au bord de la Méditerranée – façon symbolique de montrer que la clarté du ciel doit inspirer celle des idées.

Permettez-moi maintenant de résumer ces trois entretiens tout en les commentant brièvement. Vous verrez que leur pertinence et leur actualité sont littéralement stupéfiantes.

¹ 1^{ère} épître de Saint Paul aux Corinthiens.

1^{er} entretien sur la guerre

Je passe rapidement sur le premier entretien sur la guerre. La question de fond remonte à la naissance du christianisme puisque les premiers chrétiens se la posaient déjà :

Est-il permis de tuer si l'on prend à la lettre le précepte évangélique « Tu ne tueras pas » ?

Le Prince, partisan d'un pacifisme absolu répond non, refusant ou ignorant par là la distinction essentielle faite par l'Eglise entre ennemi privé et ennemi public.

L'Homme Politique considère la guerre comme un mal inévitable ce qui fait évidemment réagir le Général pour qui la guerre est une chose juste et sainte.

Il revient à M Z d'exprimer le point de vue le plus juste : « Je suis convaincu que la guerre n'est pas le mal absolu, et que la paix n'est pas le bien absolu ou, plus simplement, qu'une guerre bonne demeure tout aussi possible qu'une paix mauvaise. »

2^{ème} entretien sur la morale

Il y aurait encore beaucoup à dire mais au regard du temps qui m'est imparti, je passe au deuxième entretien consacré à la morale ; ce deuxième entretien est largement dominé par le point de vue de l'Homme politique au sujet des relations internationales et du Progrès de la civilisation européenne appelée à s'étendre à tout l'univers.

Rentrons un peu dans le détail de la pensée de l'Homme politique car elle est riche, complexe, parfois contradictoire et c'est elle qui offre le plus de clefs de compréhension des conflits récents car nos décideurs politiques ont encore aujourd'hui, à peu de chose près, la même structure mentale que le diplomate de Soloviev.

Par souci de clarté, j'ai retenu trois idées qui me semblent exprimer un point de vue juste et raisonnable sur la guerre. Ces trois idées sont :

- 1) une guerre bonne ne compense pas une mauvaise politique,
- 2) une guerre dont l'utilité n'est pas avérée perd de son auréole mystique,
- 3) une guerre entre Etats européens peut être comparée à une guerre civile.

Et trois idées manifestement inspirées par cette foi irrationnelle dans le Progrès. Ces trois idées sont :

- 1) la guerre a vocation à être remplacée par le Progrès et la Civilisation,
- 2) il reste toujours des exceptions qui justifient des « opérations de police »,
- 3) la civilisation européenne doit coïncider avec l'humanité : ce sera alors

la Paix universelle.

Commençons si vous le voulez bien par l'étude des trois premières idées :

Première idée : tout d'abord, une guerre bonne ne compense pas une mauvaise politique.

Tout homme sensé ne peut qu'adhérer. C'est en effet une question de sagesse politique élémentaire : une opération militaire ne se conçoit qu'en vue d'un effet politique à obtenir (jus ad bellum). Si celui-ci est inexistant, flou ou mauvais, l'opération militaire même conduite de façon morale, c'est-à-dire respectant le jus in bello, ne compensera pas une mauvaise politique. A cet égard, l'interminable guerre contre le « terrorisme » oblige à se poser la question de savoir si nous faisons une bonne politique.

Deuxième idée : une guerre dont l'utilité n'est pas avérée perd de son auréole mystique.

Ce constat est juste et toujours d'actualité ! Aller se battre au fond des vallées afghanes n'a évidemment pas le même sens que défendre le sol sacré de la patrie. La guerre perd son auréole mystique et le soldat son statut de héros pour devenir une victime parmi d'autres.

Troisième idée : dans l'éventualité très improbable d'une guerre entre Etats européens, celle-ci serait ni plus ni moins une guerre civile.

L'Histoire a hélas donné hélas raison à notre homme politique !

Venons-en maintenant à l'étude des trois idées inspirées par la foi dans le Progrès :

Première idée : la guerre a vocation à être remplacée par le Progrès et la Civilisation.

Cet optimisme béat à la veille de deux guerres mondiales, nourri par le simple fait que le conflit hispano-américain a fait très peu de morts est tout simplement tragique – plus tragique encore le fait qu'il ressurgisse après la chute du mur de Berlin ; c'est ne rien comprendre à la dure réalité de notre monde...

Deuxième idée : ceux qui ont la mauvaise idée de résister à la marche de la Civilisation doivent être punis.

Evoquant la guerre des Boers en Afrique du Sud, l'Homme politique prend fait et cause pour l'Angleterre et dénie aux Boers le droit d'être une nation. Les opérations militaires conduites par la Grande Bretagne sont assimilées ni plus ni moins à une opération de police.

Comment ne pas voir ici, les prémisses de l'idéologie des Nations Unies transformant aujourd'hui les opérations militaires en opérations de police à travers le monde ?

En considérant les Boers comme des « voyous d'Afrikanders » et des barbares, l'Homme politique de Soloviev inaugure une école politique appelée à un brillant avenir : celle qui diabolise son adversaire : hier le barbare ; aujourd'hui le « dictateur ». Ce faisant, il ouvre la porte qu'il prétendait fermer, à savoir la guerre totale !

Troisième idée qui n'est que le prolongement de la première : quoiqu'il en soit des aléas des relations internationales, le monde se dirige vers la paix universelle, la civilisation européenne étant appelée à s'étendre à tout l'humanité.

Vous avez ici le cœur du message de l'Homme politique : cette croyance dans la dimension universelle des valeurs européennes : démocratie, droits de l'homme et qui justifient encore aujourd'hui certaines « opérations de police » ou interventions présentées comme des opérations de stabilisation pour imposer ces valeurs à des peuples ou des Etats récalcitrants.

En conclusion et avant d'aborder le troisième entretien, il appartient à la Dame de résumer en quelques mots la pensée de l'Homme politique : « Avant c'était Dieu et la guerre, maintenant, c'est la culture et la paix. »

Sauf que, vous l'aurez remarqué, nous n'avons peut-être plus Dieu mais force est de constater que nous avons toujours la guerre.

3^{ème} entretien

Venons-en maintenant au troisième entretien, « sur la religion » (traduction française) ou sur « la fin de l'histoire » (« End of the History », traduction anglaise)

De quoi s'agit-il ? Il s'agit de dépasser la question morale pour aborder le problème de la paix et donc de la guerre d'un point de vue métaphysique et religieux. Plus concrètement, Soloviev nous l'a indiqué dans sa préface : il s'agit de démasquer l'imposture du Prince, c'est-à-dire de celui qui professe le Royaume de Dieu sur Terre ou un christianisme sans le Christ. Cet entretien est dominé par M. Z. c'est-à-dire Soloviev lui-même, pour rappeler les Vérités essentielles.

Plusieurs sujets sont ainsi abordés au cours de cet entretien que l'on peut résumer en deux grandes interrogations :

1) Le Christ est-il venu apporter la paix sur terre ou la division ? Quelle différence entre la Paix du Christ et la Paix du monde ?

2) La question du mal¹ :

– l'homme bon peut-il changer le cœur de l'homme méchant ?

– comment échapper au désespoir face à ce mal extrême qu'est la mort ?

La réponse est tout entière contenue dans le message du Christ rappelé ici par M Z et que je n'ai malheureusement pas le temps de détailler.

¹ La question du mal est également bien étudiée dans « La Russie et l'Eglise universelle » avec la triple manifestation du mal 1) au plan international lorsqu'un Etat attente à l'existence ou la liberté d'un autre Etat ; 2) au plan social lorsqu'un groupe ou une classe d'hommes opprime un autre groupe ou une autre classe ; 3) au niveau individuel lorsqu'un individu se révolte contre l'ordre social en commettant un meurtre par exemple.

– Retenez que la paix du monde repose sur la confusion ; il n’y a plus ni mensonge, ni vérité, ni bien, ni mal : c’est le relativisme complet dans lequel nous baignons en occident.

– Croire que l’homme bon peut changer le cœur de l’homme mauvais est une utopie ; que l’on pense à Judas...

– Enfin, comment échapper au désespoir face à la mort ? Soloviev à la suite de Saint Paul déclare : « Nous n’avons qu’un appui : la résurrection réelle (...) Sans la foi en la résurrection d’Un seul et sans l’attente de la résurrection future de tous, le Royaume de Dieu n’est qu’un mot, et en fait il n’en ressort pas autre chose que le royaume de la mort ».

En proclamant le rôle fondamental de la Résurrection du Christ dans l’histoire de l’humanité et en désignant tout autre prétendu Royaume comme un royaume de ténèbres, Soloviev nous rappelle la dimension eschatologique de l’Histoire. En effet, la recherche d’un sens ultime exclusivement terrestre ne peut que se projeter en utopies, c’est-à-dire en création de Royaumes terrestres dont l’histoire a montré le caractère dévastateur¹.

Conclusion

Certes Soloviev nous invite à faire nôtre sa vision chrétienne de l’histoire de l’humanité mais il y a dans sa pensée une véritable sagesse politique qui s’adresse à tous, croyant ou incroyants :

– Un amour raisonnable de la patrie terrestre qui exclut tout égoïsme aveugle, volonté de puissance démesurée mais aussi tout angélisme – amour qui peut donc conduire à sacrifier certains de ses membres pour la défendre ;

– Une saine conception de l’Etat, détenteur légitime de ce pouvoir exorbitant de déclencher la guerre laquelle peut s’avérer être juste et bonne dans certains cas ;

– Le principe de réalité en lieu et place des idéologies mortifères (préférer les libertés à la Liberté par exemple) ;

Il se fait ainsi le porte voix de la doctrine sociale de l’Eglise si souvent méconnue ou incomprise alors qu’elle se base sur le droit naturel accessible par la simple raison et dont les murs porteurs sont la primauté du bien commun,

¹ Ceci étant, celui qui ne croit pas devra aussi éviter la tentation du nihilisme et pourra lire avec profit « l’Homme révolté » du philosophe français Albert Camus qui bien qu’étant athée et donc privé d’espérance surnaturelle, appelle néanmoins l’humanité à retrouver le sens de la mesure si cher aux philosophes grecs et rejeter *l’hubris*, c’est-à-dire cette volonté démesurée de puissance qui habite l’homme et qui a montré de quels excès elle était capable au XX^e siècle. « Faute de mieux, les hommes se sont divinisés et leur malheur a commencé » nous avertit Camus qui ajoute « Nous portons tous en nous nos bagnes, nos crimes et nos ravages. Mais notre tâche n’est pas de les déchaîner à travers le monde ».

l'autorité conçue comme un service, le respect des institutions et corps intermédiaires.

Je suis convaincu que seuls des hommes politiques pénétrés de ces principes seront à même de faire reculer la guerre qui menace à nouveau nos pays.

Ajoutons pour terminer que Soloviev ne nous a pas seulement laissé une pensée riche et féconde pour notre époque mais aussi un exemple de vie vertueuse et il convient de souligner ici son humilité, sa droiture mais aussi son courage qui donne à sa pensée encore plus de force et à chacun d'entre nous un exemple à suivre.

Je vous remercie de votre attention.

Conservation des forces civilisatrices face aux défis de la situation présente

Valéry a d'emblée placé le conservatisme devant une difficulté majeure à propos de la question la plus fondamentale, celle de notre civilisation, en affirmant : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles... Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie ». Devrions-nous abandonner toute espérance face à la décadence de notre civilisation ?

Conserver une civilisation, la maintenir vivante touche bien au fondement de l'identité d'une nation. Cela nécessite d'entretenir ce qui l'engendre. C'est d'une exceptionnelle importance pour nous autres Russes et Français qui avons une civilisation commune d'origine sacrée. Le Verbe de Dieu a revêtu et vécu notre humanité pour nous donner en partage sa divinité. Prétendre conserver une telle civilisation, ne peut relever que d'une forme d'action liturgique. Ne soyons donc pas étonnés si un Adversaire d'une puissance spirituelle extraordinairement supérieure à la nôtre, s'acharne à nous en empêcher en nous faisant oublier que nous avons été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu. Ce n'est que sur cette vérité anthropologique que peut se fonder une civilisation chrétienne. C'est sur cette pierre d'angle que nous devons élever nos fortifications. Saint Irénée a magistralement caractérisé cette perspective en déclarant : « La gloire de Dieu c'est l'homme vivant et la vie de l'homme c'est la vision de Dieu ».

Examen de conscience

Nos nations ont connu à un haut degré une telle civilisation puis ont failli disparaître sous la poussée révolutionnaire. La Russie donne aujourd'hui des signes encourageants de réveil alors que la France continue à sombrer avec des dirigeants qui explicitement font du rejet de Dieu leur religion. Si nous souhaitons retrouver la lumière du Logos pour nos nations, nous devons d'abord identifier les corruptions anthropologiques qui nous minent. Un authentique et préalable examen de conscience s'impose donc.

Le premier éclaircissement nécessaire concerne ce qui a le plus d'importance dans notre vie. Que cherchons-nous fondamentalement : voir Dieu

face à face ou vivre confortablement ? N'oublions-nous pas notre condition mortelle, par l'activisme matérialiste de notre vie quotidienne, au point d'oublier notre véritable identité : fils adoptifs de Dieu en Jésus-Christ ? La supplantation de la piété par la pensée profane ouvre la porte aux « faux messies et aux faux prophètes » annoncés par le Christ en *Mathieu XXIV, 24*. Ils « feront voir de grands signes et des prodiges, au point d'égarer s'il était possible, même les élus. » Ne nous laissons donc pas égarer et respectons une hiérarchie de valeurs incontestable entre les actes de nos vies quotidiennes. Et soyons particulièrement vigilants en matière de spiritualité.

Notre époque de sécularisation accentuée en effet la déviance immanentiste de la pratique religieuse, et de la compréhension des vertus théologiques. Il peut s'agir au minimum d'un intellectualisme, ou d'un fidéisme et au pire d'une véritable inversion, profanation et même apostasie.

Le « New Age », les ambitions syncrétiques des dialogues interreligieux, véritable tour de Babel spirituelle moderne, toutes les religiosités politiques et idéologiques viennent pervertir et brouiller les cartes sur le cœur de l'anthropologie chrétienne : l'articulation entre la nature et la grâce.

Les ténèbres qui ont envahi notre époque, déjouent la mobilisation des forces civilisatrices en nous égarant. Un processus de décomposition de tout ce qui touche à l'esprit et à la connaissance de la vérité est à l'œuvre pour empêcher tout effort de conservation et même de résurrection, c'est-à-dire toute victoire remportée sur la mort de l'âme des peuples. L'anarchie et le chaos envahissent tous les domaines.

Pour conduire cet examen de conscience général de l'humanité, la lettre du Christ à l'Église de Laodicée peut nous aider à réaliser notre véritable situation.

« L'Amen, le Témoin fidèle et vrai, le Principe de la création de Dieu : Je connais ta conduite : tu n'es ni froid ni chaud – que n'es-tu l'un ou l'autre ! Ainsi puisque te voilà tiède, ni chaud ni froid, je vais te vomir de ma bouche. Tu t'imagines me voilà riche, je me suis enrichi et je n'ai besoin de rien ; mais tu ne te vois donc pas : c'est toi qui es malheureux, pitoyable, pauvre, aveugle et nu ! aussi suis donc mon conseil : achète chez moi de l'or purifié au feu pour t'enrichir, des habits blancs pour t'en revêtir et cacher la honte de ta nudité, un collyre enfin pour t'en oindre les yeux et recouvrer la vue. Ceux que j'aime, je les semonce et les corrige. Allons ! Un peu d'ardeur et repens-toi ! » (*Apocalypse III, 14-19*).

Notre vocation

Il est vrai que l'articulation entre notre nature et notre réalité surnaturelle est subtile à comprendre. La grâce n'abolit pas la nature mais

la guérit et la surélève. La vie naturelle a été créée bonne. Depuis le péché originel, nous pouvons la détourner de sa vocation et devons en conséquence faire preuve de prudence de tempérance, de force et de justice dans notre existence quotidienne et sommes aidés pour cela par les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité.

C'est dans cette pratique que s'accomplit notre vocation au cœur de la création : être des miroirs de la Vérité.

Dieu a confié une mission à nos premiers parents au jardin d'Eden : cultiver, garder, protéger et soumettre la Création. Cette mission subsiste.

C'est le plan conçu par Dieu. L'homme doit entretenir la création et la faire fructifier fidèlement, sans la dénaturer jusqu'à l'épanouissement de la Jérusalem messianique au Royaume des cieux, en usant librement mais en conscience des talents confiés par Dieu à cet effet.

Cette mission a été complétée après l'Incarnation de Jésus-Christ par son propre enseignement:

« Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit, *car sans moi vous ne pouvez rien faire*. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche ; puis on ramasse les sarments, on les jette au feu, et ils brûlent... » (*Jean XV, 4-6*).

Il en résulte une lumière anthropologique que l'Eglise n'a eu de cesse d'étudier et d'approfondir à travers les âges.

Une mise en garde

Pour notre époque, il est intéressant de relire le § 42 de l'encyclique « *Populorum progressio* » du pape Paul VI : « Un humanisme clos, fermé aux valeurs de l'esprit et à Dieu qui en est la source, pourrait apparemment triompher. Certes l'homme peut organiser la terre sans Dieu, mais "sans Dieu il ne peut en fin de compte que l'organiser contre l'homme. L'humanisme exclusif est un humanisme inhumain". Il n'est donc d'humanisme vrai qu'ouvert à l'Absolu, dans la reconnaissance d'une vocation, qui donne l'idée vraie de la vie humaine. Loin d'être la norme dernière des valeurs, l'homme ne se réalise lui-même qu'en se dépassant. Selon le mot si juste de Pascal : l'homme passe infiniment l'homme ».

Il apparaît clairement que la mission de l'homme devient explicitement avec le Christ son accomplissement dans la sainteté. C'est la voie de la civilisation chrétienne. Elle n'a malheureusement que rarement été suivie par l'humanité, hormis par les saints, dans les monastères ou aux époques de vraie chrétienté.

Une voie de perdition

C'est hélas une autre voie que l'homme a emprunté avec les transgressions révolutionnaires et nihilistes, celle d'une recréation artificielle de l'homme à laquelle sont attachées les nations hérétiques ou apostates d'aujourd'hui.

L'homme supplante alors le Créateur en se faisant lui-même démiurge, réorganisant à sa façon la vie terrestre et l'univers. Il construit un monde artificiel définissant lui-même le bien et le mal ; jusqu'à la profanation de la charité dans le transhumanisme de notre époque. Il provoque donc un divorce dans l'alliance divine et avorte le fruit qui était appelé à devenir civilisation agréable à Dieu.

Au lieu de rester fidèle à une démarche conservatrice et juste d'une cohérence naturelle et surnaturelle, l'homme emprunte une voie volontairement coupée de la participation divine par la grâce à l'accomplissement de sa mission.

L'humanité s'est enfoncée dans cette transgression de la justice. Maintes fois réitérée depuis lors par l'orgueil humain dans ses entreprises révolutionnaires de nature politique, économique, sociale, scientifique et technique, elle rompt l'harmonie entre les différentes puissances de l'âme, les composantes de la nature humaine et l'ensemble de la création. Au bout du chemin, au terme d'une histoire chaotique mêlant des phases d'euphorie et de dépression, de paix et de guerre, c'est la mort physique et mentale, la folie et le désespoir garantis. Ceci a été annoncé dans les Ecritures. N'approchons-nous pas aujourd'hui de ce terme ? Nous y avons même peut-être atteint un stade particulièrement sombre et sommes pris dans un engrenage d'où il sera impossible de nous dégager par nos seules forces.

Or au lieu de chercher à retrouver l'alliance avec Dieu, source unique des forces civilisatrices, nous nous abusons souvent nous-mêmes par des ersatz de notre fabrication. Le pire est que ces apprentis sorciers persistent à prétendre qu'ils cherchent le bien de l'homme dans ces voies de perdition.

La civilisation que certains prétendent construire seuls a été, est ou sera peut-être conforme un certain temps à la gloire de l'homme mais en aucun cas à celle de Dieu. Rapidement le fruit de cette prétention a déjà révélé, révèle ou révélera demain ce qu'elle est réellement et qui a déjà été appelé par certains, de manière paradoxale, une culture de mort ; paradoxale car la mort ne saurait être l'objet d'une culture.

Notre espérance demeure

Le secours divin est pourtant toujours disponible pour ceux qui ne prétendent pas voir par eux-mêmes : « Je suis venu dans ce monde pour un jugement, pour que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles » (*Jean IX, 39*).

Le cardinal J.H. Newman béatifié par le pape Benoît XVI le 19 septembre 2010 est célèbre comme défenseur de la primauté de la conscience dans les combats actuels et à venir.

Dans sa « Lettre au duc de Norfolk » il écrit : « si le sacerdoce éternel de l'Eglise venait à disparaître, le principe sacerdotal survivrait à cette ruine et se poursuivrait, incarné dans la conscience ».

Cette garantie absolue nous avait été donnée par le Christ Lui-même :

« Toute puissance m'a été donnée sur le ciel et sur la terre. Allez donc enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé : et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ». (*Matthieu XVIII, 18-20*).

Ses derniers commandements sont contenus dans « la Révélation de Jésus-Christ : donnée par Dieu à Jean » (à Patmos) Elle fut donnée en effet « pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt. ... Heureux sont les lecteurs et les auditeurs de ces paroles prophétiques, s'ils en retiennent le contenu car le temps est proche. » (*Apocalypse I, 3*) Avec ces paroles transmises sous le titre d'Apocalypse, la fonction politique est surclassée par celle de la transmission et du témoignage jusqu'au sang.

La Russie et la France ont reçu historiquement ces paroles et doivent méditer les lettres aux églises, telles que celle à Laodicée évoquée ci-dessus.

S'agissant de la France, l'homélie du pape Jean-Paul II prononcée sur son sol le dimanche 1er juin 1980, revêt dans cette perspective une importance capitale :

« Alors permettez-moi, pour conclure, de vous interroger : France, Fille aînée de l'Eglise, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême ?

Permettez-moi de vous demander : France, Fille de l'Eglise et éducatrice des peuples, es-tu fidèle, pour le bien de l'homme, à l'alliance avec la sagesse éternelle ?

Pardonnez-moi cette question. Je l'ai posée comme le fait le ministre au moment du baptême. Je l'ai posée par sollicitude pour l'Eglise dont je suis le premier prêtre et le premier serviteur, et par *amour pour l'homme dont la grandeur définitive est en Dieu, Père Fils et Saint-Esprit.* »

Ce n'est que dans cette Alliance avec la Sagesse éternelle, que peut être ravivé le sens de sa mission sur le chemin vers « la cité sainte, la demeure de Dieu avec les hommes. Il aura sa demeure avec eux ; ils seront son peuple, et lui, Dieu-avec-eux sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri, de peine il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé. Alors Celui qui siège sur le trône déclara : « Voici je fais l'univers nouveau. » (*Apocalypse XXI; 3-5*).

Au sein de la servitude à des puissances globales et mondialement articulées entre elles, dans un ordre mondial structuré politiquement économiquement, socialement et techniquement, nous devons trouver le chemin de notre libération avec le Logos, par Lui et pour Lui. Qu'Il soit réellement notre Chef Sacré, dans toutes les dimensions de nos vies : familles, métiers, patries. Nous devons restructurer toutes ces composantes à partir de territoires permettant de vivre librement en vérité selon les vertus humaines cardinales et les vertus théologiques, sans concession à l'Adversaire. Unissons nos fidélités dans cette perspective avec toutes les nations qui refuseront de participer au rassemblement de Gog et Magog.

« L'Esprit et l'Epouse disent "Viens !" Que celui qui entend dise : "Viens !" Et que l'homme assoiffé s'approche, que l'homme de désir reçoive l'eau de la vie gratuitement. » (*Apocalypse XXII; 16-17*).

La démocratie de l'époque post-moderne : identification des défis

{ Séance deuxième }

Maxence HECQUARD

France – Russie. Quelles valeurs en commun ?

John LAUGHLAND

La pérennité du communisme

Égor KHOLMOGOROV

Conservatisme russe et français face à la crise de l'humanisme européen

(De Maistre, Berdiaïev et Dostoïevski)

B. MÉJOUÏEV. Les « Conférences Berdiaïev » continuent une belle tradition de longue date de recherches philosophiques menées en Russie comme en France. Parmi ceux qui s'adonnaient à ces recherches, il y avaient des Français vivant en Russie, notamment Joseph de Maistre qui joua un grand rôle dans l'émergence du conservatisme russe au début du XIX^e siècle. Nous parlons de la tradition marquée par le discours à Paris de Vladimir Soloviev, prononcé en 1893, sur les véritables fondements de l'accord franco-russe. Soloviev voulait faire publier le texte intégral de cette intervention dans la revue marseillaise « Le Vingtième siècle. Revue d'études sociales »¹. Pourtant les chercheurs ne sont pas arrivés à trouver de traces de cette publication et on se demande si elle vit finalement le jour. C'est pourquoi

¹ Cf. : MÉJOUÏEV B. Ce que pensait Vladimir Soloviev sur les véritables fondements de l'accord franco-russe // « Samopoznanié », 2016. Vol. 6, p. 20-24. [en russe : МЕЖУЕВ Б. Что думал Вл. Соловьёв о действительных основах франко-русского соглашения // Самопознание. 2016. Вып. 6. С. 20–24.]

le contenu de ce texte n'est connu que grâce aux résumés parus dans la presse. Dans ce discours, Vladimir Soloviev dit notamment que pour créer une association et une union réelle entre la France et la Russie, il n'est pas suffisant de se borner à de purs intérêts politiques, c'est-à-dire, faire face aux desseins agressifs de l'Allemagne. Il faut comprendre de façon profonde, y compris du point de vue religieux et philosophique, les repères spirituels de nos deux pays. Nous avons besoin d'un rapprochement sur une base spirituelle commune, tenant compte de l'influence mutuelle et de l'interpénétration de nos traditions. A l'instar de Soloviev, de nombreux philosophes et chercheurs russes ont essayé de comprendre le phénomène de la parenté de la Russie et de la France, qui est née à la fin du XIX^e siècle et a pris la forme de l'union inattendue de l'empire des Romanov et du pays qui fut son ennemi principal durant la première moitié du XIX^e siècle. Qui plus est, cette unité ne revêtait pas un caractère formalisé mais fit ses preuves au cours de l'histoire. En effet, ce fut la France qui en 1914 se précipita à l'aide de la

Russie. Ce fut la France qui déclara la guerre à l'Allemagne après l'entrée de l'Allemagne en guerre contre l'Empire russe. Et ce furent deux armées russes qui vinrent à l'aide de Paris assiégé, en entrant sur le territoire de la Prusse orientale avant même la fin de la mobilisation générale. Nous ne parlons pas beaucoup de cette belle alliance parce qu'en Russie le souvenir de la Première guerre mondiale est extrêmement douloureux et que tout ce qui a rapport à cette période historique est perçu comme une erreur énorme ; ce qui est une exagération. Dans ce contexte, il est important de faire une analyse de tous les aspects du débat des penseurs russes, Vladimir Soloviev et Joseph de Maistre, autour de ces convictions communes marquées par le conservatisme chrétien.

La théocratie fut au cœur des réflexions de Vladimir Soloviev, ainsi que de Joseph de Maistre. Tous les deux réfléchissaient à la façon de donner des bases religieuses à la politique européenne. Ils rêvaient d'un retour de la société européenne, y compris en Russie, vers l'Église. Ils se demandaient comment réunir la société européenne post-révolution par la voie de la théocratie. Reprenant les paroles d'un poète, comment faire en sorte que la personne humaine redevienne une partie organique de la globalité, comment se fondre dans la mer, si la mer n'est autre chose que le Royaume céleste. De l'autre côté, au cours de toute sa vie, et surtout à la fin des années 80 (la période pendant

laquelle il publia des textes consacrés à Joseph de Maistre) et dans plusieurs ouvrages différents, Vladimir Soloviev estimait que l'avenir appartenait non pas à une théocratie de type médiéval, mais à la « théocratie libre » imprégnée de toutes ces belles choses nées durant les Temps modernes, tout ce que nous offrit l'époque des Lumières. Cependant, cette « théocratie libre » devrait être capable de revenir vers l'unité propre au Moyen Âge, mais s'appuyant sur une base nouvelle. Cette unité, ce fut aussi un rêve de Joseph de Maistre. Mais pour Soloviev, de Maistre incarnait longtemps l'ancienne théocratie de l'époque médiévale, une sorte de nostalgie pour un univers uni de tous les chrétiens, perdu ou défiguré durant les Temps modernes. Soloviev croyait que c'était une théocratie non réussie qui ne résista pas à l'épreuve des siècles : cet ancien projet fondé sur la « conception du monde médiéval » devenue obsolète, a débouché logiquement sur la Grande révolution française.

Dans son ouvrage « Slavophilie et sa déchéance » paru en 1889, Vladimir Soloviev écrit pas mal de mots durs à propos de Joseph de Maistre. Cet ouvrage fait partie de la deuxième édition de ses œuvres anti-slavophiles intitulées « La question nationale en Russie ». Il écrit notamment que Joseph de Maistre influença non seulement les catholiques en Russie et ceux qui s'intéressaient au catholicisme, mais aussi les slavophiles et les conservateurs russes,

en particulier Ivan Aksakov et Mikhaïl Katkov. Soloviev voulait accuser les slavophiles d'être proches de Joseph de Maistre qui fut le défenseur principal du principe de l'autorité du Pape dans la société et sur l'Eglise ; principe refuté par les slavophiles. Cependant, les trois-quatre dernières années de la vie de Vladimir Soloviev furent marquées par sa forte droitisation, non pas dans le sens national russe, mais plutôt dans le sens européen. Il revint non pas vers Aksakov, mais essentiellement vers de Maistre, en voyant la racine du mal dans l'individualisme et le refus d'une autorité sacrale. De manière paradoxale, il argumente ses visions en se référant aux idées du fondateur du positivisme Auguste Comte, mais

il puise les propos de Comte dans les œuvres d'un philosophe français, et ce philosophe s'appellait, comme l'avoue Soloviev, Joseph de Maistre. Soloviev fit un long chemin dans l'acceptation, l'analyse et le refus des idées de Joseph de Maistre. Il finit par reconnaître une certaine justesse, ne serait-ce que paradoxale, du dernier, qui devint plus évidente pour le philosophe russe, quand il comprit que la Troisième république était en train de glisser dans le gouffre de la laïcisation. En ce moment-là, Soloviev revisite de nombreuses idées de son concept trop libéral des années 80 et 90. Rendant hommage à Comte, il rend aussi hommage à l'adepte de la théocratie médiévale.

France – Russie. Quelles valeurs en commun ?

Je voudrais tout d’abord remercier M. Yan Vaslavskiy de m’avoir invité à vous adresser la parole sur cette importante question des valeurs en France et en Russie.

Avant de commencer cet exposé, quelques mots pour me présenter. Je suis l’auteur d’un livre intitulé « Les fondements philosophiques de la démocratie moderne » dont la troisième édition est sortie à la fin du mois de mai et qui connaît un certain succès. Cet ouvrage a été préfacé par le Professeur Pierre Magnard ici présent. Dans mon travail, j’analyse la cohérence et les valeurs de la démocratie moderne à la lumière de l’histoire de la philosophie. C’est ce qui justifie ma présence parmi vous aujourd’hui.

La France et la Russie ont-elles les mêmes valeurs ? Telle est la question.

Les relations entre la France et la Russie sont anciennes et jugées amicales. Sans remonter à Anne de Kiev qui épousa le roi de France Henri 1er en 1051, rappelons que l’on fait généralement remonter l’amitié franco-russe à la visite de Pierre le Grand à Versailles en 1717 durant laquelle l’Empereur de toutes les Russies, un géant de deux mètres, prit dans ses bras la France incarnée par Louis XV, un charmant enfant de sept ans.

Il y eut pourtant des hauts et des bas.

De même que Pierre le Grand avait évité la France en 1696 lors de son premier voyage en Europe car Louis XIV s’était associé à la Sublime Porte pour prendre les Habsbourg à revers, de même la France s’associa à l’Empire ottoman et à l’Angleterre pour contenir l’Empire russe durant la guerre de Crimée (1853-1856).

Quelques décennies plus tard, l’« Alliance franco-russe », accord de coopération militaire en cas d’attaque d’un pays de la « Triple-Alliance » (qui regroupait l’Empire allemand, l’Autriche-Hongrie et le Royaume d’Italie), durera entre 1892 et 1917, soit 25 ans.

Ces quelques rappels historiques montrent que les relations entre la France et la Russie ont fluctué, les deux pays s’unissant ou s’opposant au mieux de leurs intérêts notamment dans les relations avec les autres pays européens ou avec l’Empire ottoman.

Les choses n'ont apparemment guère changé aujourd'hui. Les événements récents montrent que la France et la Russie peuvent afficher une entente cordiale ou bien un profond désaccord en fonction de leurs intérêts au Moyen-Orient ou dans les relations avec le reste du monde, notamment les Etats-Unis.

Je parle de « d'intérêt » quand je devrais dire « valeur ».

Ce sont bien les « valeurs » qu'invoquent en effet les dirigeants européens ou américains pour justifier les sanctions de toutes natures qu'ils imposent à la Russie en raison de désaccords sur l'Ukraine ou la Syrie : on invoque la légalité, le droit national et international, les droits de l'homme, en un mot la démocratie. « Le respect des droits de l'homme et du droit international n'est pas négociable (...) Le destin de l'Europe se joue en Ukraine. Si nous l'abandonnons, par fatigue ou lâcheté, nous aurons renoncé aux idéaux de l'Europe », s'écriait le 6 juillet dernier dans le journal *Le Monde* Nicolas Tenzer, haut fonctionnaire français et membre de l'Institut américain Aspen¹.

A l'inverse, certains observateurs² jugent que le Président Poutine, par son action en Syrie, est le véritable défenseur des valeurs de liberté, de paix et de démocratie face à l'islamo-fascisme de Daesch.

Enfin, quand Poutine déclare à la Douma le 5 octobre vouloir accomplir « le droit suprême historique de la Russie à être un pays fort » de quelle échelle de valeurs se réclame-t-il ?

Pour nous y retrouver dans cette apparente confusion, il me semble nécessaire d'approfondir la notion de « valeur ». Analyser les concepts, voilà le rôle des philosophes...

Permettez-moi donc quelques rappels sur cette notion.

Comme vous le savez « valeur » a d'abord été un concept économique qui a été développé par les Lumières au XVIII^e siècle. Les physiocrates, comme Adam Smith et David Ricardo, distinguent la « valeur d'usage » de la « valeur d'échange », ce qui est dire qu'une chose n'a pas une valeur unique, absolue. Plusieurs philosophes allemands du XIX^e siècle, pétris de kantisme, parlent de « jugement de valeur ». Le plus célèbre d'entre eux est Nietzsche qui, le premier, analyse la « valeur de la morale ».

L'apport de Nietzsche à ce concept est fondamental sous plusieurs aspects. Tout d'abord il envisage les valeurs groupées en systèmes cohérents et dotés d'une logique spécifique. Ces systèmes sont plusieurs et contradictoires, ils sont l'apanage de classes sociales. Si Nietzsche distingue les « valeurs

¹ *Le Monde*, 6 juillet 2016.

² Mezri HADDAD, ancien ambassadeur de Tunisie à l'Unesco, sur RT le 14 octobre 2016 : « Vladimir Poutine, défenseur des valeurs occidentales ».

supérieures » qui sont prônées telles par les philosophies et les religions¹ des « valeurs inférieures » qui sont essentiellement des « valeurs de conservation »², il n'en résulte pas moins que ces hiérarchies de valeurs ne sont pas immuables, parce que l'ordre social et la volonté de puissance des individus ne l'est pas : « Les valeurs et les changements de valeurs sont en proportion avec l'augmentation de puissance de celui qui fixe les valeurs »³, nous dit Nietzsche. Notons une fois encore que, pour Nietzsche, la valeur n'a rien à voir avec le vrai. Elle n'est pas même nécessairement morale, même si, et Nietzsche le déplore, « le trait commun dans l'histoire de la morale depuis Socrate c'est la tentative faite pour amener les valeurs morales à la domination sur toutes les autres valeurs »⁴.

De là les philosophes du XX^e siècle, au premier rang desquels Raymond Aron, vont utiliser ce concept de « valeur » pour décrire les idéologies. L'idéologie, d'après Aron est un « système global d'interprétation du monde historico-politique »⁵. Aron assimilait ces « systèmes globaux d'interprétation » avec les « mise en forme d'une attitude historique ou d'une hiérarchie des valeurs »⁶.

Il est aujourd'hui incontestable que la démocratie est un *système global d'interprétation*. Elle constitue bel et bien une *hiérarchie des valeurs* au nom de laquelle l'Occident a porté la guerre en Irak, en Libye hier, et en Syrie aujourd'hui.

Quelle est donc cette hiérarchie des valeurs de la démocratie ? Quels sont les pays qui y sont véritablement attachés ? C'est ce qu'il nous faut étudier maintenant.

J'ai analysé dans mon livre la genèse de la démocratie moderne au travers des grands textes de ses pères fondateurs : Hobbes, Rousseau, Kant, Hegel en passant par Giordano Bruno et Descartes. Il ne m'est possible aujourd'hui que de vous donner une très courte synthèse.

Il est aisé de relever les contradictions multiples et apparentes du système démocratique moderne : la plus énorme est de proclamer que le peuple gouverne alors que tous les philosophes reconnaissent qu'il est incapable de le faire. Pourtant la démocratie est en réalité, selon moi, très finie et très cohérente. Elle prône sans doute les valeurs éminentes de liberté et d'égalité. Mais il faut se poser la question : pourquoi faut-il laisser les hommes libres ? Pourquoi les rendre égaux ?

¹ La Volonté de puissance. Le livre de poche, Paris, 1991, 605 p., L. I, II, n° 76, p. 98.

² L. III, IV, n° 356, p. 399.

³ *Ibidem*, L. I, I, n° 23, p. 58. Italiques dans le texte.

⁴ *Ibidem*, L. II, II, p. 198.

⁵ Trois essais sur l'âge industriel. Plon, Paris, 1966, 240 p., III^e partie, c. 2, p. 215.

⁶ *Ibidem*, en italiques dans le texte.

La réponse à cette question radicale n'est pas d'ordre politique, mais d'ordre métaphysique.

Pourquoi des hommes libres et égaux ? Kant et Hegel nous répondent : tout simplement parce que le progrès de l'espèce en dépend. Le futur de l'humanité dépend de son évolution libre dans l'histoire. Comme l'a prouvé Darwin, l'homme n'est qu'une espèce apparue par hasard et qui a mieux évolué que les autres. Cette évolution se poursuit tous les jours et devient sociale. Le droit, qui est la condition de la paix, c'est-à-dire la démocratie, est la condition de cette libre évolution de l'espèce humaine.

On le voit la démocratie est ainsi intimement liée à cette métaphysique du devenir, à cette philosophie de l'évolution.

On a reconnu la philosophie d'Epicure et de Lucrèce qui fut redécouverte en Europe au XV^e siècle. Epicure nourrira les libertins du XVII^e siècle et, au XVIII^e, toutes les Lumières lisaient Lucrèce. Le panthéisme qui affleure chez Bruno ou chez Spinoza sera traduit en idéalisme par Kant, en monisme par Hegel et en matérialisme par Marx.

Cette philosophie, quels qu'en soient les avatars (épicurisme, panthéisme, monisme, idéalisme, matérialisme ou aujourd'hui darwinisme...), juge que le monde s'explique par lui-même et évolue. Elle récuse la finalité, la « vieille téléologie » selon le mot d'Engels. Elle nie la stabilité des essences et l'ordre du monde parce qu'elle rejette en définitive l'existence de celui qu'Aristote a nommé le Premier Moteur. Celui-ci, qui n'est autre que le Dieu de la Bible, est un Dieu personnel, créateur et distinct du monde. Son rejet métaphysique engendre la démocratie comme les prémisses entraînent la conclusion.

Les régimes politiques traditionnels étaient censés refléter l'ordre du monde reçu de ce Dieu. L'ordre d'un monde sans Dieu et en perpétuelle évolution doit être trouvé en lui-même. La liberté se réalise désormais dans l'espèce (« l'issue est collective » disait Teilhard de Chardin) et la société est condition du progrès. Pour notre contemporain, la république est donc nécessaire au développement de l'humanité.

La démocratie constitue ainsi le seul ordre véritable d'un monde nouveau. Elle est le lien qui « re-lie » des individus solitaires par nature. En ce sens elle est religion par excellence. Elle unit des hommes dont la transcendance est désormais en eux-mêmes. En dépassant l'« hommerie », ceux-ci progressent vers un oméga de l'humanité qui confine à la divinité.

La démocratie moderne n'est ainsi intelligible qu'au travers de cette métaphysique spécifique qui lui donne sa cohérence.

Les conséquences de cette métaphysique, les conclusions de cette philosophie, sont considérables. Si la matière et l'esprit sont la même chose,

si l'homme n'est qu'une espèce qui a réussi et dont il faut protéger l'évolution par le droit, il est urgent et indispensable de favoriser le mouvement, le mélange, le métissage non seulement culturel mais même ethnique au nom de l'enrichissement des cultures. Le cosmopolitisme et la mondialisation sont ainsi la conséquence directe et nécessaire de cette métaphysique.

L'Etat de droit, la démocratie, pour garantir le progrès, doit préserver les conditions du mélange harmonieux et pacifique de forces de plus en plus différentes et antagonistes. C'est pourquoi la démocratie doit être chaque jour plus forte, plus armée, plus policière, c'est-à-dire plus totalitaire. La tâche est de plus en plus difficile : les policiers français confrontés à la guérilla de nos banlieues le savent bien.

Nous sommes bien loin, me direz-vous, de la confrontation des valeurs françaises, des valeurs européennes et des valeurs russes.

Nous sommes au contraire au cœur de cette problématique.

Car en effet quelles sont aujourd'hui les valeurs de la France ?

Nos politiques le ressassent à satiété : ce sont les « valeurs de la République », c'est-à-dire les valeurs de la démocratie. L'évolution législative française depuis deux siècles, et avec une incontestable accélération depuis la révolution culturelle de 1968, vise à supprimer, à annihiler ce qu'Aristote nommait les « communautés naturelles » : le couple, la famille, la nation... Toutes les traces pouvant refléter ce que les anciens appelaient la « loi naturelle » sont traquées, pourchassées de sorte qu'elles disparaissent. Le mouvement de « La Manif Pour Tous », qui s'opposait à l'instauration d'un mariage entre personnes de même sexe, en est un bon exemple. Le mariage n'est désormais qu'un pur lien juridique que l'on peut faire et défaire à volonté et qui peut unir indifféremment des personnes de tous les genres. D'ailleurs le programme du Planning Familial Mondial visant à abaisser l'âge de la maturité sexuelle va en ce sens. Il est possible que l'inceste lui-même devienne un jour légal au nom de la liberté dans un tel système.

Quant à la nation, elle n'est désormais qu'un pur « vouloir-vivre collectif » loin de toute considération ethnique, géographique ou religieuse. Elle n'est plus qu'un contrat social marqué par l'adhésion à une constitution. Cette adhésion n'est d'ailleurs qu'implicite et présumée par la résidence sur le territoire d'exercice de cette constitution. La nation peut donc accueillir des millions d'immigrés au nom de la solidarité. D'ailleurs le mot même de « nation » est suspect, tant il rappelle la communauté ethnique qui est à son origine.

Ainsi la France que représente le Président Hollande est-elle bien différente du royaume capétien qui avait accueilli Anne de Kiev en 1051. Ses valeurs sont celles de Lumières et n'ont plus rien de celles de l'ancien régime. Elles sont universelles non seulement parce que les Lumières se sont répandues

dans le monde entier, mais surtout parce qu'elles rejettent toute détermination géographique, linguistique, ethnique ou culturelle.

Et c'est pourquoi ces valeurs sont strictement identiques aux valeurs européennes. Dans la perspective démocratique, l'Europe n'est qu'un vouloir-vivre collectif plus large mais de même nature que celui des nations. L'Europe n'est qu'une étape récente du progrès social vers l'unification totale de l'espèce humaine. A l'instar des Etats-Unis d'Amérique et à leur suite, l'Europe porte désormais les valeurs des Lumières et de la démocratie de par le monde. C'est ce qui justifie les guerres pour faire tomber les « dictateurs ». Rousseau, Kant et Hegel nous avaient prévenus : la sortie du despotisme, le passage à la Lumière, ne peut se faire que par la violence, par la Révolution et la Terreur...

Alors la France, l'Europe et la Russie partagent-elles les mêmes valeurs ?

« Oui et non », répondrais-je.

Oui, parce que la sortie de l'ère soviétique a amené la Russie à adhérer aux valeurs de la démocratie. Cette adhésion vaut adhésion à toutes les valeurs de cette démocratie : liberté, égalité, respect des lois et des personnes... Nous n'avons aucune raison objective de douter de la sincérité de cette adhésion.

Mais si j'osais, je poserais la question : la Russie a-t-elle bien mesuré, a-t-elle compris que le système démocratique est inséparable de cette métaphysique évolutionniste, matérialiste, panthéiste qui constitue sa cohérence même ?

Qu'il me soit permis d'en douter.

Quand je lis les ouvrages du Père Tykhon (Chevkounov), le supérieur du monastère Sretensky de Moscou¹, qui racontent le formidable retour de la religion en Russie, quand j'entends le Président Poutine appeler la Douma à accomplir « le droit suprême historique de la Russie à être un pays fort », je ne peux m'empêcher de constater qu'après la douloureuse ère soviétique, la Russie s'est engagée dans la recherche de ses racines et de son identité historique.

Les peuples occidentaux ne s'y sont pas trompés : la popularité exceptionnelle de Poutine dans de nombreux pays, et notamment en France, marque leur admiration d'un chef fort qui défend l'identité de son peuple quand ils constatent que la leur est peu à peu gommée par la démocratie.

La Russie devra donc choisir : soit elle se fond dans le grand creuset démocratique, accepte le brassage universel et se soumet au nouvel ordre mondial, soit elle s'efforce de maintenir une identité propre à contre-courant de ce qui reste des nations européennes. Ce choix sera particulièrement difficile.

Je vous remercie.

¹ Actuellement l'évêque de Egorievsk.

La pérennité du communisme

Dans ce deuxième panel, nous sommes invités à aborder l'actualité politique, le premier panel ayant été consacré à la perspective historique. C'est avec grand plaisir que je le fais.

Ce colloque s'intitule, « La crise de la civilisation européenne et les axes de son redressement ». Le professeur Poliakov a dit dans ses propos introductifs que nous devons aborder cette question à la lumière du binôme entre les valeurs et la mondialisation. Voilà pourquoi j'ai choisi comme thème « L'identité nationale et la souveraineté ».

Evoquer le dilemme entre les valeurs traditionnelles et la souveraineté des Etats est d'autant plus impératif en compagnie d'amis russes, et ceci pour une raison très concrète. Je suis persuadé, et c'est le message que je tiens à vous communiquer ce matin, que l'expérience russe, ou plutôt soviétique, qui heureusement est maintenant rangée dans ce que Marx appelait la « poubelle de l'Histoire », est notre expérience d'aujourd'hui en Europe.

Quand j'ai eu l'honneur d'être invité à donner une conférence à la Haute École des Études Économiques à Moscou il y a quelques années, j'ai eu un bref entretien avec le recteur, auquel j'ai posé une question : Que signifie pour vos étudiants l'Union Soviétique ? Et je n'oublierai jamais la réponse, il m'a dit : « Absolument rien ». Mais cela est bien grave. Il est grave d'oublier cette expérience soviétique, puisqu'elle est, je le répète, la nôtre aujourd'hui en Europe.

Cette antériorité du drame communiste sur l'expérience de l'Europe d'aujourd'hui a été prophétisée par un auteur britannique, Malcolm Muggeridge, qui a été envoyé comme correspondant du Guardian à Moscou dans les années trente. Communiste, il a vite compris la réalité du système soviétique. Il a donc abandonné ses rêves communistes. Mais dans ses mémoires, il décrit comment, en regardant les foules dans les rues de Moscou, il a une sorte de prémonition de l'histoire du XX^e siècle. Dans « The Green Stick », Muggeridge écrit :

« J'ai eu un sentiment plus fort que je ne pourrais jamais communiquer, que ce qui se passe maintenant à Moscou, doit obligatoirement

se passer partout; que c'était le point focal du drame de notre temps, dont le dessin essentiel était en train d'être façonné ici; que ces regards vides qui défilaient sans bruit dans les rues anonymes de Moscou étaient l'humanité marchant à travers le vingtième siècle ».

Au moment de l'effondrement du système soviétique, l'esprit communiste, l'esprit révolutionnaire – tel un diable qui, quitte une âme induite en erreur pour en infecter une autre – a quitté son foyer, le foyer qu'il avait occupé pendant 70 ans, pour s'installer chez nous en Europe. Pourquoi est-il venu chez nous, cet esprit ? Eh bien parce que le terrain était extrêmement fertile ! Le gauchisme avait prospéré en Occident pendant toute la guerre froide. La guerre froide a été même menée par une certaine gauche ; par un Occident qui voulait battre l'Union soviétique sur le terrain de la culture et des valeurs, en se profilant comme plus progressiste et même plus révolutionnaire que son rival à l'Est. L'Occident n'a pas mené la guerre froide au nom de valeurs conservatrices, nationales ou traditionnelles. Il a au contraire relevé le défi lancé par Khrouchtchev dans le fameux « débat de la cuisine » en 1959 quand le dirigeant soviétique avait promis de battre le bloc occidental sur le plan économique. En relevant ce défi, l'Occident a décidé de se profiler non seulement comme matériellement plus réussi mais aussi comme socialement plus progressiste que l'URSS. Frances Stonor Saunders montre dans son très beau livre sur la guerre froide culturelle « Qui mène la danse ? La CIA et la Guerre froide culturelle » (Paris: Denoël, 2003) comment, avec le soutien de la CIA et d'autres officines, l'Occident a mis en avant les artistes les plus progressistes comme le compositeur Stockhausen, destructeur du concept de l'harmonie, ou le peintre abstraitiste Jackson Pollock, pour se moquer des Soviétiques qui, rétrogrades, appréciaient encore Chostakovitch et le réalisme socialiste.

En gros, pour schématiser, à la fin de la guerre froide il n'y avait de marxistes qu'en Occident. Quand le système soviétique s'est écroulé, les principales croyances révolutionnaires étaient encore très vivantes à l'ouest, là où elles avaient été discréditées dans les pays de l'est. Les trois piliers du marxisme qui sont l'internationalisme, la croyance en la révolution, et le matérialisme dialectique, sont restés intacts en Occident.

Internationalisme : ce qu'on appelle la mondialisation n'est pas que l'augmentation des échanges internationaux. C'est avant tout la prolifération d'instances de gouvernement supranational. Ces instances détruisent la souveraineté des Etats : l'OTAN qui se donne une vocation d'être le gendarme du monde ; l'ONU qui de même s'est dotée d'un droit d'ingérence généralisée ; l'Union Européenne qui réussit à évoluer vers une entité de type fédéral, c'est-à-dire supranationale et donc antinationale ; le GATT qui a été transformé

en Organisation Mondiale du Commerce. Toutes ces structures ont créé une gouvernance mondiale, un internationalisme dont les Soviétiques ne pouvaient que rêver.

La révolution : l'Occident a adopté avec enthousiasme le concept de révolution. Partout dans le monde aujourd'hui, que ce soit en Syrie, dans les autres pays arabes ou en Ukraine, la révolution est systématiquement présentée comme une valeur positive. Il y a 25 ou 30 ans, les occidentaux ricanaient sur la propagande soviétique qui soutenait partout les révolutionnaires. Bien sûr que c'était une propagande cynique ; mais maintenant, nous y croyons, en Occident. Nous y croyons tellement que nous sommes prêts à soutenir les hommes de violence en Syrie ou en Ukraine, au nom de la révolution, au nom de la révolution contre le principe étatique. En Occident aujourd'hui, l'Etat est le grand mal. Un Assad ou un Yanoukovitch est tourné en dérision car il incarne l'Etat, il incarne le principe vertical de l'autorité étatique. Donc il faut le pendre.

Autre aspect de ce même phénomène : la façon dont l'Occident aujourd'hui exploite le système judiciaire pour abattre ses ennemis. La justice internationale a proliféré depuis la fin de la guerre froide. Nous avons adopté en Occident les pires pratiques des tout premiers Bolchéviques. Tout comme dans les premières années du bolchévisme soviétique, on utilise les procès bidons devant des tribunaux internationaux bidons pour éduquer le peuple sur les grandes leçons de l'Histoire.

Le matérialisme dialectique : aujourd'hui nos sociétés ne croient plus en l'ordre naturel. Nous croyons au contraire que tout est en évolution, et qu'il n'y a d'ordre naturel ni en politique ni dans la société. C'est la raison pour laquelle cette obsession avec l'homosexualité et le transgenre, et toutes ces âneries autour du concept de la sexualité, sont tellement mis en avant, puisque toutes ces questions là incarnent cette mentalité évolutionniste, selon laquelle un homme peut évoluer en une femme ou vice-versa, que les frontières entre les nations ou entre les sexes ne sont que des constructions artificielles que nous devons relativiser et volatiliser. Quand Marx est décédé à Londres, c'est Engels qui a prononcé l'oraison funèbre. Réunis autour du tombeau il y avait neuf ou dix personnes dont un futur directeur du Musée de l'Histoire Naturelle, la cathédrale du darwinisme. Engels a fait une comparaison explicite entre Darwin qui aurait libéré l'homme de Dieu en découvrant les lois naturelles de l'évolution et Marx qui aurait fait de même avec ses découvertes des lois évolutionnistes de l'économie.

Je termine donc avec une nouvelle qui n'en est pas une pour nous ici dans cette salle : « un spectre hante l'Europe aujourd'hui : le spectre du communisme ».

**Conservatisme russe et français face
à la crise de l'humanisme européen
(De Maistre, Berdiaïev et Dostoïevski)**

Notre réunion d'aujourd'hui se tient dans la bibliothèque d'Adolphe Tiers, dans la maison de ce célèbre historien. Il se trouve que c'est déjà la deuxième fois que je suis chez Adolphe Tiers, même s'il n'aimait pas trop les russes. La première fois, j'ai visité sa maison il y a trois ans, c'était le château de Beauregard dans la vallée de la Loire.

Ce château est surtout connu pour son unique collection de portraits d'illustres personnalités historiques du XIV^e-XVII^e siècle réalisée par Paul Ardier et sa famille. Cette pièce d'exception contient non seulement les portraits de rois, papes, empereurs, grands capitaines et ministres, mais aussi des sultans turcs, de Tamerlan, de Skanderberg, seigneur albanais, leader de la résistance à l'Empire ottoman, de Jan Žižka, chef de guerre des Hussites.

Pendant, dans cette collection riche il n'y a pas un seul portrait d'homme politique russe. Même pas d'Ivan le Terrible, pourtant très connu en Europe d'antan. La Russie n'était qu'une tache blanche sur la carte cognitive de l'expérience historique européenne et de la mémoire de l'Europe. La Russie, n'existait tout simplement pas dans la représentation du monde du français instruit du milieu du XVII^e siècle.

Toutefois, à la fin du XVIII^e siècle, la situation change radicalement. Cette évolution n'est pas seulement liée au fait que Pierre le Grand ait forcé la politique européenne à compter avec l'armée russe ou au fait que Catherine II ait dépensé de grosses sommes d'argent pour gagner l'amitié des encyclopédistes français. C'est aussi parce que parmi les hommes politiques de l'Europe, on a vu naître un intérêt volontaire ou involontaire pour la Russie. Et c'est Joseph de Maistre que l'on ne se lasse pas de mentionner aujourd'hui, qui a été un des pionniers de ce changement dans la conception de la Russie.

Le poste du ministre plénipotentiaire du roi de Sardaigne à Saint-Pétersbourg l'a introduit dans le centre de la société russe, a fait de lui le confident de l'empereur lui-même et c'est juste l'intention ferme du comte de rester fidèle à son suzerain qui l'a incité à décliner la proposition d'Alexandre I^{er} de devenir son secrétaire pendant les années de la guerre Nationale. Joseph de Maistre doit

à la Russie ses oeuvres célèbres dont « Les Soirées de Saint-Petersbourg » dans lesquelles, entre autres il chante la beauté de ces soirées.

Toutefois, si l'énorme Russie a joué un rôle clef dans le destin de Joseph de Maistre, lui-même a joué un rôle encore plus important dans le destin de la Russie et surtout dans la formation du conservatisme russe et dans l'évolution de l'idée de l'identité nationale russe. Dès son arrivée en Russie, le comte de Maistre a commencé à utiliser son influence à Saint-Petersbourg et la confiance que lui portait l'empereur pour s'opposer à la mode « française », c'est-à-dire à l'influence des événements de Paris révolutionnaire et napoléonien qui mettaient en péril la monarchie et la tradition. L'évolution de l'identité nationale russe au travers de la langue, de la littérature, de la culture et des moeurs a été considérée par le père du conservatisme français comme le moyen de protéger l'Europe contre les démons de la révolution.

Il y a une anecdote charmante selon laquelle à un moment donné de Maistre serait devenu « victime » de ce processus de la renaissance de l'identité russe. La société des amateurs de la parole russe créée en Russie sous la présidence de l'amiral Chichkov avait pour objectif de parler russe, d'apprendre la culture nationale, de contribuer au développement de la littérature russe et de consolider l'esprit patriotique russe. Le lendemain de la première réunion de cette société, Joseph de Maistre s'est retrouvé dans un salon pétersbourgeois où il était habitué à briller. Et tout d'un coup, il a découvert que cette fois il n'était plus au centre de l'attention générale. C'était Ivan Andreievitch Krylov, l'illustre fabuliste, un des classiques de la littérature russe, au zénith de sa gloire, qui y lisait ses fables. Alors Joseph de Maistre a dit avec un drôle de mélange d'ironie, de bienveillance et de jalousie : « Aujourd'hui, ce n'est pas moi qui brille ici, je ne connais pas la langue russe, je ne peux pas comprendre les fables qu'il lit, alors je ferais mieux de m'en aller chez moi ».

Cette situation marque justement la victoire des idées que Joseph de Maistre avait défendues auprès d'Alexandre I^{er}. Ce sont, dans une grande mesure ces discussions avec de Maistre qui ont préparé l'empereur à comprendre le fameux « Mémoire sur la Russie ancienne et moderne » de Nicolas Karamzine, véritable manifeste du conservatisme russe. Je suis persuadé que sans cette préparation intellectuelle préalable réalisée par Joseph de Maistre, Alexandre aurait eu une attitude plus conflictuelle à l'égard de Karamzine. Malgré le désaveu de l'orthodoxie qui était profond chez de Maistre, malgré ses actions prosélytiques permanentes en faveur du catholicisme qui lui ont finalement coûté sa position en Russie, les Russes lui doivent leur reconnaissance pour sa contribution au lancement du processus ayant mené au rétablissement de leur identité.

La philosophie russe est aussi redevable à de Maistre. Elle a toujours été sous l'impression de son oeuvre et Nikolai Berdiaïev tout particulièrement. Si vous lisez sa « Philosophie de l'inégalité », ouvrage très actuel aujourd'hui, vous y découvrirez d'innombrables renvois directs à Joseph de Maistre. Au milieu du XIX^e siècle déjà, Alexis de Tocqueville (encore un conservateur français extrêmement populaire en Russie que Youri Fedorovitch Samarine a pour cause appelé « slavophile occidental ») avait remarqué que la tendance essentielle de notre époque, de notre temps, c'était l'égalité universelle, l'égalisation des conditions, l'égalité de tout à tout. Joseph de Maistre a au contraire été le représentant de ces forces et idées qui s'opposaient à cette égalisation universelle.

A l'heure actuelle, nous voyons déjà à quoi aboutit cette égalisation « dans l'absolu ». Elle a commencé par des orientations tout à fait nobles : égalisation des conditions des esclaves et des maîtres, idée de l'égalité civile, idée de la justice patrimoniale et matérielle à l'égard des pauvres. Mais aujourd'hui, au XXI^e siècle, nous observons une invention d'entités absolument fictives.

50 variations de l'orientation sexuelle de l'homme et de la femme ont déjà été inventées, et il faut les rendre toutes égales de manière très stricte. La discussion sur l'égalité de la majorité et de la minorité des élus, de l'aristocratie a conduit finalement à la formation des dizaines et des dizaines « d'aristocraties ». De petites aristocraties issues de petites minorités très agressives dont chacune exige une correction politique particulière, et au travers de cette « correction politique » la liberté de l'homme est presque complètement détruite. Aujourd'hui, les paroles de Joseph de Maistre et de Tocqueville et ensuite de Berdiaïev deviennent encore plus claires et évidentes : la défense de la liberté de l'homme revient actuellement à la protection d'une certaine inégalité naturelle, car l'égalité universelle conduit non pas à l'égalité en droits et à la fraternité, mais à l'inégalité perverse et contre nature.

Je voudrais attirer votre attention à une autre pensée de Berdiaïev liée au problème de la crise de l'humanisme européen. Cette pensée est exprimée dans son remarquable ouvrage « Le sens de l'histoire ». Cet ouvrage comprend son article « Vouloir-vivre et volonté de culture » inspiré par la polémique avec Oswald Spengler et son influence intellectuelle.

Berdiaïev oppose ces deux entités : la vie et la culture. Il affirme que la culture est impossible là où règne le culte de la plénitude de la vie, où règne le culte de l'éclat de la vie, où règne le culte des plaisirs excessifs, où la vie en général, la pratique de la vie, la réalité acquièrent plus d'importance que la vérité, le symbole, l'idée qui ne peuvent exister sans contraintes et limitations, sans un certain ascétisme.

Berdiaïev parle beaucoup de la civilisation chrétienne. Pour lui, c'était la civilisation d'un ascétisme original que le genre humain mené par l'Eglise s'est infligé dans ses relations avec la nature. Et en outre, il ne s'agit pas autant de la contrainte par rapport à la nature créée par Dieu, mais plutôt par rapport à cette nature païenne envahie par l'esprit démoniaque. Selon Berdiaïev, seul l'ascétisme, la séparation par soi-même de cet esprit démoniaque, permettrait à l'homme de renouer avec ses forces authentiquement créatrices, ses talents véritables orientés vers la création, vers l'oeuvre culturelle.

Déjà au début du XX^e siècle, Berdiaïev affirma que nous assistons à un processus par lequel l'homme se délie de plus en plus de ses cordons internes, se délace progressivement pour devenir incapable de travail culturel parce qu'il ne reste plus en lui d'ascétisme, de contraintes et de limitations. Tout est assujéti à l'esprit hédoniste.

Par ailleurs, l'esprit hédoniste est assez destructeur. J'espère ne pas trop froisser nos collègues français en abordant le sujet des événements émotionnellement douloureux qui ont eu lieu dans cette ville il y a une année. Immédiatement après cette tragédie, je me suis heurté dans les réseaux sociaux russes à des raisonnements de libéraux russes tels que : « Les actes terroristes à Moscou sont justifiés, les actes terroristes à Paris sont injustifiés, parce que Moscou est toujours en guerre, alors que Paris jouit de la vie, on ne devrait pas y commettre des actes terroristes ».

En effet, c'est précisément ce principe hédoniste choisi par la civilisation européenne du XX^e siècle qui a mené à une impasse. L'idée de « supplanter la violence par la jouissance » a conduit à une violence venant de l'extérieur. On a dit à l'européen moyen : fais-toi plaisir ; et on a ajouté dans la deuxième moitié du XX^e siècle : ne sois pas agressif. « Make love, not war ». N'avance pas des idées trop originales et ne te conforme pas à des principes trop stricts puisque cela mène à la violence. Jouis de ce que la vie te propose. Elle te propose la nourriture, le sexe, la réalité virtuelle, le cinéma, une multitude de plaisirs, les plages, beaucoup de distractions. Dans le monde entier Paris est décrit comme un endroit où le plaisir, le culte du plaisir règnent au maximum.

Cependant, d'autres personnes ayant d'autres codes culturels et une autre perception de la civilisation viennent en contact avec vous et lorsque vous leur dites : « Prenez plaisir », ils pourraient le comprendre en utilisant *leur* codage culturel, dans le cadre de leur mentalité et de leur représentation du monde. Et dans ce cas, il pourrait s'avérer que pour certaines cultures, pour certains milieux sociaux c'est l'agression qui procure le plaisir suprême, c'est le meurtre qui donne délectation, égorger un être humain semble aussi pouvoir procurer de la jouissance.

Je me souviens du choc que les gens en Europe ont éprouvé en découvrant dans les réseaux sociaux les profils de quelques « réfugiés » remplis de photos joyeuses où ces « réfugiés » posaient en tenant entre les mains des têtes coupées. Ces hommes sont des assassins, mais le vrai problème ce n'est même pas qu'ils tuaient, c'est qu'ils savouraient le plaisir de tuer tout comme d'autres personnes savourent le plaisir de vacances. Ils ont pris des « selfies » avec les cadavres, tout comme d'autres prennent des selfies avec les tableaux de peintres connus ou avec des animaux exotiques. Ils ont pris en photo les têtes coupées tout comme nous prenons en photo de petits plats exquis dans un restaurant. Toute la machine de fabrication quotidienne de l'hédonisme créée par l'homme occidental peut parfaitement, comme on vient de le voir, être utilisée pour augmenter la jouissance que le meurtre procure.

Et si un homme appartenant à un autre paradigme culturel entendait une formule hédoniste consacrée qui lui dirait de « prendre plaisir », il pourrait la comprendre à sa façon. Voilà pourquoi on ne doit pas s'étonner du terrorisme, des tueries, de l'agression à l'égard de la tradition qui règne encore, du moins je l'espère, en Europe. Voilà pourquoi on comprend facilement l'existence des problèmes d'intégration des masses d'émigrés que ni des programmes de la tolérance de quelque nature que cela soit ni les restrictions imposées à la manifestation de l'identité chrétienne et européenne ne peuvent résoudre.

Pour nous en Russie, le film français « La journée de la jupe » sur les conflits dans une école à cause de la différence des standards culturels a été une grande découverte. Une professeur essaye d'enseigner aux jeunes émigrés l'oeuvre de Molière, alors que ces jeunes émigrés pensent au choix de la fille à violer. Au final, cela aboutit à des collisions tragiques, à la violence et à des morts. Il me semble que ce film pose un problème important. En effet, ce n'est pas un problème de race ou de couleur de peau. Toutefois, il faut comprendre que la liberté et l'égalité authentiques ne sont possibles que dans la société qui partage les mêmes valeurs et la même culture. Et cette communauté de valeurs et de la culture ne peut pas être créée par un bref cours d'éducation et par la distribution d'une paire de brochures.

Lorsque nous évoquons les valeurs européennes, il faut reconnaître qu'en réalité il n'y en a qu'une : c'est le christianisme. Toutes les autres valeurs européennes sont dérivées de cette valeur qui intègre l'ensemble du patrimoine hérité du monde antique et, d'autre part, tout ce qui provient de la civilisation chrétienne médiévale occidentale et orientale.

Dire que l'héritage antique constitue le fondement de l'Europe n'est qu'une illusion. Nous ne savons de l'antiquité rien de plus que les

moins copistes du Moyen âge nous ont transmis. La tradition antique est arrivée jusqu'à nous au travers de la tradition chrétienne. Pour la moitié de l'Europe, l'antiquité n'est pas présente même sous forme de monuments archéologiques, toutefois la Suède, l'Allemagne orientale ou la Russie n'en sont pas moins européennes. C'est bien le christianisme qui recueille pour l'Europe son expérience antique et c'est bien le christianisme qui nous laisse en héritage la Renaissance et même le siècle des Lumières quoique profondément antichrétien et niant la religion tout en s'appuyant sur le paradigme chrétien de la pensée.

Les valeurs européennes dont on devrait parler, c'est bien le christianisme. Et si nous perdons ce fondement, nous perdons tout. Voilà pourquoi, à mes yeux il conviendrait de donner ici une orientation sur la protection de ce fondement, y compris par les méthodes assez rigoureuses. Oui, le christianisme c'est la religion de l'amour et de la paix. Mais l'amour et la paix sont des valeurs pour lesquelles il vaut la peine que l'on se batte.

Je rappellerai Dostoïevski, probablement le plus grand des humanistes qui existent dans l'histoire, l'homme qui avait pris la parole pour protester contre les souffrances humaines non justifiées, non méritées et non explicables et, notamment contre les souffrances des enfants. Je pense que ces fameuses lignes des « Frères Karamazov » sur la souffrance des enfants sont restées pour toujours le sommet de l'humanisme.

Toutefois, n'oublions pas que Dostoïevski dans sa discussion avec Tolstoï a pris une position formellement interventionniste lorsqu'il s'agissait de défendre les chrétiens dans l'Empire ottoman. Alors que Tolstoï affirmait que « toute guerre était coupable, injuste et inhumaine », Dostoïevski lui répondait : « Cela veut-il dire que nous n'allons pas défendre nos frères et soeurs, que nous n'allons pas défendre les chrétiens bulgares que les bachibouzouks turcs embrochent sur leurs baïonnettes, déchirent en morceaux, jettent dans le feu ? Non, bien sûr, nous devons intervenir. Et, bien sûr, nous devons agir ».

Ceci étant dit, il n'y a aucune contradiction interne en Dostoïevski en tant qu'humaniste chrétien et en tant qu'interventionniste chrétien. Ce n'est même pas les deux faces d'une même médaille. C'est une seule face.

La politique de la Russie aujourd'hui, sa politique extérieure par rapport à la Syrie et l'Ukraine, fait l'objet de nombreux débats ; nous avons assisté à une telle discussion dans cette salle. Lorsque cette discussion a lieu, souvent on évoque la notion de la géopolitique, de l'impérialisme etc., alors que pour les russes il s'agit surtout du problème de la moralité politique.

Lorsque l'on dit que « la Russie empêche l'Ukraine » de partager les valeurs européennes, on oublie que l'artillerie de l'armée ukrainienne « prêche » ces valeurs en bombardant les quartiers résidentiels où plus d'une centaine d'enfants ont déjà été tués. Notons au passage que monsieur Bernard-Henri Lévy a assisté à certains de ces bombardements, mais cela n'a pas troublé pour autant sa conscience européenne.

Lorsque l'on dit que la Russie intervient brutalement en Syrie, n'oublions pas que son intervention a commencé lorsque les têtes coupées, les informations sur la traite des esclaves et la destruction de monuments antiques sont devenues monnaie courante. La Russie est intervenue lorsqu'elle a découvert que toute une région de notre monde était confrontée à une expansion non seulement du terrorisme international, mais de la barbarie chtonienne.

Et à partir de là, c'est le paradigme de Dostoïevski qui se met en marche, ce paradigme qui est toujours présent dans la conscience nationale russe, dans la politique russe depuis le moment où Dostoïevski et les slavophiles ont persuadé la société russe d'entrer en guerre pour les chrétiens bulgares, quasiment contre la volonté de la classe dirigeante à Saint-Pétersbourg. Le « Dostoïevski » interne de la société russe demande d'intervenir, il demande de ne pas avoir peur de se mettre en opposition, y compris à la coalition occidentale afin de protéger le monde de ce mal radical qui se manifeste en prenant plaisir à tuer les enfants. Que cela plaise ou non, c'est bien l'humanisme chrétien qui est un impératif déterminant pour notre politique extérieure.

Si nous voulons conserver les valeurs chrétiennes européennes qui permettent de soulever la question de la paix, de l'amour, de l'inadmissibilité de la violence et de la souffrance des enfants, nous devons être prêts à défendre la civilisation qui rend cette question possible et non démunie de sens, prêts à défendre la civilisation qui accorde de l'importance aux questions soulevées par la pensée humaniste. Au festin des assassins triomphants, nos remords n'auront aucune importance.



La culture, les traditions et les valeurs européennes : l'avenir de la civilisation

{ Séance troisième }

Ivan BLOT

L'égalitarisme, un danger pour les libertés et les traditions

Christian VANNESTE

Les valeurs morales sont-elles de droite ?

Kirill BÉNÉDIKTOV

Le scénario non-globaliste, est-il possible pour l'Europe : le cas de la France

Patrick BRUNOT

Immigration de masse et sauvegarde des traditions

Mikhaïl RÉMIZOV. Pendant longtemps, dans ses relations avec les partenaires européens, la Russie avait tâché d'éviter le débat sur les valeurs, leur proposant de se focaliser sur des questions plus pragmatiques. Ses partenaires, eux, continuaient d'insister sur ce débat, considérant apparemment les « valeurs européennes » comme quelque chose de parfaitement évident et de précis. Or, voir dans les valeurs européennes un produit fini, doté de l'emballage de producteur, relève d'une approche très superficielle et consummatrice. Quand on les perçoit d'une façon plus réfléchie et créatrice, on s'aperçoit facilement qu'elles ne représentent pas un canon monolithique, mais plutôt un champ de conflits assez aigus.

L'histoire de la pensée idéologique européenne est l'histoire d'une guerre civile, froide et parfois même chaude. Ce n'est que pendant une période très courte, dans les années 1990, que l'idée de la « fin de l'histoire » avait pu paraître, même si elle était peu convaincante. Notons à propos que, reprenant cette idée hégélienne, Francis Fukuyama soulignait qu'il ne s'agissait pas de la

fin des événements – guerres, crises, découvertes, etc. –, mais justement d'un épuisement de la dynamique liée à des contradictions entre les valeurs. Mais c'est exactement concernant ce point essentiel que Fukuyama avait tort. Le processus de l'universalisation du projet vainqueur de la démocratie libérale fait naître toute une série des contradictions, difficiles à résoudre dans le cadre de ce processus. Notamment, des contradictions entre ses deux composantes de base, à savoir, le « libéralisme » perçu comme une liberté économique et une émancipation culturelle (pour les élites) et la « démocratie » vue comme une participation politique et une solidarité sociale (pour les masses). Aujourd'hui, on peut constater que les contradictions idéologiques, surtout celles qui existent au sein du monde occidental où sont produits la plupart des textes idéologiques, loin de s'estomper, au contraire s'accroissent. Les sujets autour desquels apparaissent ces contradictions ont déjà été évoqués au cours de nos discussions : la politique d'intervention et la souveraineté, l'immigration et le multiculturalisme, le sort de la classe

moyenne face à la « revanche des élites » et la pression des minorités, la bioéthique et les valeurs familiales, etc. Au fur et à mesure de l'actualisation de ces fractures et collisions internes dans l'espace des « valeurs européennes », un dialogue supposé entre la Russie et l'Europe concernant les valeurs passe dans un contexte tout à fait différent, celui d'une crise civilisationnelle, commune aux deux parties. Il est à noter que ces dernières années, la Russie est de plus en plus perçue non pas comme l'« autre absolu », mais comme un des centres d'attraction dans cet espace de débats qui provoquent la polarisation de la société occidentale.

Une question importante qui se pose désormais est celle de savoir comment évolue cet espace de débats ? Il semble bien que l'attitude envers le projet de la mondialisation néolibérale devient un facteur polarisant de plus en plus important. Les partisans de ce projet, tout comme ses adversaires, constituent des coalitions de ceux qui, tout récemment encore, à l'échelle de l'histoire, se trouvaient de différents côtés de la barricade. On peut dire, par exemple, qu'aujourd'hui, le mainstream idéologique, en Occident, est une alliance entre la gauche qui a subi une « mutation », ayant changé les mots d'ordre inspirés par la justice sociale liée à la protection des droits des minorités, le freudo-marxisme, l'écoféminisme et autres « idéaux de années 60 », et la droite qui a aussi subi une mutation et rassemble les partisans du marché sans frontières

et des multinationales. Certes, il existe entre les deux des divergences politiques et de style, mais elles ont beaucoup plus de choses en commun qu'auparavant, misant toutes deux sur une immigration de substitution, une dictature du politiquement correct et du multiculturalisme, une politique d'intervention, une connivence par rapport à l'islamisme global, un attachement aux structures transnationales et supranationales. A mon avis, cette unité substantielle des « mondialistes » de la gauche et de la droite est devenue plus évidente au cours des dernières années. Désormais, le nerf de la lutte politique n'est pas le combat entre la « droite centriste » et la « gauche centriste », mais bien le combat contre ce mainstream mondialiste, une tentative de lui lancer un défi. Où est-ce que cette tentative sera faite de nouveau, est-ce qu'elle peut réussir ? C'est à travers le prisme de cette question que nous commençons à percevoir le processus politique.

Pour les représentants du « mainstream », le Brexit, le Trumpisme, la montée de la droite populiste en Europe relèvent toujours d'une espièglerie enfantine de l'électorat qui au fond ne changera rien. Mais en réalité, il s'agit d'une évolution significative. Il est important, par exemple, de constater que les forces conservatrices de type nouveau s'approprient la plus grande partie des revendications de l'ancienne gauche et que les ouvriers votent pour elles. Un lien fort se crée qui jusqu'à récemment

était bloqué et qui est capable de transformer l'espace politique, entre les motivations de protestation sociale et le conservatisme culturel.

D'une façon ou d'une autre, l'espace des valeurs a commencé à changer.

De nouveau les valeurs se rattachent à l'histoire devenant des facteurs de la dynamique sociale et du combat politique.

Ceci n'est pas du goût des « prêtres » défendant ces doctrines qui seules sont vraies et qui l'ont emporté définitivement.

Ni des « technocrates » qui préfèrent ne pas remarquer la nature, par immanence, conflictuelle et polémique des catégories de base de la culture politique.

C'est cette alliance entre les « prêtres » de l'idéologie de la gauche libérale et les technocrates qui semble caractériser le mieux le visage actuel de l'UE.

John Laughland a dressé, dans son intervention, un parallèle entre l'Union européenne et l'Union soviétique.

En effet, les traits communs sont nombreux, de l'internationalisme au bureaucratisme en passant par la méfiance par rapport à la démocratie directe et le dogmatisme idéologique.

J'y ajouterais un autre trait que les deux Unions, soviétique et européenne, partagent en commun et qui est leur prétention à un statut de « terminus » sur le trajet historique, statut leur permettant de regarder le reste du monde du haut de leur modèle d'un avenir meilleur réalisé dans lequel sont globalement mis en œuvre de nouveaux principes, progressistes, concernant les relations entre les peuples et les gens.

Il est possible que c'est justement ce syndrome « post-historique » qui empêche les élites européennes, comme il avait empêché, auparavant, les élites soviétiques de l'époque précédant la fin de l'URSS, de répondre à des défis majeurs de l'histoire qui nécessitent une révision des fondements mêmes de leur projet politique. Aujourd'hui, ce pathétisme d'une utopie réalisée se fissure. Sans doute, ce serait tant mieux pour l'Europe. Comme l'a très bien dit Hubert Védrine, « *Ce qui s'effondre aujourd'hui, ce n'est pas l'Europe, mais les mythes européistes* ».

L'égalitarisme, un danger pour les libertés et les traditions

Au XX^e siècle, l'idéologie égalitaire a fait des ravages. C'est en son nom que le pouvoir soviétique a voulu exterminer les Koulaks, paysans considérés comme trop riches. C'est en son nom que le régime des Khmers rouges a vidé les villes pour mettre leurs habitants à égalité avec ceux des campagnes, avec plusieurs millions de morts provoqués par les déplacements et les persécutions. Même le nazisme avait sa forme d'égalitarisme et détestait les hiérarchies sociales hors parti : il fallait l'égalité dans la soumission au Führer : cela avait un terme dans l'idéologie nazie : la « Gleichschaltung » (mot à mot, la mise en place de l'égalité, parfois traduit de façon plus libre par « mise au pas »).

Le romancier Boulgakov explique que le diable a deux yeux, l'un vert, l'autre noir. L'œil vert sert à attirer les hommes, à les séduire par des promesses illusoire telles que celles de l'égalitarisme ; Il promet le paradis sur terre. L'œil noir est celui de la mort car c'est l'objectif du diable : tuer les hommes grâce aux faux idéaux qu'il a mis en eux.

L'égalitarisme a quatre dimensions : sa finalité est de satisfaire le potentiel de jalousie et d'envie qui existe chez tout homme. Elle relève d'une idéologie qui divise l'humanité et qui propage la haine. Ses normes prennent une forme dictatoriale immoraliste. Ses militants sont une oligarchie dictatoriale. Ses racines sont la destruction des traditions.

Finalités de l'égalitarisme :

L'égalité est une idée séductrice. Comme l'avait vu Nietzsche, elle se pare des apparences de la justice bien qu'elle soit foncièrement injuste. Elle correspond à l'œil vert du diable de Bougakov. Elle fait rêver ! Le philosophe Nikolai Berdiaïev dans son livre « De l'inégalité »¹ décrit l'égalitarisme comme une révolte contre l'ordre du monde voulu par Dieu : ² « votre délire d'égalité était une attaque meurtrière contre l'être, contre toutes ses richesses et ses

¹ BERDIAEV N. De l'Inégalité. l'Âge d'Homme, Paris, 2008.

² Op. cit., p. 28.

valeurs ; c'était la soif de piller le monde divin et d'anéantir toute grandeur ici-bas. L'esprit du néant vous anime, c'est lui qui vous a inspiré ces idées et ces passions égalitaires. La loi de l'entropie qui mène à la mort de l'univers par une diffusion égale de la chaleur, agit à travers vous dans la vie sociale. Vous n'avez jamais aimé la liberté et la fraternité vous est toujours restée étrangère. Dans l'esprit révolutionnaire, il n'y a jamais de liberté ou de fraternité. »

Le cœur de la démonstration de Berdiaïev contre l'égalitarisme est de montrer que celui-ci est hostile à toute création, qu'il étouffe toute initiative créatrice.

Berdiaïev accuse sur ce point les égalitaristes : « vous n'avez jamais aimé l'esprit créateur. Il vous a toujours semblé être un luxe indu. Créer est aristocratique. Vous l'avez compris depuis longtemps. Et lorsque commencera l'ère de la création et que viendra l'heure d'une renaissance authentique, vous serez écartés comme des choses inutiles, comme des cadavres spirituels. Depuis longtemps, vous avez miné le principe hiérarchique de la vie. Il s'est produit dans la révolution bolchevique un renversement de toute hiérarchie de valeurs, sans précédent dans l'histoire, un effondrement des structures hiérarchiques. Mais la destruction de toute hiérarchie est aussi celle de la personne, car les deux sont liés. Seule la hiérarchie permet l'existence d'individualités de qualités diverses. Et vous, vous avez tout ramené à l'égalité du néant. »

Le raisonnement est le suivant : la personne créatrice, qui est un don de Dieu, a besoin de liberté pour pouvoir créer. La création crée des inégalités. Donc l'égalitarisme va restreindre la liberté avec sa conséquence inévitable : étouffer l'innovation. C'est ce qui se passe dans tous les Etats où l'égalitarisme est la valeur suprême : la France elle-même est rongée par ce cancer qui a pour origine la révolution jacobine, surtout après 1792.

L'Etat égalitaire : une dictature sanglante

Selon Dostoïevski dans « les Démons »¹, Chigaliov l'idéologue base sa société égalitaire sur l'espionnage : le chef de la secte révolutionnaire déclare : « chez lui, chaque membre de la société surveille les autres et a le devoir de dénoncer. Chacun appartient à tout le monde et tout le monde à chacun. Tout le monde est esclave et dans l'esclavage, ils sont égaux. Dans les cas extrêmes, c'est la calomnie et le meurtre mais le but est l'égalité. (..) Les aptitudes supérieures ne peuvent pas ne pas être des tyrans et elles ont toujours beaucoup plus perverti qu'elles n'ont servi, on les pourchasse, on les exécute » (idée de Rousseau) « on coupe la langue à Cicéron, on crève les yeux de Copernic (..) les esclaves doivent

¹ DOSTOÏEVSKI Fiodor. Les Démons. Actes Sud, Paris, 1995.

être égaux ; sans tyrannie, il n'y a encore jamais eu de liberté ni d'égalité mais l'égalité doit exister dans le troupeau ». Son interlocuteur lui répond : « vous êtes ivres », ivre non d'alcool mais d'idéologie.

L'égalitarisme n'est pas rassembleur, comme peut l'être le patriotisme. L'égalitarisme divise la société entre riches et pauvres, entre jeunes et vieux, entre femmes et hommes : il s'agit de soulever une partie de la société contre une autre. Le levier pour cela est la jalousie, l'envie, la vengeance, la haine. Pour cette raison, l'égalitarisme peut être une passion mobilisatrice. Il est le ressort affectif de la Révolution.

Bien sûr, il existe aussi un égalitarisme non révolutionnaire qui n'use pas de la force physique. Cet égalitarisme-là réduit cependant aussi les libertés. En France le poids des impôts et des charges sociales est tel que beaucoup de jeunes cadres émigrent à l'étranger. Il y en a 200 000 à Londres. L'égalitarisme tue la liberté d'entreprise et la libre création. Berdiaïev dit justement¹ : « tout élan créateur est un mouvement vers l'inégalité, une violation de l'égalité, une élévation ». C'est pourquoi il ajoute : « la soif de l'égalité constituera toujours le danger le plus terrible pour la liberté humaine (..) La liberté est avant tout le droit à l'inégalité »².

Egalitarisme et oligarchie

Le paradoxe de l'égalitarisme est qu'il a besoin d'un appareil d'Etat pour arriver à ses fins. Il constitue donc un pouvoir oligarchique répressif qui n'a rien à voir avec la démocratie authentique. Le marxisme-Léninisme estime que le communisme qui sera l'âge de l'égalité où régnera le principe « à chacun selon ses besoins » est pour plus tard. En attendant, il faut combattre, et pour cela, il faut un Etat donc une hiérarchie. L'Etat égalitaire ne l'est que partiellement. La machine à niveler a besoin d'une administration et donc d'une hiérarchie. Pour cette raison, les mouvements égalitaires, lorsqu'ils sont au pouvoir, deviennent des dictatures. L'égalitarisme détruit donc les libertés et il s'attaque aussi aux traditions des peuples

L'égalitarisme s'attaque aux racines et aux traditions

Le prétexte à la destruction des traditions est généralement les droits de l'homme entendus dans un esprit obsessionnel d'égalité. Ainsi, on a voulu en Occident légitimer le mariage homosexuel contre tous bon sens et contre le droit naturel au nom de l'égalité, d'où l'expression « le mariage pour tous ».

¹ DOSTOÏEVSKI Fiodor. Les Démons. Actes Sud, Paris, 1995, p. 54.

² *Ibidem* p. 124.

La Cour européenne des droits de l'homme, composée de juristes en fin de carrière et que l'on veut récompenser, a prononcé à l'unanimité en 2009 un arrêt interdisant les crucifix dans les écoles publiques italiennes. La présence du crucifix dans une salle de classe aurait discriminé les élèves non chrétiens et se serait attaqué au droit de tous à l'instruction (sic !). Le gouvernement italien fit appel soutenus par dix Etats européen, tous de l'est, Russie comprise sauf Chypre, Malte et la Grèce. Deux ans plus la Cour, par quinze voix contre, renonçait à interdire les crucifix affirmant qu'ils avaient une valeur éducative au-delà de la religion. Ce revirement montre à quel point le pouvoir du juge est arbitraire.

Plus récemment, on a voulu interdire les crèches, (représentant Jésus entouré de ses parents) dans les mairies en France. Le tribunal administratif suprême, le Conseil d'Etat a répondu de façon hypocrite que ces crèches pouvaient rester comme objet culturel à condition de ne pas avoir de signification religieuse car cela aurait favorisé le catholicisme.

La même Cour européenne des droits de l'homme a voulu interdire à l'Angleterre de fait de retirer le droit de vote aux criminels condamnés, qui est une tradition du droit anglais. La décision s'est toujours faite au nom de l'égalité mais ce pays a refusé d'obéir.

Conclusion

L'égalitarisme s'attaque aux libertés et aux traditions au nom de principes abstraits qui sont dans des textes ou non et qui n'ont pas fait l'objet d'un vote démocratique en tant que tel.

Le philosophe allemand Friedrich von Schiller disait que lors de la révolution française, les principes abstraits avaient servi à détruire les sentiments humains.

Aux USA, la Cour suprême à une seule voix de majorité a reconnu le 26 juin 2015 la validité du mariage homosexuel au niveau fédéral, bafouant la volonté démocratique de millions d'individus. En effet, dans beaucoup d'Etats américains, le mariage homosexuel avait été banni par des référendums. Dans d'autres Etats fédérés, le parlement avait aussi voté contre le mariage homosexuel. Dans cet exemple, une oligarchie de cinq juges (contre quatre) suffit à faire la loi au nom de l'égalité pour les homosexuels. Le président de la Cour, le juge Robert, a reconnu que ce jugement montrait que l'Amérique n'était plus une démocratie.

L'égalitarisme détruit donc la liberté comme l'écrit Nikolai Berdiaïev mais aussi les traditions populaires et finalement la démocratie. Cette idéologie est une dérive malsaine de l'idée d'égalité et il faut donc la combattre si l'on veut défendre, dans un esprit conservateur éclairé, les traditions et les libertés.

Mikhaïl RÉMIZOV. Le paradoxe est que cette promotion de l'idéologie de l'égalité qui, comme monsieur Blot nous a montré à juste titre, est présente dans la philosophie du soi-disant « politiquement correct » nous appelle à nous comporter comme si les différences entre les gens n'avaient pas existé, selon des critères quelconques. C'est précisément cette idéologie de l'égalité qui est ancrée dans le modèle socioculturel moderne ; elle se concilie parfaitement bien avec une énorme augmentation de l'inégalité sociale dans le monde contemporain, dans des pays divers. J'ai étudié récemment les données, parmi lesquelles le soi-disant « indice de Gini » à savoir, l'indice qui mesure les paramètres de la stratification sociale. L'un des indices de stratification sociale était plus élevé au début des années 2000 que dans les années 20 du XIX^e siècle. Autrement dit, aujourd'hui, l'inégalité sociale est plus élevée qu'au XVIII^e siècle. Peut-être qu'il existe quelques imperfections dans les comptes, dans les statistiques, car il est difficile à croire en de tels chiffres. Mais, en général, le fait que les inégalités sociales augmentent tant dans les sociétés occidentales qu'en Russie,

est vrai. Et elles s'accroissent en parallèle avec l'implantation de cette idéologie de l'égalité dans le domaine social et culturel. Et la question se pose, d'ailleurs, de savoir comment, conventionnellement, du point de vue conservateur, il faut traiter les problèmes de l'inégalité sociale. Parce que, bien sûr, monsieur Blot a absolument raison de dire que la justice et l'égalité ne sont pas une seule et même chose. Pourtant, l'inégalité sociale commence à paraître pathologique. Du moins, notre société, si nous parlons de la Russie, nous donne cette impression.

A propos, récemment, j'ai étudié ce sujet. J'ai analysé les sondages d'opinion. Et l'opinion publique russe, il me semble, a une interprétation très conservatrice et saine des problèmes de l'inégalité. Elle traite d'une manière tout à fait calme et positive l'inégalité des mérites. Et elle est prête à accepter une norme d'inégalité plus grande que peuvent accepter les Européens. Mais l'opinion russe a une attitude très négative envers la polarisation sociale qui existe aujourd'hui en Russie. Donc, elle ne considère pas que cette forme d'inégalité qui existe aujourd'hui soit basée sur les mérites et socialement acceptable.

Les valeurs morales sont-elles de droite ?

En France, la gauche a monopolisé la morale et passe son temps à accuser la droite de toutes les turpitudes, historiques, avec le rappel des heures noires, sociales, avec l'imputation de soutenir les intérêts privés et les riches, ou répressives. Lors d'un célèbre débat télévisé, Giscard avait dû rappeler à Mitterrand qu'il n'avait pas le monopole du coeur. En 1998, la « droite » de l'hémicycle avait quitté la séance après que Jospin, alors 1er Ministre l'eut accusée d'avoir été esclavagiste et antidreyfusarde. Cette prétention est absurde. L'arrogance idéologique de la gauche dans notre pays est simplement le signe que la France n'a pas après plus de deux siècles « digéré » sa révolution. La Russie y est parvenue plus rapidement, et les idées conservatrices y sont aujourd'hui dominantes. Dire que les valeurs morales sont de droite, c'est énoncer une évidence raisonnable, à savoir qu'elles sont indissociables du conservatisme. Berdiaïev a raison contre Rousseau !

L'idéologie révolutionnaire française a deux ancêtres : un politique, Maximilien Robespierre, et le philosophe qu'il avait beaucoup lu : Jean-Jacques Rousseau.

Robespierre est le modèle des dictateurs de gauche de Lénine à Pol Pot. Au nom de la vertu, du monopole du bien, il s'est donné le droit et même le devoir de la terreur. « La vertu sans laquelle la terreur est funeste, la terreur sans laquelle la vertu est impuissante. » La haine vindicative des politiciens et des journalistes de gauche contre ceux qui expriment des idées de droite est l'héritière de ce sectarisme révolutionnaire. Elle ne conduit plus à l'échafaud, mais à la mort sociale et au silence des suspects qui ont franchi la herse du politiquement correct. J'ai connu cela. Zemmour y est une nouvelle fois confronté. Le manichéisme est outrancier. Pour « l'Incorruptible », « les vices sont les chemins de la royauté ». Pour les censeurs actuels, la pensée conservatrice est « controversée », « sulfureuse » et constitue un dérapage manifeste. Les conservateurs ne sont que des fascistes dissimulés qui sont exclus des « républicains ». Il y a des citoyens plus égaux que les autres. C'est ce que disait déjà l'orateur jacobin : « il n'y a de citoyens que les républicains ! » Robespierre est un démocrate totalitaire pour lequel l'individu doit être totalement soumis au corps politique et la vertu n'est

rien d'autre que cette soumission. On trouve la racine de cette conception chez Rousseau. C'est chez cet auteur dont on souligne souvent à tort l'humanisme optimiste que se trouvent les prémisses des idées fausses qui fondent l'idéologie de gauche, l'idéologie révolutionnaire.

I) On ne peut concevoir d'éthique qui ne soit fondée sur une exigence de vérité. Or la pensée de gauche a manifestement un problème avec la vérité. C'est à Saint Thomas d'Aquin qu'on doit la meilleure définition de cette notion: *Adequatio rei et intellectus*, la vérité est l'adéquation de la réalité et de l'esprit. Rousseau a un autre point de vue. « Commençons par écarter tous les faits, car ils ne touchent pas à la question », assène-t-il dans le « Discours sur l'origine de l'Inégalité ». On ne peut mieux inaugurer le règne de l'idéologie, c'est à dire le discours qui va projeter sur le réel les préjugés qui fondent une orientation politique. Lorsque Nietzsche définit, lui, la vérité comme une erreur utile à l'espèce, c'est bien cette « vérité » qu'il vise, une vérité dont on a besoin et non celle qui s'impose par le raisonnement et l'expérience.

De ce point de vue, les grandes idéologies qui ont dominé la pensée française depuis la seconde guerre mondiale sont de grandes erreurs souvent brillamment soutenues et exportées. Pendant de longues années le marxisme a imprégné les intellectuels et les universitaires de notre pays. C'était leur « opium » comme le disait Raymond Aron comme la religion l'était pour le peuple selon Marx. Il était le phare qui a conduit les bateaux des historiens, des sociologues, des économistes et des philosophes à s'échouer sur la côte où s'est brisée la révolution communiste dénoncée par Kravtchenko sous les huées de nos « intellectuels engagés », mais définitivement disqualifiée par Soljenitsyne vingt ans plus tard. L'existentialisme sartrien a été son compagnon de route, à gauche de la gauche, célébrant les pires dictatures dès qu'elles étaient révolutionnaires. Sartre s'est trompé sur tout mais il était préférable, selon l'aveu de Jean Daniel, d'avoir tort avec Sartre plutôt que d'avoir raison avec Raymond Aron. Aujourd'hui, la lutte des classes prônée par des bourgeois qui n'avaient jamais vu une usine de près a disparu du paysage avec la diminution du prolétariat ouvrier. Le culte des minorités l'a remplacée. Les théories les plus farfelues comme l'idéologie du « genre », qui accompagne le groupe de pression homosexuel, sont l'expression actuelle de ce déni de vérité. Une pensée commune irrigue ces idéologies. La nature humaine y est minimisée au profit de la culture. L'homme est un être construit par une culture qu'il faut déconstruire pour le rebâtir autrement. Culturalisme et constructivisme sont les deux marques de fabrique de l'idéologie française, cette « French theory » qui a inspiré les délires de Judith Butler.

Son arrogance s'appuie sur le savoir parcellaire des sciences molles outrageusement présenté comme incontournable au détriment de la biologie, de la génétique voire de la psychologie expérimentale. Rien n'est pire pour la pensée que le demi-savoir dont se régalaient les esprits paresseux qui régèrent les médias et la communication en général. De proche en proche ses erreurs et ses mensonges deviennent les vérités de connivence qui dessinent les lignes du politiquement correct. Celui qui s'en écarte est accusé de déraiper quand bien même il dit la stricte vérité. La sociologie, l'ethnologie, l'histoire ont ainsi servi à soutenir l'idéologie féministe puis homosexuelle sur une route conduisant à la grande erreur de la Gender theory. Magareth Mead avait trouvé en Nouvelle-Guinée la tribu des Mundugumor pour donner un exemple de société où les femmes n'étaient pas de bonnes mères. Simone de Beauvoir prétendit qu'on ne naît pas femme, qu'on le devenait. Elisabeth Badinter s'est appuyée sur une lecture sélective de l'Histoire pour montrer que l'amour maternel n'était qu'une construction sociale. Michel Foucault a développé le système de la déconstruction des stéréotypes en relativisant la normalité par rapport aux figures du « fou », du prisonnier incarcéré, ou de l'homosexuel. Les présupposés personnels ont toujours dans ces démarches un rôle prééminent qui les écarte d'un véritable savoir scientifique. La position dominante de certains groupes de pression permet d'en répandre les idées comme si elles allaient de soi. J'ai entendu un Ministre de l'Education Nationale, Luc Chatel, me dire que la « théorie du genre » était scientifique. De petits mensonges viennent conforter ces grandes erreurs. J'ai moi-même été traité de négationniste pour avoir rappelé qu'il n'y avait pas eu de déportation des homosexuels en France non-annexée durant l'occupation. La plupart des politiciens et le grand public avaient été convaincus par cette fable qui voulait trouver là une convergence entre la communauté juive et la « communauté » revendiquée par une partie des gens qui ont des comportements qu'il serait plus juste d'appeler « homoérotiques ». La condamnation d'Eva Joly pour diffamation à mon encontre a mis un point final à cette légende idéologique.

L'un des outils de l'idéologie est la subversion du langage qu'Orwell a fort bien illustrée avec la « Novlangue » de son « 1984 » et que Otto Klemperer a analysé dans « LTI, la langue du III^e Reich ». La modification forcée du langage est toujours l'indice d'un mouvement révolutionnaire de nature totalitaire visant à changer les mentalités issues de la tradition culturelle nationale. La Révolution en donne un bon exemple. Ses procédés sont connus : la substitution de certains mots à d'autres allant jusqu'à la pénalisation de l'emploi de ces derniers, le glissement sémantique qui étend ou réduit leur signification, l'amalgame induit par l'extension de leur sens, et en définitive, l'inversion de celui-ci. Le mot « race »,

par exemple, est désormais périlleux. Il sera préférable d'employer « ethnie » ou mieux « communauté », alors que la race fait appel à des considérations biologiques quand les deux autres termes se situent dans le domaine culturel. La prise en compte de données biologiques telles que la taille ou le groupe sanguin n'induisent aucune échelle de classement, mais un lien réflexe plus que réfléchi est établi entre le mot « racisme » et la « race » qu'il infeste de relents historiques. Il doit bien sûr être possible de parler de « races » sans être accusé de racisme. Le terme « racisme » va connaître une expansion considérable. Dès qu'une inégalité est perçue entre deux groupes et qu'elle entraîne une préférence pour l'un au détriment de l'autre, on parlera de racisme même s'il est question de religion et non de race. Le concept de « phobie » a connu une prospérité aussi inouïe qu'infondée. Cette peur irrationnelle et pathologique, devant la foule ou le vide, par exemple, désigne désormais toute critique même parfaitement rationnelle à l'égard d'un groupe, d'une pensée, d'un comportement. Il est frappant de constater aujourd'hui que l'identité nationale est un sujet controversé voire sulfureux, bien qu'il repose sur une communauté réelle, la nation, alors qu'on parlera de « communauté gay » comme si des gens ayant au demeurant des comportements fort disparates avaient une identité à ce titre. Quant à la critique envers leur manière de vivre, elle est dite « homophobe », même si le jugement péjoratif sur le comportement est fondé sur un raisonnement, non sur une peur irrationnelle, une phobie. L'exigence de la tolérance devient intolérance à l'encontre de l'opposition. Beaucoup de Français qui ont constaté le lien entre les attentats qu'ils subissent et cette religion à l'évidence plus violente que le christianisme qui est l'islam craignent toutefois de la citer par peur de paraître « islamophobes ». L'antiracisme devient de façon absurde rejet de tout rejet sauf de ceux qui rejettent.

Comme le dit Finkielkraut : « Il faut inverser la proposition de Lénine. Les faits ne sont pas têtus. Dans le monde où nous vivons les faits ne sont pas têtus. Ils sont précaires, dociles, malléables. » Il ne peut y avoir de morale dans le cadre évanescant du relativisme. Il n'y a pas de morale possible sans un postulat d'authenticité : « Qui ne gueule pas la vérité quand il la connaît se fait le complice des menteurs et des faussaires » disait Charles Péguy.

II) La seconde notion indispensable à la morale est la liberté. Mais là encore, il faut s'entendre sur le concept. La liberté c'est la capacité d'un sujet conscient et raisonnable de faire des choix et d'avoir la volonté d'en assumer les conséquences. C'est le libre-arbitre. On peut bien sûr contester l'existence de cette faculté, mais dans ce cas on renonce à la morale. L'homme de droite croit à la liberté et à la responsabilité qui en est inséparable. Être libre, c'est pouvoir faire ce que l'on veut à condition d'en vouloir aussi les conséquences.

A gauche, le concept prend une toute autre direction : le contraire n'en est pas la contrainte, la nécessité, le déterminisme, c'est l'aliénation. Être libre, c'est se libérer, être davantage soi-même. « L'homme est né libre et partout il est dans les fers » écrivait Rousseau dans le Contrat Social. La liberté est donc une situation originelle que l'homme doit retrouver en détruisant toutes les aliénations qui l'en ont éloigné. Cette conception conduit à deux conclusions paradoxales.

La première procède d'un circuit court purement politique : c'est celle de Jean-Jacques Rousseau. Dans le pacte social, « chacun s'unissant à tous n'obtient pourtant qu'à lui-même ». C'est en aliénant tous ses droits à la communauté que l'individu retrouve sa liberté en étant membre du souverain auquel il est totalement soumis. Ce sophisme brillant fonde la démocratie totalitaire qui veut que dépossédé de ses droits naturels et notamment de sa liberté de conscience, l'individu n'est plus libre de choisir puisque sa liberté s'exprime à travers la volonté générale. Chacun dépendant de tous y compris de lui-même ne subit plus, c'est vrai, l'autorité d'un autre en particulier. Dès que la société acquiert une certaine taille, il faut cependant un pouvoir exécutif et des chefs auxquels il faut obéir, puisqu'ils incarnent la volonté générale. L'Etat totalitaire est un enfer pavé souvent des meilleurs intentions démocratiques.

La seconde consiste au contraire dans la quête infinie d'un monde sans limite ni tabou. On peut l'associer à un auteur qui a suivi Rousseau de peu et tout Marquis qu'il était a participé à la Révolution : le Marquis de Sade. La libération prend alors le visage de la transgression. Être libre, c'est conquérir au minimum de nouveaux droits, c'est aussi transgresser. Les « Droits de », les libertés fondamentales, comme l'habeas corpus ou la liberté d'expression sont prolongés en « droits à », en libertés créances qui expriment des revendications de l'individu qui renversent les barrières du bon sens et du bien commun. Ainsi en est-il des « droits sexuels » prônés par le Planing familial international qui souhaite faire tomber tous les interdits dans ce domaine dès l'âge de 10 ans. Cette ivresse diabolique de la libération a été illustrée par la phrase que Dostoïevsky met dans la bouche d'Ivan Karamazov : « Si Dieu n'existe pas, alors tout est permis ». Elle est reprise par Sartre, cette fois sans condition (Dieu n'existe pas donc tout est permis) et se trouve au coeur de la prétendue révolution de 1968 « Il est interdit d'interdire ». Cette explosion fait deux victimes. La première est la société transformée en chaos. Mais la seconde est l'individu, le sujet psychologique. En termes freudiens, l'anarchie des pulsions, le « ça » déborde non seulement le « surmoi » répressif, mais fait éclater le moi social et raisonnable. Mr Hyde a triomphé du Dr Jeckyl. Michel Foucault était tellement conscient de cette évolution qu'il avouait : « Le problème à la fois politique, éthique, social et philosophique qui se pose à nous aujourd'hui n'est pas d'essayer de nous libérer,

nous, de l'Etat et du type d'individu qui s'y rattache. Il nous faut promouvoir de nouvelles formes de subjectivités. » La transgression comme libération du cerveau reptilien est certes un renversement, une révolution, mais c'est surtout une régression. Il est frappant de constater que des esprits brillants mus par des aspects intimes de leur personnalité aient pu tomber dans cette impasse.

Il y a une conception du sujet qui est effectivement indispensable à son équilibre et à la vie sociale. C'est celle d'un individu qui maîtrise ses pulsions, qui est animé par des sentiments sans lesquels ses rapports avec les autres seraient froids et mécaniques, mais qui parvient à faire des choix raisonnables plus que rationnels sans être égoïstes. Depuis Aristote jusqu'à Cyrulnik, cette idée des trois âmes ou des trois cerveaux hiérarchisés fonde la capacité de l'homme de choisir le bien et de repousser le mal. Il n'y a pas de morale sans libre-arbitre. Nietzsche l'avait bien vu, lui qui disait que le libre-arbitre était la métaphysique du bourreau. Quant à souhaiter une société dont les vices soient le moteur, comme Bernard Mandeville l'imagine dans « la Fable des Abeilles », c'est l'utopie libertarienne séduisante pour l'esprit mais évidemment destructrice de toute véritable société humaine.

III) Une morale est nécessairement fondée sur l'ordre, le commandement qui indique le devoir, et la hiérarchie des comportements qui s'y rapportent. On voit bien que l'égalité qui conteste l'ordre et la hiérarchie n'est pas une notion aussi compatible qu'on pourrait le croire avec la morale. Rousseau affirmait : « L'inégalité étant presque nulle à l'état de nature tire sa force et son accroissement du développement de nos facultés et des progrès de l'esprit humain. »

Cette primauté naturelle de l'égalité et l'égalitarisme qu'elle semble légitimer sont deux erreurs qu'il importe de rectifier. D'abord la nature est inégalitaire. Elle l'est non seulement sur le plan physique, mais aussi sur le plan intellectuel. Le cerveau est une partie du corps. Son fonctionnement physico-chimique induit des performances différentes voire inégales. Les mettre au compte uniquement de la société, de l'éducation et de la culture est une réduction idéologique même si bien sûr ces facteurs jouent un rôle important durant la phase d'apprentissage nécessaire et longue de tout être humain. Néanmoins, éliminer une fois encore la biologie, la génétique et la psychologie au profit de la sociologie n'est pas sérieux. C'est pourtant l'orientation prise par Bourdieu qui a voulu montrer dans « les Héritiers » que l'école reproduisait les classes sociales, comme si la rigueur des enseignants du passé n'avait pas permis au talent, au mérite, aux facultés exceptionnelles de faire monter l'ascenseur social. Les performances intellectuelles sont en partie génétiques et évaluées par le Quotient Intellectuel, comme l'a montré Debray-Ritzen à la suite de Eysenck.

L'étude des jumeaux apporte un élément décisif lorsqu'elle montre que de vrais jumeaux vivant séparément ont un niveau de performances intellectuelles plus proche que de faux-jumeaux élevés ensemble. L'hétérogénéité des classes, la discrimination positive risquent davantage de ralentir les meilleurs que de favoriser les moins bons. En France, la baisse significative des résultats de notre système scolaire est un fruit de cette idéologie. L'inégalité étant reconnue, il faut au contraire s'efforcer d'offrir les meilleures chances d'épanouissement personnel en fonction de différences acceptées. On peut posséder une grande intelligence spatiale et être moins doué pour le verbal ou le numérique.

L'égalitarisme, sous des dehors généreux, est surtout une erreur fondée sur le ressentiment. Dans « De l'Inégalité », Berdiaïev souligne cette origine. « Tous vos sentiments négatifs, haine, envie, vengeance vous enchaînent à la vieille vie et font de vous les esclaves du passé. » Qui ne voit combien l'idée de revanche sociale anime les partisans de l'égalité. L'hostilité envers ceux qui ont plus et le souhait d'enlever ce supplément l'emportent largement sur le désir de voir les pauvres moins pauvres. L'exemple de l'Impôt sur la Fortune qui subsiste de manière démagogique en France est éclairant. Il apporte peu de rentrées fiscales à l'Etat, mais fait fuir nombre de riches qui par leurs dépenses et les emplois créés seraient infiniment plus profitables à la redistribution sociale. D'ailleurs, l'élan avec lequel les partisans de l'égalité se jettent sur les avantages du pouvoir, lorsqu'ils y parviennent en dit long sur leurs motivations profondes. Mais, on retrouve dans l'égalitarisme le même souffle nihiliste que dans la liberté-libération. Celle-ci conduisait à l'explosion du sujet, celle-là est obsédée par la « table rase ». L'idée d'arasement, de détruire jusqu'aux fondements de l'ancienne société domine les discours de la révolution égalitaire. L'idéal est un individu vide dans une société vierge. « Tout détruire pour tout recréer » disait le révolutionnaire français Rabaut-Saint-Etienne. Or l'homme n'est pas une page blanche capable de tout, un voyageur sans bagage à qui on devrait donner la même valise pour monter à la même heure dans le même train. C'est une personne issue d'une histoire, tissée par ses relations avec les autres, dotée de talents, de raison et de volonté.

L'inégalité reconnue et régulée peut donc au contraire être conforme au Bien Commun. « La création ne souffre pas l'égalité » nous dit encore Berdiaïev. Les créateurs, les inventeurs, les découvreurs, tous ceux qu'on n'ose plus appeler des génies pour réserver ce terme à quelques vedettes du sport ou des variétés, témoignent évidemment de l'inégalité comme source du Bien Commun. Le fait que l'inégalité essentiellement fondée sur l'argent ne soit plus le fruit d'une véritable supériorité mais souvent le produit des modes superficielles, et des réseaux qui y prospèrent, ne doit pas dévaluer la reconnaissance due à la

créativité particulière d'un artiste, d'un écrivain, d'un scientifique, d'un ingénieur, d'un chef d'entreprise ou d'un homme politique. La concurrence, la rivalité, l'émulation stimulent le progrès mais il faut bien sûr définir des règles et fixer des objectifs. Tous les coups ne sont pas permis, ni tous les buts acceptables. Dans la sélection des capacités comme dans la hiérarchie des objectifs, il y a un ordre qui s'appelle la justice, laquelle a peu à voir avec l'égalité. Cet ordre peut légitimement établir une échelle des rôles et des comportements. Platon considérait que dans la République dirigée par les philosophes, les gardiens de la cité avaient une fonction supérieure à celle des producteurs. Cela le conduisait à une hiérarchie des vertus, la sagesse, puis le courage et enfin, la tempérance. L'idée qu'il y a un mérite collectif chez les individus les plus doués qui manifestent leur altruisme souligne le parti moral qu'on peut tirer de l'inégalité.

L'égalitarisme est au contraire intellectuellement faux pour deux raisons. D'abord, il confond l'égalité et la justice alors que celle-ci doit être fondée sur la proportion, sur l'équité qui récompense le mérite en fonction de la valeur des actes ou limite la faute en fonction du contexte. Récompenser ou punir dans un souci d'égalité est injuste. Le classement et la notation des élèves comme les peines qui frappent les délinquants ne sont justes que par la proportion et donc l'inégalité qui y règnent. Ensuite, l'égalitarisme confond l'inégalité et la différence. Si toutes les différences, la pigmentation de la peau par exemple, ne justifient pas des inégalités, certaines différences l'exigent cependant. Ainsi, il est logique de distinguer, comme le fait la Déclaration française de 1789, les droits de l'homme et ceux du citoyen, le membre de l'humanité qui a droit au respect et celui de la communauté nationale qui peut participer à celle-ci. Le droit de vote des étrangers est une aberration. De même, l'idée qu'un policier n'ait pas plus le droit d'utiliser son arme qu'un citoyen quelconque est une absurdité puisque sa mission est de réprimer la violence illégitime et qu'il court plus de risques dans ce but. De même, le mariage homosexuel gomme au nom d'une prétendue égalité la complémentarité, c'est-à-dire la différence qui sépare et unit à la fois l'homme et la femme pour procréer et élever des enfants. L'Occident subit aujourd'hui une véritable pathologie égalitariste qui aboutit à la submersion des « droits-libertés » par des « droits-créances » de moins en moins raisonnables.

L'ordre est nécessaire à la morale. Il est de bon ton de fustiger en France l'« ordre moral ». On se demande ce que peut devenir à terme une société du « désordre immoral », l'idéal des libertaires.

IV) Cette idée d'ordre est en fait indissociable de celle de vie. C'est une illusion de croire que la vie soit l'agitation et l'exubérance. Au contraire, la vie n'est pas le chaos. C'est la logique du vivant, comme l'a définie François Jacob, cette capacité de transmettre de l'organisation à partir de la matière inerte, et

même de faire progresser la complexité et les performances des organismes ainsi créés. L'univers matériel est soumis à l'entropie, à l'atténuation des inégalités et des différences, à la montée du désordre égalitaire. La vie va en sens inverse. Elle crée de l'ordre. C'est un espace de négentropie. Cela rejoint une intuition profonde de Nikolaï Berdiaïev. « La religion de la révolution est une religion de mort. » La gauche croit représenter le progrès, elle n'est que l'entropie politique. Les deux derniers papes, Jean-Paul II et Benoît XVI ont dénoncé cette menace comme une « culture de mort ». « Le chaos ne peut libérer l'homme de sa servitude, car c'est précisément lui qui est source de sa servitude » dit encore Berdiaïev en une phrase qui pourrait résumer l'ensemble de ce texte.

Les forces conservatrices sont donc les seules qui peuvent sauver une société, et au-delà l'humanité. Leur combat est celui de la société organique composée de personnes contre la société mécanique faite d'individus, ce que le sociologue américain David Riesmann appelait la Foule Solitaire. Le grand penseur français libéral-conservateur Alexis de Tocqueville avait perçu à la fois les chances et les risques de la société américaine à l'aube de son essor. Dans « La Démocratie en Amérique », il décrit de façon prophétique l'avenir des sociétés occidentales: « une foule innombrable d'hommes semblables et égaux entre eux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs.. Au-dessus d'eux, un pouvoir immense et tutélaire qui se charge d'assurer leur jouissance (une salle de shoot vient d'être inaugurée par le Maire et un Ministre à Paris !) Il est absolu, détaillé et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait le goût de préparer les hommes à l'âge viril mais il ne songe qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance... Que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ».

Mikhaïl RÉMIZOV. Merci, monsieur Vanneste, pour votre raisonnement philosophique élégant, parfait et exhaustif. Nous faisons des parallèles entre la culture française et la culture russe, entre la Russie et la France sur le plan philosophique, et je peux vous citer l'un d'entre eux en rapport avec vos paroles concernant Sartre qui avait traduit incorrectement Heidegger. Je pense qu'il est plus correct de dire que Sartre ne traduisait pas Heidegger, mais il traduisait Alexandre Kojève. Son « Introduction à la lecture de Hegel », en fait, est devenue la base

de cette vague existentialiste en Europe qui coïncide justement avec la période pendant laquelle il avait déjà donné ces conférences. Et, soit dit en passant, il est très important de noter ce que vous avez dit à propos de l'existentialisme, de ce qu'en rejetant l'idée de la nature humaine comme base qui avait été évoquée par certains penseurs conservateurs, ils ont ouvert la voie à d'autres valeurs conservatrices sous forme du patrimoine culturel et en tant que catégorie fondamentale pour l'humanité elle-même en tant que telle.

Le scénario non-globaliste, est-il possible pour l'Europe : le cas de la France

La globalisation (dans les textes politiques français on utilise habituellement le terme « mondialisation ») c'est le processus de l'érosion des frontières nationales et étatiques qui amène les pays à fusionner dans un gigantesque creuset où se forme progressivement une communauté planétaire construite sur des principes qui peuvent être difficilement décrits en termes uniquement économiques. C'est quelque chose de plus qu'une nouvelle réalité économique, c'est une nouvelle civilisation pourvue d'une nouvelle éthique, d'un nouveau système de valeurs et de nouvelles motivations. En devenant un membre de cette communauté, l'homme s'offre la possibilité de choisir ce qui correspond à ses propres intérêts sans qu'ils ne soient imposés par l'état ou la tradition. Un vieux proverbe russe dit : « Le poisson cherche l'eau profonde et l'homme la meilleure vie ». Dans le monde globalisé l'homme peut se déplacer librement pour chercher le meilleur endroit où vivre, le meilleur travail conforme à ses aspirations et la rémunération optimale. Il peut aussi choisir de ne pas se déplacer car le développement des communications rend le déplacement physique non obligatoire. On peut vivre en Inde et travailler pour une société aux technologies de pointe située quelque part en Silicon Valley (alors que le produit développé par cette société sera fabriqué en Chine).

« Souvent à la base de relations économiques aussi proches se trouvent les contacts personnels de nos citoyens. Les gens de nos pays traversent l'Atlantique étant étudiants, scientifiques, artistes, employés et touristes. Notre commerce et nos investissements ouvrent de nouvelles opportunités aux synergies, aux nouveaux produits et aux innovations technologiques », écrivent en coauteurs Angela Merkel et Barack Obama dans leur article « L'Avenir des relations transatlantiques ».¹

Dans un sens, le monde globalisé a été prédit par des écrivains qui ont travaillé dans le genre cyberpunk : William Gibson, Bruce Sterling, Neal

¹ <http://www.wiwo.de/politik/ausland/us-wahlen/usa-and-germany-the-future-of-transatlantic-relations/14853710.html>

Stephenson. Ce qui peut paraître le plus attrayant dans ce monde, c'est que l'homme commence à s'échapper de plus en plus au contrôle de l'état (en tant qu'appareil bureaucratique), puisque les fonctions de l'état sont assumées par de grandes sociétés multinationales. Cependant, contrairement aux romans de science-fiction, dans le monde réel les structures supranationales qui incarnent la globalisation sont des machines bureaucratiques aussi sévères et restrictives que les états. Pire encore, comme le montre l'expérience de l'Union Européenne, ces machines peuvent agir et agissent sans compter avec les intérêts des citoyens des « communautés globales », mais uniquement pour atteindre leurs propres objectifs, conformément au cadre rigide des concepts idéologiques.

Finalement, « la communauté globale » plutôt que d'avancer dans la voie du progrès et de la prospérité, poussée par ces fameuses « synergies » d'Obama et de Merkel, se transforme en société quasi-socialiste rigoureusement réglementée, gérée par la superbureaucratie supranationale, serrée dans l'étau du politiquement correct et de « l'orthodoxie » politique.

Une des particularités les plus contestables de cette société et provoquant une réaction négative est l'effacement de la spécificité, de l'identité nationale et culturelle qui devient de plus en plus diffuse et floue. A la limite, il s'agit d'une communauté globale privée de caractéristiques nationales, culturelles et religieuses de quelque nature que cela soit et, dans l'absolu probablement privée même de caractéristiques sexospécifiques.

On peut aisément remarquer que le globalisme libéral s'apparente à un modèle social qui ressemble de façon suspecte à l'idéal communiste, à une commune mondiale dont les membres sont absolument égaux et n'ont pas de différences raciales, nationales, matérielles et d'autres, sans parler de la composante religieuse qui ne peut pas exister dans la société communiste par définition. C'était peut-être le sens dissimulé de la théorie de la convergence de deux systèmes, si populaire dans les années 70 du siècle précédent ; toutefois, ce raisonnement n'a pas beaucoup de sens actuellement puisque depuis 1991, il ne reste qu'un seul système et à l'Ouest et à l'Est. Jusqu'à tout récemment, il semblait qu'il n'y avait pas d'alternative à la globalisation, et même la Chine mettait en place son propre modèle de globalisation désigné sous le vocable « La Grande Union » (ou « La Société au destin unique ») dont il a été question, notamment pendant le 7e Forum de la sécurité de Xiangshan (octobre 2016, Pékin)¹.

¹ Les organisateurs du Forum sont l'Association Chinoise des sciences militaires et l'Institut Chinois des études stratégiques internationales.

Néanmoins, l'année 2016 a été riche en surprises politiques qui ont réactualisé le problème qui semblait depuis longtemps tombé dans les oubliettes : la globalisation libérale est-elle aussi inévitable que les intellectuels de Francis Fukuyama à Fareed Rafiq Zakaria l'avaient affirmé, ou l'humanité a-t-elle tout de même quelques « variantes de choix » ? La première de ces surprises a été le résultat du référendum pour la sortie de la Grande-Bretagne de l'Union Européenne (le Brexit), la deuxième – la victoire de Donald Trump, candidat à l'agenda manifestement antiglobaliste, aux élections présidentielles des Etats-Unis. Dans un avenir proche, il y a une nouvelle élection présidentielle en Autriche (avec de bonnes chances de victoire pour Norbert Hofer, homme politique prônant l'euroscpticisme), ensuite au printemps de 2017, les élections présidentielles en France. La vague antiglobaliste se propagera-t-elle davantage et, plus généralement, le scénario non-globaliste, est-il possible pour l'Europe ?

Dès le début, la globalisation à l'européenne a été secondaire par rapport au scénario américain de la globalisation (l'idée-même des « Etats-Unis d'Europe » qui a donné le nom au livre connu de Guy Verhofstadt, l'ex-premier-ministre de la Belgique, comme il est facile de remarquer, n'est qu'un calque des Etats-Unis d'Amérique¹). Cependant, en avançant dans la direction de « l'empire civil multiculturel », l'Europe s'est avérée incapable de reproduire le modèle américain du « creuset ». Avant tout, parce que le « creuset » américain cuisait à petit feu et les ingrédients de la « soupe » étaient des millions de ressortissants de cette ancienne Europe qui se sont intégrés au fil des siècles dans la société américaine. Représentants de diverses nations et ethnies de l'Ancien Monde, ils appartenaient au seul et même champ civilisationnel et étaient dans leur majorité écrasante des chrétiens. Contrairement au modèle américain, la voie européenne du « mondialisme » prévoyait non seulement l'effacement des frontières entre les vieilles nations de l'Europe, mais aussi un afflux colossal de personnes provenant du monde arabo-musulman du Proche-Orient et de l'Afrique du Nord. C'est précisément cette invasion de l'élément de la civilisation étrangère qui a provoqué la crise de la globalisation à l'européenne. Aujourd'hui, même les accusations de xénophobie et d'émigrophobie ne peuvent plus faire taire les experts impartiaux et sans idées préconçues qui constatent une influence franchement négative de

¹ Le livre de Verhofstadt a paru en 2005, alors que l'idée des Etats-Unis d'Europe date d'il y a beaucoup plus longtemps : Napoléon Bonaparte réfléchissait déjà à la possibilité d'organiser les Etats européens selon le modèle américain, Victor Hugo au Congrès de la Paix à Paris en 1849 a présenté sa vision des Etats-Unis d'Europe. Quoi qu'il en soit, c'est l'expérience américaine qui a toujours servi de modèle.

l'émigration musulmane de première, deuxième et troisième générations sur le sentiment de sécurité dans les villes de l'Europe et sur la conservation de la culture que l'Europe avait préservée et développée pendant des siècles. Entre-temps, l'expansion musulmane (sous l'enseigne des réfugiés) dans les régions traditionnellement chrétiennes de l'Europe augmente : en 2015 on comptait en Europe moins de 300 000 réfugiés, alors qu'en 2016 on y trouvait déjà plus de 1 million 800 000 réfugiés du monde arabe et de l'Afrique.

Aujourd'hui, on voit avancer au premier plan le problème de la préservation de l'identité civilisationnelle qui se manifeste par la montée généralisée de l'euroscpticisme (puisque le modèle de la globalisation de l'Europe Unie est, à juste titre considéré comme responsable de la crise des réfugiés) et celui du rejet des idéaux de la démocratie libérale cosmopolite. Mais, bien entendu, la négation seule ne suffit pas. Il faut aussi un modèle alternatif attrayant qui puisse concurrencer avec efficacité le modèle de la globalisation libérale qui craque de toutes parts.

Il semblerait, du moins en rétrospective historique, qu'une telle alternative ait été proposée par la France du général de Gaulle ou plutôt par la France que le général de Gaulle souhaitait voir.

Gaullisme en tant qu'alternative

L'objectif de de Gaulle consistait avant tout à rétablir la grandeur nationale de la France piétinée par la botte allemande en 1940. Étant conscient que dans le monde d'après-guerre, le monde après Yalta il ne restait pas beaucoup d'opportunités pour s'acquitter de cette mission, de Gaulle cherchait à faire de la France « une puissance à responsabilité mondiale ». C'est la raison pour laquelle il a été un fervent partisan de la « grande Europe » où la France jouerait un rôle majeur. En 1959, il a dit à l'ambassadeur soviétique S.A. Vinogradov : « Nous sommes pour l'organisation de la « grande Europe ». Il faut aussi permettre aux pays comme l'Allemagne et l'Italie de vivre et d'avoir une bonne perspective bien qu'ils aient fait la guerre contre l'URSS et la France » (mis en emphase par moi, K.B.)

Étant un partisan de l'intégration européenne de Gaulle se prononçait contre la transformation de cette union en état unique supranational et défendait l'idée de la souveraineté nationale de tous ses participants. Plus d'une fois il a parlé du danger de perdre la souveraineté nationale si l'intégration de l'Europe basculait sur le plan politique.

L'idéal du général de Gaulle, c'est « l'Europe des Nations », l'union des états basée sur la souveraineté de ses membres. De Gaulle voyait l'avenir de l'Europe (et de la France au sein de cette Europe) en tant que confédération ou union

des états souverains dans laquelle la France jouerait le premier violon. Il avait une attitude négative par rapport au principe de la supranationalité consacré dans les premières organisations européennes (Communauté européenne du charbon et de l'acier, etc.) et plaidait en faveur de l'union basée sur des accords entre les états. C'est la nation qui devait être l'unique fondement légitime d'une telle union. « ... Sans doute (...) faut-il que les Nations qui s'associent restent elles-mêmes », estimait de Gaulle. Afin d'y arriver, « étant reconnu que ces pays ont leur personnalité nationale et admis qu'ils doivent la garder, ne sauraient-ils organiser leur concertation en tous domaines, réunir régulièrement leurs ministres, périodiquement leurs Chefs d'État ou de Gouvernement, constituer des organes permanents pour débattre de la politique, de l'économie, de la culture, de la défense... »¹.

Sur le plan institutionnel, le concept de de Gaulle prévoyait le renforcement du principe de la collaboration interétatique de pays souverains membres de l'union grâce à l'élargissement des pouvoirs des institutions intergouvernementales et au détriment des organismes supranationaux de gestion qui verraient leurs prérogatives diminuées, voir liquidées. La différence est de taille, car dans la vision du général de Gaulle la communication entre les États se renforce, alors que dans le modèle mondialiste les institutions nationales (parlements, tribunaux, gouvernements) sont sorties du jeu.

De Gaulle aspirait à ce que la France recouvre le statut de grande puissance et redevienne capable de mener une politique indépendante, et c'est la deuxième raison pour laquelle il n'admettait pas le principe de supranationalité. De Gaulle pensait que son pays devait jouer un rôle primordial dans l'arène internationale, un rôle qui correspondrait à ses intérêts et qui serait proportionnel à ses capacités. Par conséquent, la France ne devrait se permettre de participer qu'aux alliances où elle aurait la position de leader et où elle conserverait la liberté de décision. Voilà pourquoi, le 1er juillet 1966 le général annonça le retrait de la France de la structure militaire de l'OTAN, toutes les forces armées françaises sont passées sous le commandement national et ont cessé leur participation aux commandements intégrés de l'Alliance Atlantique (la France resta tout de même dans le système politique de l'OTAN). 29 bases militaires avec des effectifs américains quittèrent alors le territoire national. De facto, cela signifiait la libération du pays du régime de « l'occupation amicale » mis en place depuis la défaite du Troisième Reich. Certains chercheurs estiment que les événements de mai 1968 ont été une réaction à ces actions de de Gaulle (on devrait y ajouter la demande aux

¹ GAULLE Ch. de. Mémoires d'espoir. Paris, Plon, Tome 1, 1970, p. 182.

USA de restituer à la France ses réserves d'or). De plus en plus souvent, ces événements qui ont finalement obligé le général à démissionner et qui ont enterré son projet de « globalisation alternative », sont considérés comme la première révolution de couleur. Toutefois, de façon générale on peut estimer que pendant la période entre 1966 et 1969, ce projet atteint son point culminant (rappelons qu'en septembre 1966 la France réalisa avec succès ses essais de la bombe à hydrogène à Mururoa, après quoi de Gaulle qui y assistait et observait l'explosion, s'est exclamé avec fierté : « A partir de maintenant, nous sommes une puissance ! »).

Les plus importants acteurs de l'histoire de l'humanité pour de Gaulle ont été « la nation » et « l'état ». Par conséquent, il examinait la situation géopolitique dans le monde dans l'optique de ces deux notions. La France du général de Gaulle, contrairement au pays contemporain portant le même nom, n'est pas une partie d'un mécanisme supranational superbureaucratique, mais une puissance souveraine autonome ayant le rang de priorité élevée pour les deux pays-civilisations qui s'opposent, les États-Unis et l'URSS. Étant parfaitement conscient que dans le conflit global entre les deux géants « dont chacun dispose d'un continent entier », selon l'expression de Paul Reynaud, la France ne pourrait jamais atteindre la supériorité militaire, de Gaulle souligne : « L'indépendance n'exige pas de puissance illimitée ». « Qu'est-ce que l'indépendance ? Sans doute, ce n'est pas une isolation, ce n'est pas un nationalisme borné. Un pays peut faire partie d'une alliance comme alliance Atlantique et rester indépendant. Un pays peut faire partie d'une union économique comme le Marché commun ou d'une union politique comme l'Europe unie que nous cherchons à créer, et demeurer indépendant. **Être un pays indépendant signifie ne pas être subordonné à une puissance étrangère** » (mis en emphase par moi, K.B.).

Le concept géopolitique du général de Gaulle a été fondé sur trois formules. La première, c'est « **l'Europe de l'Atlantique à l'Oural** ». Avant d'arriver au pouvoir, en réfléchissant au système de l'équilibre des forces qui s'est créé dans le monde d'après-guerre, de Gaulle écrit : « Je suis convaincu que si la France mise sur pied et correctement guidée se chargeait d'initiative d'appeler l'Europe à s'unir, toute l'atmosphère en Europe de l'Atlantique à l'Oural changerait et tous les hommes ici et derrière "le rideau de fer" le sentiraient ». De Gaulle voyait toujours l'Europe intègre et ne voulait pas reconnaître sa division. Miser sur le facteur paneuropéen a été un des traits typiques de sa politique porteuse de la tendance à la détente. Pour lui, l'Union Soviétique n'a jamais cessé de faire partie de l'Europe, alors que l'importance géopolitique de la France était dans

une grande mesure basée sur son rôle « de porte-parole de la paix » dans la situation du conflit gelé entre les États-Unis et l'URSS¹.

D'où les tentatives continues de de Gaulle de mettre en place une communication efficace avec les dirigeants de l'Union Soviétique et les compliments inhabituels pour un homme politique occidental qu'il prodiguait à la Russie et au peuple russe. Y.V. Doubinine, à l'époque le premier secrétaire de l'ambassade de l'URSS en France, se souvient des paroles de de Gaulle sur « deux peuples dont l'âme s'est formée au sein d'une seule civilisation, peuples qui éprouvent une attirance réciproque particulière », sur « deux états qui n'ont pas de litiges territoriaux, aucune offense non vengée et qui ont été des alliés lorsque deux fois en un siècle leur continent a été menacé par des ambitions excessives qui ont disparu depuis »².

Il y a là une réalité politique et affective aussi ancienne que nos deux pays, qui tient à leur histoire et à leur géographie, au fait qu'aucun grief fondamental ne les opposa jamais, même au temps de « Guerre et Paix » ou à l'époque de Sébastopol, enfin à des affinités qui se manifestent clairement, aussi bien au niveau de leurs élites, intellectuelles, littéraires, artistiques et scientifiques, qu'entre leurs peuples eux-mêmes.

Plus tard, en visitant l'Union Soviétique de Gaulle dit qu'en réalité « aucun grief fondamental ne les opposa jamais (la France et la Russie, K.B.), même au temps de « Guerre et Paix » ou à l'époque de Sébastopol » évoquant « des affinités qui se manifestent clairement, aussi bien au niveau de leurs élites

¹ La formule de la détente du général de Gaulle « L'Europe de l'Atlantique à l'Oural » a effrayé la diplomatie soviétique et même Nikita Khrouchtchev. Dans le mémoire transmis à Maurice Dejean, ambassadeur de la France en URSS, il a été écrit: « Si nous admettons que dans les interventions du Président de la République Française il s'agit de l'organisation de la coopération de tous les Etats européens dans l'intérêt " de la paix et du progrès de l'Atlantique à l'Oural ", la question se pose de savoir pourquoi dans ces interventions on parle de l'URSS non pas comme d'un Etat entier, mais seulement comme d'une partie du territoire de l'Union Soviétique, plus précisément du territoire jusqu'à l'Oural ? ». En évaluant cette formule, Khrouchtchev a écrit: « Qu'est-ce que l'Europe jusqu'à l'Oural ? ... Nous, par exemple, nous voudrions que toute l'Europe de l'Oural aux frontières occidentales devienne socialiste... Les hommes politiques occidentaux ont à l'esprit la même chose, mais à l'inverse, sur la base du capitalisme ». C'est seulement quelques années plus tard que les idéologues soviétiques ont réalisé qu'il s'agissait de la coexistence pacifique d'Etats aux régimes sociaux différents appartenant au même champ civilisationnel.

² DOUBININE Y.V. Le vécu diplomatique. Mémoires d'un ambassadeur en France. Moscou, 1997, p. 117. [en russe : ДУБИНИН Ю.В. Дипломатическая быль. Записки посла во Франции. М., 1997. С. 117.]

intellectuelles, littéraires, artistiques et scientifiques, qu'entre leurs peuples eux-mêmes »¹.

La deuxième formule, « **L'Europe des Patries** » a servi de point de départ au projet élaboré selon les thèses du général de Gaulle après la première conférence des chefs d'États de six pays du Marché commun, qui a eu lieu en février 1961. Toutefois, les Six n'ont pas accepté cette théorie de l'intégration. Appréhendant le renforcement de la France qui dans ce modèle jouerait le rôle d'une locomotive de l'intégration européenne, ils ont préféré aller chercher leur défense et protection auprès des États-Unis en reconnaissant le leadership de l'Amérique et de l'OTAN qui devaient assurer la sécurité de l'Europe Occidentale. « L'Europe des Patries » du général de Gaulle était un projet beaucoup plus indépendant qui se distançait des États-Unis. « ...si les Occidentaux de l'Ancien Monde demeurent subordonnés au Nouveau, jamais l'Europe ne sera européenne et jamais non plus elle ne pourra rassembler ses deux moitiés », a écrit de Gaulle dans ses mémoires². A son avis, la guerre froide et par conséquent, la division européenne représentent un obstacle sérieux à l'intégration des pays de l'Europe occidentale dans une Europe unie, car préférant la protection américaine ces pays rentrent dans l'intégration atlantique, ce qui est contraire aux intérêts de la France. En définissant les principaux axes de sa stratégie pour la politique extérieure de la France, de Gaulle note : « Il s'agit de faire l'Europe sans rompre avec les Américains, mais indépendamment d'eux »³.

Et enfin, la troisième formule qui est à la base du modèle gaulliste de l'intégration européenne, est « *l'Europe européenne* ». Au cours de la conférence de presse du 29 juillet 1963 consacrée à la politique extérieure, le général de Gaulle déclare : « La France veut être la France en Europe qui doit être européenne ». « L'Europe européenne » dans l'idée de de Gaulle signifie avant tout l'Europe non anglo-saxonne ; ainsi cette formule délimitait le monde continental, proprement européen où la France jouait un rôle moteur, du monde anglo-saxon représenté par la Grande-Bretagne et les États-Unis. La communauté de l'Europe occidentale était, à son avis le moyen qui devait permettre « ... à faire en sorte que certains autres, avant tout la Grande-Bretagne, n'entraînent

¹ GAULLE Ch. de. Discours et Messages. Paris, Plon, Tome 5. 1970. P. 43.

² GAULLE Ch. de. Mémoires d'espoir. Paris, Plon, Tome 1. 1970. P. 207.

³ Citation tirée de GOUSSEV V. Trois formules de l'Europe. De Gaulle: Géopolitique contre les blocs // Revue Notre Contemporain. 2005. № 6. [en russe : Цит. по: ГУСЕВ В. Три формулы Европы. Де Голль: Геополитика против блоков. // Наш современник. 2005. № 6.]

pas l'Occident vers un système atlantique qui serait incompatible avec toute possibilité d'une Europe européenne... »¹.

Par conséquent, on peut dire qu'à la base du modèle de l'intégration européenne, selon de Gaulle, se trouvent le principe de la souveraineté nationale, la reconnaissance de la communauté de l'espace civilisationnel européen à laquelle appartenait la Russie (l'Union Soviétique) mais dont les régions musulmanes du Proche-Orient et de l'Afrique du Nord, et les pays du modèle globaliste anglo-saxon ne faisaient pas partie. Le général de Gaulle s'est systématiquement opposé à l'adhésion de la Grande-Bretagne au Marché commun en suspectant raisonnablement qu'elle pourrait jouer le rôle du cheval de Troie à l'aide duquel les institutions financières des États-Unis mettraient sous leur contrôle l'Europe unie.

La tentative du général de Gaulle de réaliser l'intégration européenne d'après le modèle français a échoué. En fin de compte, l'Europe a été unie sous le patronage politique et militaire des États-Unis, la France est revenue dans la structure militaire de l'OTAN et la Grande-Bretagne est finalement entrée dans l'Union Européenne où elle est restée jusqu'à l'été 2016 lorsque le Brexit a marqué la première, mais certainement pas la dernière manifestation évidente de l'attitude négative d'un grand nombre de citoyens de l'UE aux standards de la globalisation imposée par Bruxelles.

Et c'est maintenant peut-être, lorsque la globalisation libérale cède progressivement du terrain, que le temps est venu de se rappeler les préceptes du général de Gaulle et d'essayer de réaliser son rêve de l'Europe des Nations en tant que confédération des États qui conserveraient leur souveraineté nationale, culturelle et civilisationnelle.

¹ GAULLE Ch. de. Mémoires d'espoir. Paris, Plon, Tome 1, 1970, p. 182.

Immigration de masse et sauvegarde des traditions

La crise actuelle est bien réelle. Elle affecte tous les secteurs de la vie quotidienne. Sa durée et son intensité sont telles que certains la tiennent pour irréversible.

Les instituts de sondage d'opinion, pourtant soumis aux contrôles des politiques, leurs principaux clients, sont dans le rouge. Selon un sondage d'Opinion Way-LCI de juin 2016, 66% des français désapprouvent la gestion de la crise migratoire et les $\frac{2}{3}$ d'entre eux émettent les plus sévères critiques contre la façon dont l'Europe a fait face au problème des réfugiés.

Toutefois, quels que soient le nombre et la complexité des sujets de mécontentement de nos concitoyens, il en est un qu'il importe de régler dans l'urgence, aussi drastiques que soient les mesures à prendre : c'est l'immigration.

Prends-t-on enfin conscience de l'ampleur du désastre migratoire?

Que faire ? Agir car attendre sans rien faire de concret, c'est conforter l'ennemi dans ses positions.

Persisterait-on à oublier que toute œuvre de salut ne peut s'accomplir que par le recours à la notion de sacrifice ? Plus l'œuvre est grande, plus le sacrifice doit être important. Enfin quand le sacrifice devient sublime et qu'il est le don de soi dans l'héroïsme, l'œuvre brille du sceau divin et s'achève, magnifique, en l'Idéal absolu, source de toute valeur noble. Telles sont les lois de l'histoire. Pour cela, acceptera-t-on de revêtir l'armure du héros ?

D'ailleurs, Jeanne d'Arc « vierge souveraine »¹, en combattant, de par Dieu, pour son Roi et sa Patrie, ne symbolise-t-elle pas quant à sa mission la résistance à l'occupant qu'elle disait et voulait « bouter hors de France. »

Certes, l'islamisme met en péril non seulement l'identité et la survie de notre peuple mais surtout il a pour objectif final la destruction du socle

¹ Extrait de la chanson « la marche lorraine » au son de laquelle nos premiers jacobins se lancèrent à la conquête de l'Europe. Il en est de même de nombreux chants patriotique comme notre hymne national, qui faisait encore tout récemment, l'objet d'une discipline lors des épreuves du certificat d'études primaires.

civilisationnel de toutes les sociétés indo-européennes dont nous sommes issus. De plus, son audace et son insolence provocatrices ne reculent devant rien car il sait que nos élus « ont fait de la non-discrimination la doxa des juges – prêtres » et que « les droits de l'Homme sont devenus l'arme atomique de destruction des peuples européens. »¹

Cette présence islamique est pour la moins préoccupante mais les musulmans ne sont pas les seuls responsables de la véritable aliénation mentale que connaît notre pays. Il est vrai que l'emprise de sectes et religions orientales, outre l'attrait de « l'américain way of life » a substantiellement contribué à l'affaiblissement de nos traditions.

Aussi, devant l'imminence du péril, importe-t-il de s'interroger sur la spécificité d'une religion hors pair, étonnamment belliqueuse, engagée depuis 622, date de l'Hégire, dans la conquête par le glaive, si nécessaire, de toute la planète, et cela, à la face de politiciens tétanisés et de peuples anesthésiés. L'Occident en général, et la France en particulier, trouveront-ils l'homme providentiel, l'Alexandre des temps nouveaux, qui tranchera une fois pour toutes le nœud gordien, qui les libérera de cet hydre, « Le dragon à plusieurs têtes et le dragon à plusieurs queues » pour reprendre le titre de la fable XII du livre Premier de Jean de la Fontaine.

Le succès de l'entreprise repose désormais sur trois critères fondamentaux :

- Une analyse rigoureuse de l'Islam tel qu'en lui-même.
- La manière dont le perçoive nos dirigeants et les moyens concrets qu'ils comptent mettre en œuvre pour le mettre hors d'état de nuire.
- La réaction de nos concitoyens face au danger dont personne ne peut plus désormais nier l'évidence.

Breve radioscopie de l'Islam

L'islamisme continue à battre son plein en France. Bien que le Président de la République ait annoncé l'état de guerre, on continue à surcharger les prisons de « fichés S », de terroristes pris la main dans le sac ayant échappé à la mort, où les imams, rétribués par l'Etat, exercent sur eux leur sacro-saint pouvoir de directeur de conscience en attendant leur procès dont les frais seront assumés par les contribuables. Quant aux djihadistes engagés en Syrie, de retour au pays, s'ils font preuve d'un repentir « sincère », ils seront blanchis, pardonnés et remis dans le circuit normal où ils pourront se livrer à de nouveaux massacres

¹ Eric ZEMMOUR. Un quinquennat pour rien, chronique d'une guerre de civilisations. Albin Michel, 2016.

d'innocents, car ils savent, pour l'avoir appris sur le terrain, tuer sans problème. Bien sûr, après de nouvelles agressions, on les dira connus des services de police et gare aux membres des forces de l'ordre qui, par réflexe de défense ou instinct de conservation, abattront l'un d'entre eux. C'est une bavure qui pourra leur être fatale.

Et pendant ce temps-là, dans la droite ligne de l'histoire, de Médine, dès 622, l'Islam s'est répandu sur l'Asie Mineure, l'Afrique et l'Océanie pour y créer un véritable empire.

La France et l'Occident dans son ensemble, au cours des Croisades, a stoppé les intrus à la bataille de Poitiers en 733¹, sans pour autant mettre un terme définitif aux conflits postérieurs comme la bataille de Lépante, la victoire des Autrichiens sur les Turcs qui assiégèrent leur capitale en 1688, commémoration que célébra en grande pompe, dans la cathédrale de Vienne, le 11 septembre 2016, le cardinal-archevêque Schönborn, dans un sermon percutant, loin des normes conventionnelles de la langue de « buis » : « Dieu, aie pitié de l'Europe et de ton peuple menacé de perdre son héritage chrétien ».

Le débarquement des français à Sidi Ferrhuc, en 1830, fut suivi de l'occupation du pays, puis de son acheminement progressif vers l'intégration à la métropole France. La suite est connue de tous. La décolonisation, les accords de Bandoeng et d'Evian mettent fin au règne de l'homme blanc auquel il convient de demander des comptes et de justifier une soif de vengeance, tenue pour légitime. Les cartes de géographie, dont celles d'Emile Foncin, qualifiaient alors les pays d'Afrique du Nord de « pays barbaresques ».

Et depuis, l'Islam poursuit insidieusement son extension, obtient des autorités françaises ses statuts particuliers, la reconnaissance d'une organisation confirmée, qui est habilitée à traiter d'égal à égal avec le gouvernement, pour tout dire : une sorte d'Etat dans l'Etat. Malheur à celui qui conteste cette intrusion et les ligues de vertu se chargent, par le canal des tribunaux acquis à leur cause, de condamner à de lourdes peines les récalcitrants.

Malgré ces faveurs accordées sans l'assentiment populaire, on continue d'aller en Syrie apprendre à poser des bombes. On exige toujours plus d'un pays faible, en réclamant à corps et à cri l'édification de maisons de prières, de mosquées sur des aires acquises au franc symbolique où, à l'abri du « monde impie », on apprend le coran et l'arabe, on se détend dans un cadre aménagé, sous la houlette d'un imam grandement logé, chargé de transmettre au mieux un patrimoine venu d'ailleurs. C'est désormais une part du territoire français

¹ Une erreur a été commise lors de la refonte du notre calendrier à la jonction des périodes mérovingienne et carolingienne.

consenti à l'islam qui progressivement s'étendra à tout le pays. A la fin de cette progression, le pays sera mûr pour l'application de la charia. « Vous êtes chez vous chez nous », proclamait de façon lancinante François Mitterrand. Propos confirmés et précisés le jeudi 15 janvier 2015 par le Président Hollande à l'occasion d'un discours à l'Institut du Monde Arabe, à Paris,¹ « Les français de confession musulmane ont les mêmes droits, les mêmes devoirs que tous les citoyens. Ils doivent être protégés... l'Islam est compatible avec la démocratie, nous devons refuser les amalgames et les confusions ». Effectivement, ils peuvent en toute impunité provoquer les français ou les humilier. On nargue les juges quand deux repris de justice maghrébins attrapés en flagrant délit de cambriolage, interpellés, ayant bénéficié d'un non-lieu et d'une indemnisation pour « interrogatoire musclé », à l'issue du prononcé du jugement, au juge qui leur demandait s'ils avaient quelque chose à ajouter, de répondre benoîtement qu'on leur restitue leur « pinces monseigneur ainsi que leur jeu de clés », leurs outils de travail !

Et ce sont toujours les mêmes qui jubilent lorsqu'un Bernard Henry-Lévy s'autoproclame bienfaiteur du genre humain, dans l'Express du 10 janvier 2015, se permet d'écrire : « Je crois au plus profond de moi-même que la construction européenne doit nous débarrasser de ce mixte bizarre de maurrassisme et de jacobinisme qui fait le fond de sauce de notre religion patriote . Je trouve que la marseillaise, par exemple, est un chant détestable et grotesque ».

Et pis encore, ils éructent lorsque Christiane Taubira, alors Ministre de la Justice et Garde des Sceaux, enfonce le clou en qualifiant de « karaoké d'estrade » le fait de chanter l'hymne national lors des cérémonies officielles.

Et quel délire s'empare des footballeurs sans scrupules, grassement payés, qui mettent le point d'orgue en refusant de chanter sur le stade de France même , notre chant patriotique, tenu pour raciste et xénophobe, stimulés et encouragés par les jérémiades des « idiots utiles », style Abbé Pierre et autres gogos qui demandent à corps et à cri « le changement en message d'amour des paroles de haine de notre chant patriotique ».

Et pourtant, contradiction sans nom, c'est au son de la même Marseillaise que les manifestants, le 14 janvier 2015, protestaient contre la barbarie islamiste et que, quatre jours plus tard, l'Assemblée Nationale l'entonnait d'une seule voix en hommage aux victimes de « Charlie Hebdo ».

Il s'agit en réalité d'une offense, d'une humiliation faite à notre patrie, un refus délibéré de partager l'héritage indivis que nous ont légués nos ancêtres. Quoique l'on en dise la Marseillaise reste pour les français le symbole même

¹ Colloque intitulé « Renouveau du monde arabe ».

d'appartenance à une communauté nationale que l'on veut délibérément voir disparaître.

Triste présage, tous ces événements démontrent de façon péremptoire la versatilité et l'inconstance des dirigeants et des peuples dont ils ont la charge.

Arrêtons-nous, pour faire plus local, aux rires grotesques des colonies maghrébines des Chapelies, de Tujac et de Gaubre, quartiers de Brive la Gaillarde en Corrèze où, lors de la présentation de ses vœux à l'équipe de l'office HLM, en janvier 2013¹, le député- maire Philippe Nauche a tout innocemment déclaré : « Brive ne compte que 15% de logements sociaux, ce qui n'est pas suffisant. Et je n'accepte pas que se multiplient les incivilités. C'est pourquoi, une régie des incivilités va être lancée afin d'améliorer la réactivité de l'office ».

Incivilités que le vandalisme sur les biens des locataires, le cambriolage des caves, la pénétration nocturne dans la maison de retraite des Chapelies, un certain printemps 2000, où l'on tapissa les murs d'excréments humains et autres actes de barbarie ! Ce langage de bois peut amuser certains, mais il démontre la naïveté et l'ineptie des responsables qui n'osent pas appeler les choses par leur nom.

Inadaptation de la perception et réaction de nos dirigeants

Ces observations nous conduisent tout naturellement à nous interroger sur la manière dont nos dirigeants appréhendent le phénomène et les moyens envisagés pour en résoudre la difficulté.

1) Le comportement des responsables religieux.

Les évêques appellent à l'accueil de l'étranger ; les chrétiens dont le nombre s'étiolle et ferment les yeux sur l'avortement légalisé qui tue bon an mal an depuis le vote de la loi Simone Weil, 250.000 enfants conçus que l'on remplace de façon aberrante par une population venue d'ailleurs, très difficile à assimiler, génératrice de désordres et d'un coût très dispendieux pour la société. De plus, on laisse tacitement se propager les mariages de même sexe, l'adoption d'enfants par des couples homosexuels et se développer le trafic des mères porteuses.

En définitive, pour l'épiscopat français, la notion d'identité française n'existe pas, pas plus que l'Islam qui concerne la quasi-totalité des migrants : nous serions donc tous les fils de l'Eglise. Il est donc paralysé et complice du pouvoir. Il importe donc d'en finir avec l'angélisme clérical²

2) L'attitude des hommes politiques.

¹ Le quotidien « La Montagne » du mercredi 22 janvier 2014, p. 23, « Brive, vivre sa ville. Une lutte contre les incivilités ».

² « Retrouver le sens du politique », document publié dans le quotidien « Libération » d'octobre 2016.

Quant aux candidats à tous types d'élections et aux élus de tous niveaux, ils rassurent chacun par des promesses lénifiantes qu'ils savent ne jamais pouvoir tenir parce que sans référence au réel et susceptibles, parce qu'afférents à l'immigration, d'être rejetées par le pouvoir des « petits juges », « le Comité des Sages » et la Cour Européenne des Droits de l'Homme.

Ainsi, se confirme ce qu'affirmait jadis Charles Pasqua : « Les promesses n'engagent que ceux qui les reçoivent et non ceux qui les formulent ».

A titre d'exemple, à la suite des récents attentats qui ont endeuillé la France, Nicolas Sarkozy, lors des primaires, proposa la création d'une cour de Sureté de l'Etat pour juger les terroristes, comme si le problème se limitait à quelques individus dont le jugement risque de s'avérer difficile voire impossible ; comme si le terrorisme n'était pas avant tout un phénomène à régler en lui-même et pas au niveau des délinquants, c'est-à-dire lorsqu'il est trop tard.

De ce fait, nos responsables politiques, de la base au sommet de la pyramide étatique, ont un problème de champ visuel. Leurs remèdes ne sont pas proportionnés au mal. Ce sont des dirigeants « doliprane » qui traitent aux analgésiques les fièvres sociales, les enflamtements des banlieues, les flux migratoires et les traumatismes des attentats. Jamais, ils ne remontent aux causes, pourtant patentes, des violences faites à la France et de l'afflux des vagues migratoires déstabilisantes pour en rendre les effets socialement acceptés, politiquement atténués et les rejets préalablement contrôlés. Et ainsi, de privilèges fiscaux en associations de grands frères, l'administration finance à hauteur de 23 millions d'Euros la vie des quartiers. Aussi, depuis les années 60, l'importation de main-d'œuvre, puis le regroupement familial et enfin la suppression du service militaire, ont fabriqué le terreau où poussent les terroristes ?

En d'autres termes, nos responsables politiques n'apprécient pas la largeur du champ qui fait prendre les symptômes pour les causes. De ce fait, les bilans des derniers septennats et quinquennats se sont révélés catastrophiques car les maux qu'ils étaient censés enrayer n'ont fait que progresser au point de s'avérer insolubles à ce jour.

De surcroît, ils se montrent totalement dépourvus de culture historique, géopolitique et religieuse d'où leurs propositions et prises de décisions abracadabrantes, d'une vacuité renversante. On pourrait multiplier les preuves à l'infini :

– Alain Juppé, candidat aux primaires de droite, toute honte bue, a déclaré candidement n'avoir jamais lu le coran.

– Jacques Chirac se targuait de mots louangeurs sur les arts premiers et les origines de l'Europe dont il qualifiait les racines autant musulmanes que

chrétiennes. On connaît bien les conséquences catastrophiques d'un certain nombre de décisions prises à son corps défendant :

- les accords de Grenelle qui « phagocytèrent » l'économie française.
- le rapprochement familial, initié par Valéry Giscard d'Estaing.
- la suppression du service national.

– la reconnaissance que la France, était coupable de crimes imprescriptibles contre l'Humanité, au Vel d'Hiv le 14 juillet suivant son élection à la Présidence de la République, déclaration qu'aucun chef d'Etat n'avait osé se permettre. Et que dire de ses prédécesseurs et de ses successeurs ? Que penser enfin des propos de Manuel Valls, Premier Ministre, qui déclare le 26 juin 2014 à l'Institut du Monde Arabe que « le fait que l'Islam soit la seconde religion de France est une chance pour la France ».

Par ailleurs, aurait-on oublié les récentes déclarations que Laurent Fabius, plus qu'embourbé dans l'affaire du sang contaminé, alors Ministre des Affaires Etrangères, fit aux journalistes qui lui demandaient ce qu'il pensait de l'action d'Al Nostra en Syrie. Il répondit tout de go : « Du très bon boulot ». Hélas, peu après, des mêmes médias, on apprit que ce mouvement, soutenu par la France, était une composante à part entière de l'Etat Islamique.

Tout compte fait, nos dirigeants, obnubilés par l'Europe et les bienfaits d'une Mondialisation qui se fait attendre, infantilisés de surcroît par l'inanité des élucubrations soixante-huitardes ne nourrissent aucune ambition pour le pays qu'ils réduisent à une étroite conception d'hexagone alors que c'est un véritable Etat-monde qui s'étend de Saint-Pierre-et-Miquelon à la Nouvelle-Calédonie, d'une superficie de 11 millions de km² comportant le plus grand domaine maritime du monde après les Etats-Unis, baignant 2 millions de km² de terres émergées. A titre d'exemple, l'îlot de Cliperton, situé à 1500 km du Mexique, découvert au début du XVIII^e siècle par deux de nos compatriotes, aujourd'hui désert, recèle dans ses eaux territoriales des nodules polymétalliques de manganèse, de cuivre, de nickel évalués à quelques 300 millions de tonnes inexploités, du thon en abondance estimé à plus de 4 millions de tonnes annuel qu'on laisse piller par les pêcheurs mexicains et japonais. Quant aux Iles Kerguelen, dont la surface émergée égale celle de la Corse, elles n'ont pas encore livré tous leurs secrets. Une vision de l'Outre-Mer, comme on avaient eu en leur temps, Louis XVI, Lapérouse et Dumont d'Urville, ferait de la France un véritable Etat-monde, en mesure de s'opposer fermement à la mondialisation qui devrait compter avec elle.

En outre, elle permettrait d'insérer une surpopulation carcérale et ouvrirait des horizons nouveaux aux jeunes auxquels serait confiée, durant un service national d'une année, la mise en valeur de ces terres lointaines.

La France pourrait encore traiter l'immigration à sa source, car elle a les moyens de ce programme mondial, parce qu'elle demeure une des rares nations de la planète à être géographiquement mondiale.

De plus, compte tenu des zones d'influence dont elle dispose en Afrique, pourquoi ne pas ouvrir dans chaque pays migrateur des banques françaises à capital risque, banques de projets s'adressant à chaque migrant parvenu en Europe pour le réimplanter dans son pays d'origine. Par voie de conséquence, avec moins de 7,5 milliards d'Euros consacrés à des micro-projets, ce serait autour de 300.000 jeunes africains qui, annuellement, pourraient tirer profit de 25.000 Euros chacun, lesquels échapperaient aux oligarchies locales qui les volent.

Mais le mal est arrivé à un point tel que les chinois et autres asiatiques, attirés par les richesses de ce continent ainsi que la pieuvre globalisatrice et l'EI en accepteraient difficilement l'augure. Et pourtant on s'évertue à parler d'un certain Islam modéré compatible avec nos valeurs républicaines. Il n'est que de rappeler, lors d'un colloque interreligieux où les représentants des différentes églises s'évertuaient à rechercher l'existence d'un Islam modéré, compatible avec l'esprit de nos Républiques, les termes d'Ali Boubaker, recteur de la Grande Mosquée de Paris, frappant sur la table pour mettre un terme à des élucubrations jugées des plus fantaisistes « il y a l'Islam ! ».

Et pourtant, nos politiques rêvent d'un monde meilleur où « tous les gars du monde s'ils voulaient se donner la main, pourraient, plein de confiance, envisager des lendemains meilleurs ». Dans les maisons de prières, les imams s'évertuent à incruster dans la tête de leurs élèves ce lancinant verset 47 de la sourate 4 du Coran « Oh croyants ! ne prenez point pour ami les juifs et les chrétiens, ils sont amis les uns des autres. Celui d'entre vous qui les prendra pour amis, finira par leur ressembler et Allah ne sera pas le guide des pervers ».

Les réactions populaires

Que souhaite vraiment notre peuple, réputé casanier, plus soucieux de confort et de tranquillité que d'énergie au combat ?

Hélas, il s'ingénie à s'enfermer dans son attitude de suffisance et d'auto-satisfaction, de légèreté, de versatilité. Il se perd dans de vains babillages, se laisse anesthésier, déculturer par des démagogues sans envergure et accepte l'infamante qualification « d'habitants d'un pays superficiel de 60 millions d'aveugles volontaires, constamment résolus à ne rien voir, de 60 millions de sourds déterminés à ne rien entendre ». Il a perdu toute envie de se prendre en charge et, malgré quelques excès de colère passagère qui peuvent dégénérer en violence, il s'entête à occulter le drame qui se prépare et dont il est néanmoins

contraint de percevoir, au fil des ans, les effets funestes. Mieux vaut donc alors s'abandonner au chant des sirènes et telle l'autruche, se cacher la tête sous le sable pour ne pas à voir venir la tempête.

Somme toute, ils se sont donnés les dirigeants qu'ils méritent.

Néanmoins, en période électorale, on appelle de ses vœux des changements institutionnels, une authentique prise en charge de la vie publique par les citoyens pour éviter que la politique s'occupe d'eux, lesquels d'ailleurs sont peu enclins à changer quoi que ce soit à leur manière de vivre, douillettement enfermés qu'ils sont dans leur sacro-saint confort. Le sacrifice, les privations, la notion d'effort sont de vains mots voués à disparaître. « Se serrer la ceinture », c'est pour les autres.

Cet égoïsme, ce chacun pour soi, funeste héritage des années soixante-huit a réduit à néant un édifice porteur de nos valeurs fondées sur la tradition, les lois naturelles, non écrites et sans âge. La culture traditionnelle demeure fondée sur un idéalisme humaniste que remet en cause le réalisme matérialiste de la culture de masse poussée sans cesse à la consommation, n'acceptant, pour tout idéal, que la richesse, la possession, l'expansion et le bien-être. Comme le souligne Yvan Blot, « Une société sans mémoire où les familles sont éclatées et les traditions oubliées crée un facteur qui favorise le terrorisme ... Les anciennes sociétés communistes de l'Europe de l'Est, attachées à la tradition chrétienne, résistent mieux. »¹

C'est pourquoi il faut définitivement tourner la page du laïcisme, plus que séculaire, qui rend stérile et deshumanisant à l'excès, en raison du vide spirituel qu'il a généré. De façon indélébile, inconsidérément peut-être, n'a-t-il pas fait le lit de l'Islam ?

Que d'égarements évités contre lesquels notre longue histoire nous a pourtant toujours mis en garde ! Quelle leçon d'humilité, le Ciel ne nous a-t-il pas donné à travers l'impossible et tragique achèvement de la tour de Babel, confusion caractérisée que, par pur orgueil, les hommes voulurent élever « au plus haut des cieux » pour en défier la puissance ? Comme si l'antique adage romain « Jupiter rend fou ceux qu'il veut perdre » ne nous avait pas, sans trêve, incités à opter pour la voie de la sagesse dont la crainte de Dieu n'est que le commencement ... Il importe au plus haut point d'en finir, au grand jamais, avec les stupides et infantiles élucubrations soixante-huitardes, ce politiquement correct délirant axé sur une triple idéologie mortifère :

– L'intégration, ça marche !

¹ *BLOT Yvan, Le terrorisme islamiste, une menace révolutionnaire. Paris, Apopsix, 2016.*

- La mondialisation est bénéfique.
- Bruxelles est notre avenir.

Perversité sans nom, source de tous nos malheurs parce qu'émanant d'idées fausses dont les conséquences nous révèlent chaque jour la vacuité et l'inanité.

Et pourtant, la vérité, la réalité n'est pas un mythe, elle est toujours présente car elle demeure quoique l'on en pense et quoique l'on en dise.

* * *

Il est essentiel de savoir que la dimension de l'homme et celle des communautés humaines dépassent les questions matérielles et superficielles d'une société de consommation imposée. Comme l'a judicieusement démontré Georges Dumézil, toutes les sociétés indo-européennes, dont la nôtre, se sont constituées selon un schéma trifonctionnel. La première fonction, placée au sommet à toutes les époques, sauf la nôtre à ce jour, est la fonction du sacré et de la souveraineté, socle de granit dont s'inspira Clovis, avec l'appui de ses juristes et de l'épiscopat gallo-romain, pour élaborer la loi Salique, faisant du Christ la pierre angulaire de nos institutions 13 fois séculaires (500 à 1791). Première fonction qui prime donc la fonction guerrière et encore plus les fonctions économiques et commerciales.

En résumé, à la chute de l'Empire romain d'Occident, les vagues déferlantes, aux intérêts parfois divergents, qui peuplèrent notre territoire, ont construit leur unité et initié leur rayonnement à venir en plaçant au sommet de leur société des valeurs supérieures, ne relevant ni d'une charte ni d'une construction juridique mais de lois immuables et non écrites, gravées au tréfonds de la Nature et tout particulièrement de la nature humaine.

Transcendance et horizontalité se conjuguent alors pour s'élever vers ces valeurs supérieures qui, diverses, requièrent une Unité et, relatives, postulent un Absolu qui les fonde, l'Être Suprême que Plotin appelait l'Un et Thomas d'Aquin « l'Ens a se » (celui qui est de par soi-même, qui ne dépend de personne) auquel se relie « l'Ens ab alio » (c'est-à-dire l'homme qui vient d'un autre, celui que nous sommes). De la sorte, la pyramide est bien ancrée dans le roc. On sait désormais que la cohésion nationale ne se traite pas par l'adoption d'une charte, d'une loi ou la promulgation de décrets mais par une pratique constante de l'action et sa mise en application par les gouvernants sur les bases d'un programme qui sache mettre les choses à leur juste place.

Les islamistes profitent des libertés « démocratiques » que leur offrent les occidentaux tout en contestant totalement le principe même de la démocratie.

On peut donc, avec un certain espoir et une chance probable de succès partir en guerre, car nous sommes en état de guerre contre l'Islam, que nos dirigeants n'auraient jamais dû laisser s'introduire en France dans ces conditions. C'est un devoir citoyen d'éradiquer cette immigration – implosion, ces occupants provocateurs et haineux dont la stratégie consiste en trois moyens d'action : invasion, colonisation et conflagration, cette dernière pouvant opérer de deux manières, en basse intensité (trafic de drogue et incivilités diverses) et en haute intensité (terrorisme dont « l'été islamique » nous a fait réaliser les effets destructeurs)¹.

Et pourtant, « Dans le ciel de nos sociétés modernes, écrit Jean-Paul Sartre, l'apparition de ces énormes planètes, les masses, bouleverse tout. Il a ajouté : « les masses luttent pour l'homme, mais à l'aveuglette... elles courent le risque constant de se perdre, d'oublier ce qu'elles sont, de se laisser séduire par un faiseur de mythes ». En effet, dans son ouvrage, « La Nausée », Sartre, après son expérience de cette existence écrasante et oppressante du jardin public, en quittant les lieux, il reconnaît que ce jardin » avait un drôle de petit sens » et lui a souri mais il s'est laissé entraîner par le chant des sirènes de l'agnosticisme.

Il va de soi que dans ce climat de méfiance, de terreur et de pleurs, véritable « vallée de larmes », il ne nous reste qu'une arme spirituelle, formidable, la foi en l'esprit de Pentecôte, celui qui nous tient en éveil et qui a inspiré les plus grands hommes de la Chrétienté. D'ailleurs, Victor Hugo, connu pour son agnosticisme alors député de 1848 à 1851 de la Seconde République, nous a laissé ce message plus que révélateur : « Proscrire l'enseignement religieux ? Mais loin que je veuille le proscrire, entendez-vous bien ? Il est selon moi, plus nécessaire aujourd'hui que jamais. Plus l'homme grandit, plus il doit croire. Il y a un malheur dans notre temps : je dirai presque qu'il n'y a qu'un malheur : c'est une tendance à tout mettre dans cette vie. En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre et matérielle, on aggrave toutes les misères, on supprime les espérances infinies et on provoque le désespoir. Notre devoir est de faire lever toutes les têtes vers le ciel ; de tourner toutes les attentes vers une vie ultérieure, où justice sera faite et justice sera rendue. Ne l'oublions pas et enseignons-le à tous, il n'y aurait aucune dignité à vivre et cela n'en vaudrait pas la peine, si nous devions mourir tout entiers. Ce qui rend l'homme bon, sage, patient, juste, bienveillant, c'est d'avoir une perpétuelle vision d'un monde meilleur rayonnant à travers les ténèbres de cette vie ».

A tous nos hommes politiques, en quête du pouvoir suprême, peu avarés de promesses, le sage Jean de la Fontaine, dans sa fable « L'enfant et le maître d'école » dirait à chacun d'eux avec l'air le plus narquois qu'on lui connaisse : « Eh ! mon ami, tire-moi du danger, tu feras, après, ta harangue ».

¹ Cf note 1 de Eric ZEMMOUR.

Mikhaïl RÉMIZOV. Je vous remercie, Monsieur Bruno ! Lorsque vous avez parlé de ce conflit de civilisation auquel la société européenne fait face aujourd'hui, je me suis rappelé les paroles de monsieur Arnold Toynbee, l'un des principaux théoriciens de l'approche civilisationnelle. Celui-ci a annoncé sans ambages et de façon éclatante : « Les causes de la mort des civilisations ne sont pas des assassinats, mais des suicides ». Mais Toynbee était optimiste à cet égard, il croyait que les civilisations pouvaient revenir à la raison, qu'elles pouvaient se mettre sur une autre longueur d'ondes, qu'elles pouvaient percevoir que quelque chose allait mal et faire face aux nouveaux défis.

Valéry FEDOROV. Je voudrais parler des valeurs européennes et de la façon dont elles sont perçues en Russie aujourd'hui. Je ne parle pas de la classe des intellectuels, je ne parle pas des philosophes professionnels, des penseurs. Je ne parle même pas de la classe politique. Je parle de la société russe. La Société a également le droit de vote. Je tiens à vous rappeler que la dernière diffusion des valeurs européennes dans la société russe

a eu lieu à la fin des années 1980, et qu'au début des années 1990. Ces valeurs qu'on pourrait déjà désigner comme euro-américaines portaient un caractère libéral et capitaliste. Permettez-moi de vous rappeler que longtemps nous avons construit une civilisation alternative. Ensuite, nous y avons renoncé, nous avons reconnu que pendant ces 70 ans nous étions allés dans la mauvaise direction. Et nous nous sommes mis à réfléchir comment nous pourrions réintégrer le giron de la civilisation mondiale. C'est à ce moment-là que l'on nous a proposé un certain ensemble de valeurs que nous considérons alors comme ayant une nature humaine. Je vais mentionner quelques-unes de ces valeurs. C'est la démocratie : le mot qui a été sur les lèvres de toutes les personnes dans notre pays, indépendamment du fait qu'elles étaient monarchistes, communistes, potchvenniks, slavophiles – tous aspiraient à la démocratie. Ce sont les droits de l'homme : rendez-nous nos droits. C'est le marché libre : le droit de l'individu de fabriquer, de vendre et d'être autosuffisant, de disposer des fruits de son travail. Et c'est la religion. L'effondrement

du communisme et la désintégration de l'Union soviétique ont eu lieu dans le contexte du rétablissement du statut de l'Orthodoxie en tant qu'église véritablement nationale, ayant un statut quasi public.

Mais la vie c'est avérée plus compliquée. Les années 1990 ont été extrêmement douloureuses pour la Russie. Les changements de l'époque ce sont déroulés sous la bannière de ces valeurs et elles ont été discréditées, en partie, aux yeux des Russes. La population a également appris que ces valeurs ne pouvaient pas être totales : que quelques-unes d'entre elles étaient vraiment utiles pour nous et pouvaient être appliquées dans notre vie, et que d'autres ne nous convenaient pas. À la suite de cette expérience traumatique, nous avons formé une sorte de modèle qui nous est propre. Ce modèle n'a pas de forme conceptuelle, il n'a pas de nom. Mais il est présent réellement dans la conscience collective de la majorité des Russes. Et il porte un certain caractère centaury. Toutes les valeurs que je viens d'énumérer sont présentes dans ce modèle, mais avec des exceptions importantes ou sous une forme transformée.

Prenons, par exemple, la démocratie. Elle reste une valeur importante. Ce mot n'a pas été discrédité. Les plaisanteries indécentes à propos de la démocratie qui étaient usitées dans les années 1990 ont été oubliées depuis longtemps. Mais la démocratie que nous acceptons, elle diffère sérieusement de cette démocratie libérale qui est

considérée comme une référence en Occident. Pour nous, la démocratie doit porter un caractère plébiscitaire. Elle ressemble plus au modèle décrit par Max Weber. On n'a pas confiance dans les institutions, on fait confiance aux individus. On ne respecte pas la loi de façon adéquate. Chez nous, la valeur de la loi n'est pas intériorisée. Nous restons convaincus que la loi c'est la loi, et la vie c'est la vie.

Les Russes rejettent aussi le principe de la séparation des pouvoirs. Pour nous, l'expérience la plus éclatante de la séparation des pouvoirs est l'année 1993, lorsque les chars d'un pouvoir ont tiré aux canons sur l'autre pouvoir. Par conséquent, dans la pratique, il n'y a pas de séparation. On estime que tous les pouvoirs doivent être coordonnés par un pouvoir suprême que détient un leader muni d'un mandat de confiance du peuple. C'est cette démocratie qui est acceptée aujourd'hui par les Russes. Ce sont ces aspects, ces éléments du modèle démocratique qui sont vraiment enracinés. Et il sera très difficile de les changer, peu importe le caractère des dirigeants qui accèderont au pouvoir après un certain temps.

En ce qui concerne le modèle économique, le marché libre, on reconnaît, bien sûr, l'entreprise privée comme une source de bien-être, mais de façon très limitative – il s'agit des petites et moyennes entreprises. Tout ce qui est au-dessus, ce ne sont pas des entrepreneurs, ce ne sont pas des individus qui, par leur talent, leur intelligence, leur esprit

de création créent les richesses nationales. Ce sont des oligarques, donc, des personnes qui s'accaparent des richesses énormes d'une manière injuste. Ainsi aucun grand capital privé n'est accepté. S'il existe, c'est un phénomène néfaste qui doit être annulé et supprimé. Par voie, bien entendu, de nationalisation. Pour ce qui est des droits de l'homme, les droits économiques et sociaux sont considérés comme immuables. Le droit à la liberté de mouvement, le droit à l'éducation gratuite et le droit à la gratuité des soins de santé. Ces droits sont intériorisés. Toute atteinte à ces droits est perçue comme une attaque contre ce que, dans aucun cas, ne peut être vendu.

La seule valeur qui a résisté à l'épreuve des temps difficiles et des changements lourds des années 1990, c'est la religion. Les églises sont pleines de gens, elles sont réparées, restaurées. On inaugure fréquemment de nouvelles églises.

Voilà où nous en sommes à présent, après avoir traité une portion de valeurs européennes qu'on nous avait proposée à la fin des années 1980, durant les années 1990. Mais maintenant, le problème réside dans le fait que, dans les années suivantes, sans la moindre intervention russe, les valeurs de l'Occident ont changé à nouveau. Les valeurs religieuses sont presque réduites à néant.

Il paraît que c'était Mikhaïl Révizov qui avait décrit ce processus comme une triade : « désouverainisation, désocialisation, déshumanisation ».

Pour ma part, j'y ajouterais « déchristianisation ».

Sixte-Henri de BOURBON-PARME. Je vais seulement faire quelques remarques sur les réflexions qu'on a fait jusqu'au ici et peut être aussi quelques remarques que j'ai préparé à vous.

C'est la remarque historique quant à la France actuelle. Le jour symboliquement représenté par l'événement de la Révolution française où la France a banni la civilisation de l'être pour adopter de façon extérieur à son propre développement – la civilisation de l'avoir et des avoirs.

La France a perdu non seulement sa suprématie politique, mais aussi sa raison d'être. Reléguée au rôle des boutiquiers financiers qu'elle n'avait jamais maîtrisée, la France avait entièrement subi à soumettre à la matière, à la civilisation dirigée par la puissance financière anglo-saxonne. La France n'était France que parce qu'elle ne donnait pas la prééminence à la puissance d'argent. Autrement dit, la France n'était pas indépendante et autonome qu'à l'époque qui correspond à l'ordre monarchique de l'ancien régime où la spiritualité chrétienne était une valeur supérieur à la détention matérielle.

La France n'avait d'existence institutionnelle réelle que parce qu'elle était organisée de façon structurelle, de supériorité de l'être sur l'avoir. Le status social et la réalisation des individus étaient passants avant leurs avoirs matériels.

Après 1789, la France est passée de la monarchie, qui avait pour contrepouvoir tous les corps intermédiaires, à une oligarchie financière, dénuée de tout contrepouvoir. Le tout sous le vocable trompeur de démocratie. La démocratie est le « vêtement » dont se pare le pouvoir sous le prétexte qui existe en représentation populaire, le pouvoir législative. Cette représentation est dans les faits, c'est à dire concrètement catégorielle et non pas populaire, parce que contrôlée par des parties politiques sous influence des puissances d'argent.

L'appareil d'Etat lui-même semble-il être géré par des hommes politiques, il est divisé et contrôlé par ces mêmes puissances d'argent. Et je termine cette réflexion par l'avènement de l'homme nouveau, augmenté si on peut dire par la fonction qui lui prête se réserver sous la puissance d'argent victorieuse. Il accompagnera le nouvel ordre mondial, gouvernement mondial autoritaire, accompagné de la religion mondiale et un crypto monnaie mondiale qu'un grand parti de la population ne connaîtrait pas. Voilà la côté un peu sinistre que je prévois et que j'espère grâce à vous que nous pourrions éviter.

Mille pardons d'avoir été un peu long mais j'étais bien heureux de vous connaître et de venir vous écouter. J'espère qu'on se retrouvera souvent ici ou à Moscou, et j'espère pouvoir apprendre beaucoup de vous, et que nous apprenions tous à mieux nous

connaître, pour mieux enrichir nos réactions et nos réflexions quant à l'avenir du pouvoir, et l'avenir de nos pays. Merci encore et à très bientôt.

Léonid POLIAKOV. Chers amis, chers collègues ! En concluant les « Conférences Berdiaïev », je tiens à vous rappeler que Nikolai Berdiaïev est un philosophe de la liberté, comme il le disait lui-même.

Il me semble que nos Conférences se sont déroulées dans l'esprit de Berdiaïev. Nous sommes ouverts au dialogue intellectuel intrépide. Si quelqu'un est préoccupé sérieusement par l'état du monde contemporain et s'il veut proposer sa propre analyse et ses propres solutions, il sera le bienvenu ici. Nous suivons le précepte de Nikolai Berdiaïev : « Chacun est libre dans sa compréhension du monde et chacun est libre dans son droit d'exprimer sa compréhension tout en respectant toute opinion d'autrui ». C'est la première chose.

Nos conférences se sont déroulées sous le slogan « Les valeurs contre la mondialisation ». Qu'est-ce que la « mondialisation » ? Plusieurs définitions ont été proposées. La plus courte, selon moi, c'est la volonté d'assurer à tous le bien-être matériel, de garantir la pleine égalité et la détermination à contraindre tous à la liberté. Lorsque je dis « contraint à la liberté » j'entends par là ce concept de Rousseau qui figure dans son traité « Le Contrat social ». Rousseau écrit expressément que la volonté commune a le droit de contraindre l'homme à la

liberté. Et l'homme devient libre parce qu'il se rend compte de son erreur quand il vote et se trouve en minorité. Mais les trois piliers sur lesquels repose la mondialisation contemporaine font face à un tel personnage de la culture russe qu'est Fiodor Dostoïevski. Berdiaïev l'aimait beaucoup. Tous ceux qui ont lu Dostoïevski, se souviennent, bien sûr, d'un « monsieur avec la physionomie rétrograde » qui figure dans un de ses livres. Ce monsieur, en réponse à la promesse d'assurer l'harmonie universelle pour toute l'humanité dit : « Ne faudrait-il pas l'envoyer au diable, cette harmonie, juste parce que je veux vivre de mon plein gré ? » Et ce droit de vivre à son gré que le dit monsieur exprime – est un défi très sérieux. C'est un défi également pour Nikolai Berdiaïev, philosophie de la liberté. Parce que le droit de vivre selon sa propre volonté suscite toujours une question, c'est à qui, effectivement, cette volonté. Peut-être, cette volonté est-elle imposée par

les médias, l'environnement, la culture, la tradition ? Quand je me demande en quoi consiste ma volonté, je suis dans le noir. En tout cas, si je suis honnête avec moi-même. La seule chose que je peux me dire, comme Descartes, qui commençait à philosopher avec la thèse évidente, « je doute, donc je pense. Je pense, donc je suis », c'est que : j'aimerais que ma volonté selon laquelle je veux vivre, soit raisonnable. Et c'est ici que nous guette la prochaine et dernière question : A qui est cette raison ? Et il me semble que les discussions comme les nôtres, où on démontre notre attachement à la volonté de la raison, à la possibilité de montrer notre volonté et de dire ce qu'il est impossible de dire ailleurs, sont une alternative à ce manque de volonté raisonnable postmoderne qui suit la mondialisation. Si nous sommes avec vous dans cette atmosphère, même si nous sommes très différents, nous pouvons trouver un langage commun.



[Participants]

Kirill BÉNÉDIKTOV

rédacteur en chef du portail « L'idée russe »
(politconservatism.ru), écrivain, analyste
politique

Ivan BLOT

philosophe politique

Sixte-Henri de BOURBON-PARME

second fils du Prince Xavier de Bourbon-Parme et
de la Princesse Madeleine de Bourbon-Busset. Il
est également Prince de Plaisance et Parme

Patrick BRUNOT

avocat à la Cour d'Appel de Paris, Professeur
de relations internationales à l'École des
Hautes Études Internationales de Paris

Hilaire de CRÉMIERS

directeur de Politique magazine

Valéry FEDOROV

docteur en sciences politiques, directeur
général du Centre National de l'étude de
l'opinion publique (VZIOM), titulaire de la chaire
de base de VZIOM à la faculté de sociologie
de l'École des Hautes Études en Sciences
Économiques, Moscou

Paul GRENIER

essayiste, penseur politique, écrivain et
spécialiste en philosophie politique russe et
comparé. Il est un des fondateurs de Solidarity
Hall, maison d'édition et communauté de
penseurs et de journalistes

Maxence HECQUARD

philosophe, écrivain

Égor KHOLMOGOROV

essayiste, rédacteur en chef des revues
en ligne « Russkiy Obozrevatel »
[« Observateur russe »] et « Novye
Khroniki » [« Nouvelles chroniques »]

John LAUGHLAND

directeur des études de l'Institut de la démocratie
et de la coopération (IDC-Europe.org)

Emmanuel LE ROY

politologue, ex-membre du Front National

François-Regis LEGRIER

officier supérieur, École spéciale militaire de
Saint-Cyr, master de sciences historiques,
philologiques et religieuses (EPHE)

Pierre MAGNARD

philosophe et universitaire français, professeur
émérite à la Sorbonne

Alain de MAISTRE

directeur de la Stratégie, EDF Commerce

Mikhaïl MASLINE

docteur en philosophie, titulaire de la chaire
d'histoire de la philosophie russe de la
faculté de philosophie, professeur émérite
de l'Université Lomonossov de Moscou

Participants

Boris MÉJOUÏEV

docteur en philosophie, maître de conférence de la chaire d'histoire de la philosophie russe de la faculté de philosophie, Université Lomonossov de Moscou, président du conseil de rédaction du portail « L'idée russe » (politconservatism.ru)

Rodion MIKAÏLOV

docteur en sciences politiques, vice-président du conseil d'experts de la Fondation ISEPR

Adrian PABST

professeur des sciences politiques de l'Université de Kent (Grande-Bretagne)

Léonid POLIAKOV

docteur en philosophie, directeur du conseil éditorial de la revue « Cahiers du conservatisme »; professeur au département de sciences politiques, École des Hautes Études en Sciences Économiques, Moscou

Andreï RATCHINSKI

docteur en histoire, professeur associé à l'INALCO, Paris

Mikhaïl RÉMIZOV

docteur en philosophie, président de l'Institut de stratégie nationale, président du Conseil d'experts auprès du Collège de la commission militaro-industrielle, membre du Conseil d'experts auprès du Gouvernement de la Fédération de Russie

Bernard SEILLIER

ancien sénateur de la Ve République, vice-président du Mouvement pour la France et administrateur civil de profession

Nicolas TANDLER

journaliste, traducteur et historien

Frère THIERRY

prêtre

Christian VANNESTE

député honoraire – président du RPF – président d'honneur de Famille et Liberté

Ian VASLAVSKI,

docteur en sciences politiques, chef du Centre analytique international « Rethinking Russia », directeur de l'Institut des relations extérieures et de gestion de l'Université MGIMO, Moscou

Almanach de la Fondation ISEPR
Cahiers du conservatisme

Maquette
Viktor Koutchmine

Mise en page
Alexeï Talalaïevsky

Une édition de :
*Fondation à but non lucratif – Institut d'études
sociales, économiques et politiques (Fondation ISEPR)*

[http : //www.isepr.ru](http://www.isepr.ru)

[http : //www.essaysonconservatism.ru/jour](http://www.essaysonconservatism.ru/jour)

Almanach de la Fondation ISEPR
Cahiers du conservatisme